THÉATRE D'ÉPOUVANTE

THÉATRE DE ANDRÉ DE LORDE

SEUL OU EN COLLABORATION

Petite Bourgeoise (Odéon).
La Dormeuse (Odéon).
L'Idiot (Odéon).
Terre d'Epouvante (Antoine).
Attaque nocturne (Antoine).
Au Téléphone... (Antoine).
L'Innocent (Antoine).
Hermance a de la vertu! (Gymnase).
Madame Blanchard (Vaudeville).
Miss Chipp (Bouffes-Parisiens).
Y avait un arrêt à Dijon... (Porte-Saint-Martin).
Loreau est acquitté (Comédie-Parisienne).
Dans la Nuit (Menus-Plaisirs).
Le Système du Docteur Goudron (Grand-Guignol).
Héritiers ! (Grand-Guignol).
Petite Bourgeoise (Grand-Guignol).
La Lettre (Grand-Guignol).
Une Bonne Farce (Capucines).
Chouchou (Capucines).
Consultation de 1 à 3 (Capucines).
Le Costume est de rigueur (Mathurins).
Rêve d'un Soir (Nouveau-Théâtre).
Mariage d'Amour! (Bodinière).
Comédienne ! (Bodinière).
Don Juanet (Bodinière).
Sur la Dalle (Théâtre Moderne).
La Dernière Torture (Grand-Guignol).
L'Obsession (Grand-Guignol).
Baraterie (Grand-Guignol).
La Petite Fille (Grand-Guignol).
Une Leçon à la Salpétrière (Grand-Guignol).
La Nuit Rouge (Nouvelle-Comédie).
40 H.P. (Nouvelle-Comédie).
Madame Hercule (Scala).
Le Cerveau d'un Imbécile (Mathurins).
Sous le Masque (Mathurins).
La Soupape (Capucines).
La Victime (Nouvelle-Comédie).
Du Coucher au Lever (Tréteau-Royal).
Cordon Sanitaire (Eldorado).

En préparation :

L'Enfant gâté.
Le Monde inconnu.
L'Amour en cage.
La Flambée.

ŒUVRES DIVERSES

Théâtre d'Épouvante . . . . 1 vol.
Pour jouer la Comédie de Salon . . . . 1 vol.
Les Mois dramatiques (*épuisé*) . . . . 1 vol.
La Peur au théâtre (Conférence).
Petite Physiologie théâtrale (*en préparation*).

Paris. — L. Maretheux, imp., 1, rue Cassette. — 20167.

ANDRÉ DE LORDE

THÉATRE D'ÉPOUVANTE

UNE LEÇON A LA SALPÊTRIÈRE
L'OBSESSION — LA DORMEUSE — AU RAT MORT...
LE SYSTÈME DU DOCTEUR GOUDRON
LA DERNIÈRE TORTURE — SUR LA DALLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

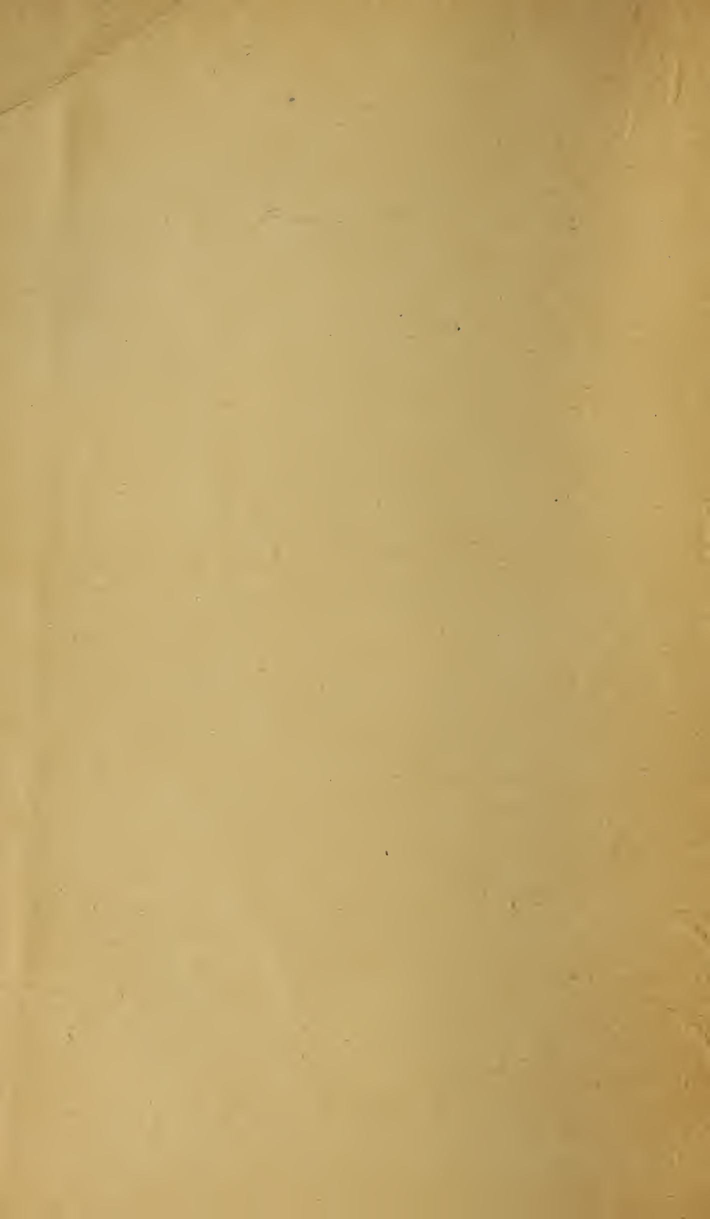
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

A M. Louis BUYAT

je dédie affectueusement ce volume
qui réunit quelques essais d'une formule nouvelle.

A. de L.



L'HOMME QUI FAIT PEUR [1]

A le voir, on ne le croirait pas. Son aspect est engageant, son allure inoffensive. Vous le rencontreriez aux abords les plus périlleux, ceux, par exemple, du boulevard Montmartre, le soir, entre onze et douze, à l'heure sinistre où les Apaches viennent boire, que vous n'éprouveriez pas la plus légère anxiété. C'est un petit homme replet, souple, gracieux dans ses mouvements, rasé de près, le teint rose, des yeux pleins de malice derrière des lunettes à branches d'or ; il ne lui manque que des bas de soie noire, les souliers à boucle et le petit collet pour ressusciter le parfait abbé Pompadour.

Il entre sans effet, glisse sur le tapis, baise la main des dames — le *shake hand*, chez lui, sem-

(1) Aucune préface ne saurait mieux présenter au public l'œuvre et la personnalité d'André de Lorde, que cet article consacré par l'illustre historien et regretté académicien, Albert Sorel, quelque temps avant sa mort, à celui qu'il avait surnommé : « l'Homme qui fait peur ».

blerait une infirmité; — on attend qu'il tire de sa poche une tabatière à miniature et vous offre une prise de tabac d'Espagne. Il s'assied commodément, mais il ignore le sans-façon. Sa voix est pleine, juste, timbrée, discrète; il dit posément des choses gaies, ironiques et fines ; il est très sensé avec un air de se moquer du monde ; il ne parle pas politique; il ne fume pas; un cigare sur ses lèvres, ferait l'effet d'une pompe à feu sur le toit de Bagatelle.

Sa profession, car il en exerce une, s'accorde à sa figure. Il siège en un palais, décoré au grand siècle, sous des plafonds à caissons, entre des panneaux de bois à moulures dorées, devant des vitrines où s'alignent les dos, en maroquin, de volumes précieusement reliés. Il les manie avec délectation, de ses mains potelées, et même, sans trop se faire prier, surtout si l'on lui parle poliment, il les confie aux curieux, voire aux oisifs, tout en les surveillant de l'œil, méfiant qu'il est des braconniers. On se représente tout naturellement son nom et ses titres : « M. l'abbé de L..., l'un des bibliothécaires du Roy », au bas de quelque gravure galante dont Fragonard lui aurait fait la dédicace.

Hé bien! vous vous tromperiez. Ces dehors courtois cachent une âme de vampire. Cet aimable bibliophile ne se plaît qu'aux fantasmagories et mystifications atroces. Il flirte comme le serpent à sonnettes avec les colombes. Ce n'est point au

désert qu'il tend ses pièges et fascine ses victimes ; c'est en plein Paris qu'il les lui faut, sortant du cabaret, en automobile, parées, décolletées, diamantées, étincelantes de lumière électrique, assises sur des fauteuils de satin, dans une salle bonbonnière, qui est à l'Académie nationale de musique ce que la « petite maison » de Lauzun était à l'hôtel du grave Sully. Or, elles viennent là pour frissonner, en toute élégance, et il est l'homme qui dispense les délices de la peur.

* * *

De tout temps les hommes ont été hantés de la peur, et le seul moyen qu'ils aient trouvé de s'en distraire fut de se faire représenter, sur le théâtre, les objets de leur effroi. L'antiquité eut peur des dieux, le moyen âge eut peur des diables, la Renaissance eut peur du poison, le grand siècle en eut plus peur encore ; la Révolution, qui fit faire, comme on sait, le grand pas à l'*Idée*, mit la Terreur à l'ordre du jour et la guillotine à portée de tout le monde, sur les places publiques. Le romantisme eut les oubliettes, les cercueils, les *Quasimodo*, les *Triboulet* difformes, l'*Homme qui rit*, le *Dernier jour d'un condamné*. Le mélodrame eut les bagnes, les bouges, les hôpitaux, les bébés martyrs. Dumas père fit peur avec les rois,

les cardinaux, les mousquetaires, tous les porte-cape et porte-épée de l'histoire ; Jules Verne avec les bateaux explosifs, les canons qui aboient à la lune, les cavernes à serpents et tous les automates du Conservatoire des arts et métiers. Mais tous les trucs d'autrefois sont éventés.

Faut-il conclure à la fin de la peur, qui serait la fin du théâtre ? On nous écrit d'Angleterre que l'on installe un golf sur la lande du roi Lear. A Paris, Barbe-Bleue revêt les guêtres blanches du vieux marcheur et ne s'embusque plus qu'au perron des Variétés, en fredonnant de l'Offenbach. Croque-Mitaine est mis au banc des écoles par le Conseil supérieur de l'Université. Le Loup-Garou, empaillé, se voit, aux baraques foraines, pour deux sous, entre deux phoques maçonniques. La Sorcière tire ses cartes dans une roulotte confortable, au pied d'un lit magistral, dont l'édredon gonflé de plumes d'oie et les deux oreillers respirent l'ordre bourgeois et la sérénité conjugale. M. le Sorcier, son époux, s'occupe d'élections, manipule les urnes aux jours de comices et, dans ses loisirs, enseigne aux petits forains, avec privilège du « prince », l'*ortograf fonétic !*

Cependant l'humanité proteste et réclame la peur que des siècles de culture classique ont élevée à la hauteur d'une loi naturelle. La foule a la nostalgie de la panique ; le monde, la nostalgie du frisson. Il faut aux buffles innombrables l'effroi

qui les précipite en course affolée dans la savane. Il faut au sauvage le rayon de lune blafarde qui danse entre les fourches des grands arbres et lui montre la face du Grand Esprit. Il faut à la Parisienne, très artiste, le trac divin du théâtre. Le crapaud de Siegfried ne lui dit rien et, pour que la « boucle » l'émût, il conviendrait au moins qu'on la bouclât entre la Jungfrau et le Cervin.

De toutes parts, à l'heure où la nuit tombe, à l'heure où les larves et les spectres se levaient, pour nos pères, sur le boulevard du Crime, on entend monter vers les hauteurs de Montmartre cette clameur désolée : « Oh ! qui déchaînera les monstres ? qui rouvrira la boîte aux fantômes ? qui nous rendra la peur, la peur éperdue, la peur stupéfiante, la bonne peur de nos aïeux ? »

Ce sera moi, s'est dit l'homme obligeant et fort avisé dont je parlais tout à l'heure, et ce fut sa trouvaille. Comme il aurait apporté à la marquise le doguin de ses rêves ou le négrillon de ses caprices, il a servi aux Parisiennes l'ogre « modern style » que leurs désirs appelaient.

La science, dit-on, a détruit la peur en détruisant la superstition. La science n'a rien détruit : la superstition, tout simplement, a changé de costume et s'est faite scientifique, ainsi que, bon gré mal gré, toutes choses et tous gens le sont aujourd'hui devenus, même les ignorants.

Et voilà, pour les néo-païens, tout un olympe, toute une mythologie ; pour les néo-moyena-

gistes, tout un enfer, toute une démonologie nouvelle; voilà des sources de nuit et d'effroi plus inépuisables que les sources de lumière de toutes les mines de pétrole du Caucase et du pays des Mormons.

Il y en aura tant que la science fera des progrès; quand la science ne fera plus de progrès, l'humanité retombera dans la barbarie; la peur primitive reprendra possession de la terre et le dernier homme mourra de la peur de mourir.

Donc, rassurons-nous : le théâtre est approvisionné pour longtemps.

*
* *

Tout le monde lit, dans le journal, la chronique scientifique, au moins le fait-divers, lequel « marche en avant », éclaireur de l'histoire; cela suffit à préparer les imaginations aux nouveaux mystères. La peur que l'on croyait bannie, nous revient de partout, envahissante, multipliée, comme les figures dans une chambre à miroirs, comme les sons dans une chambre à échos.

Le microbe plane sur nous; il y a le bon, il y a le mauvais, ainsi que dans les théogonies asiatiques. Comment les distinguer, conjurer le mauvais, familiariser le bon?

On a construit des temples extravagants, on a pratiqué des hécatombes humaines en Perse, aux Indes, au Cambodge, pour une peur moins mo-

tivée que celle-là. Les revenants étaient insaisissables, muets, fluides : maintenant on les photographie et le phonographe enregistre leurs discours. On était loin de ceux qu'on aime; on les savait en péril; on se forgeait des catastrophes, on cuisait le bouillon des nuits blanches de Mme de Sévigné. Aujourd'hui, par le télégraphe sans fil, demain par le téléphone sans... fileuses, après par le cinématographe automobile, on percevra tout. On entendra les appels stridents de la sirène, on chancellera sous la secousse de l'abordage, on verra le navire sombrer, on entendra les cris d'agonie, on reconnaîtra les voix, chacun la voix des siens; on sentira la brûlure du feu, la froideur de l'eau et, bientôt, grâce à la télépathie — sans fil, comme le reste — on éprouvera l'asphyxie même.

La vie sera réellement l'hallucination vraie...

Et l'hypnose, et la suggestion, la possession de vous-même, de votre volonté, de votre conscience, par M. le professeur, ou tout bêtement par le garçon du laboratoire psycho-physiologique! Et toutes ces jolies petites intelligences de papillon, voltigeantes et diaprées, décomposées en pellicules intellectuelles, instantanées et trépidantes!

L'analyse de soi-même, cette berceuse raffinée de l'entre chien et loup, dégénère en une poursuite d'états d'âme emballés. Et l'obsession insurmontable, l'obsession de devenir fou sans le

savoir, sans avoir le temps même de sonner au docteur !

Et les surprises horrifiques de la vie la mieux réglée, des carrières de tout repos ! Vous êtes entré dans la plus recherchée de toutes, la « carrière » par excellence ; vous possédez le titre de ministre plénipotentiaire, un titre enveloppant comme une robe de chambre, ample et ouaté ainsi qu'une pelisse de voyage. Vous résidez en un pays fraîchement décoré de diplomatie, un pays où le progrès est tout neuf, débarqué de la veille, portant les meilleures marques, pourvu de toutes les garanties : les missions religieuses y ont été remplacées par les missions pacifistes ! Vous faites disposer un tennis où s'ébattent vos filles. Un coup de canon part on ne sait où, la guerre commence on ne sait pourquoi, on interroge la demoiselle du téléphone, elle ne répond pas, et déjà, sur votre mur apparaissent les têtes hideuses des sauvages arrivés par le rapide — et vous n'avez que le temps de décrocher votre revolver si vous voulez soustraire vos enfants à la dernière torture.

*
* *

Quel cauchemar ! et qu'il est amusant d'en éprouver les affres ! Que Célimène, intellectuelle et neurasthénique, est aise de murmurer : « J'ai

tout fait *pour avoir* peur, et je n'ai pas pu ! »
Que Bradamante est flattée de dire : « Je l'avoue, j'ai eu peur comme tout le monde ! »

Tels sont les divertissements du théâtre d'épouvante. La peur s'y enfonce dans les petites cervelles en émoi, avec le chatouillement exquis d'un trépan opéré par un chirurgien à la mode. Et songez, cela se passe à deux pas du boulevard ; on est arrivé dans la nuit striée de pluie, la belle nuit du printemps de l'année ; on est descendu sur le tapis du petit théâtre illuminé ; on a salué dans le vestibule ses amis de tous les jours. Puis, à peine assise, le supplice désiré commence ; et l'on a peur de tout, peur de rester, peur de partir, peur de paraître avoir peur, peur de n'en avoir pas l'air, ce qui serait « disqualifier » ses nerfs ; peur de ne pouvoir pas rentrer chez soi, peur de s'y trouver seule. Toutes les ivresses du détraquement !...

A moins que... l'on ne prenne au sérieux ni la pièce, ni les acteurs, ni le théâtre, ni la science même dont il s'inspire, et que tout cela ne finisse comme la fable de La Fontaine, *Le Mari, la Femme et le Voleur* :

> La pauvre femme eut si grand peur
> Qu'elle chercha quelque assurance
> Entre les bras de son époux...

Je ne veux pas diminuer le génie de mon jeune ami André de Lorde — je l'ai nommé — ni

calomnier ses intentions, mais je crois bien qu'au fond ce dénouement-là pourrait bien être, pour un fin gourmet comme lui, nourri des bonnes lettres, la pensée de derrière la tête et le ragoût le plus délicat.

ALBERT SOREL,
de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

Edgard Poë raconte qu'il rêvait d'écrire une pièce si effrayante que, quelques minutes après le lever du rideau, les spectateurs seraient contraints de s'en aller en jetant des cris d'épouvante, incapables d'entendre et de voir plus longtemps le drame horrible qui leur était présenté.

C'est une entreprise bien difficile, a-t-on dit, que de faire rire les hommes : ce n'est pas une entreprise si facile qu'on l'imagine de leur faire peur. Et pourtant, si Poë ressuscitait, il verrait son rêve réalisé. Si la plupart des hommes sont peureux, ou, tout au moins, craignent, redoutent, détestent la peur, s'ils ont peur d'avoir peur, chaque jour des milliers d'entre eux se hâtent de terminer leur travail, avancent l'heure de leur dîner, mettent les bouchées doubles et se précipitent vers une salle de spectacle... pour avoir peur.

Chez eux, dans leur maison, dans leur bureau, dans la rue, ils fuient la peur... Le soir, au théâtre, ils la désirent.

Ce goût particulier est si vif à notre époque que la peur a son théâtre, ses acteurs, ses auteurs. Il a tout ensemble ses partisans et ses détracteurs, et si je crois savoir les qualités nouvelles de simplicité, de rapidité et d'originalité que possède ce genre, je sais aussi quels reproches on lui peut adresser : comme, par exemple, la trop grande importance accordée au fait, à la situation, au détriment de la peinture des caractères ou du développement des idées.

J'ai eu la même ambition que Poë, avec cette différence, toutefois, que j'ai souhaité que l'attrait de la terreur poussât et retînt au théâtre le plus grand nombre possible de spectateurs.

J'écris des pièces horribles, et je suis jovial : du moins on le dit. Les humoristes qui se plaisent à raconter des histoires drôles sont à l'ordinaire tristes et l'on s'en étonne. On voudrait qu'ils fussent, dans la vie quotidienne, de joyeux garçons, toujours riants, toujours farceurs. De même l'on s'étonne que les auteurs d'histoires tristes puissent être d'un caractère folâtre. Il paraît qu'à me rencontrer pour la première fois on ressent une assez vive surprise de ne pas trouver un homme ténébreux, morose, sinistre. Je suis, en effet, d'un naturel plutôt gai.

Et cela paraît surprenant quand on songe aux influences diverses qui, dans mes plus jeunes années, ont déterminé ma carrière dramatique très spéciale.

Un vieux soldat auquel on demandait quelle avait été sa plus grande peur répondit : « Une seule, qui me poursuit encore. Je touche à mes soixante-dix ans; j'ai regardé la mort en face je ne sais combien de fois; je n'ai perdu courage dans aucun danger; mais quand je passe devant une petite église à l'ombre d'une forêt, ou près d'une chapelle déserte dans une montagne, je me souviens toujours d'un oratoire abandonné de mon village, et je suis effrayé : je regarde autour de moi comme si je devais découvrir le cadavre d'un homme assassiné que j'y ai vu quand j'étais enfant, et avec lequel une vieille servante menaçait de m'enfermer pour me punir. »

Je suis comme ce vieux soldat; mon éducation première a cultivé en moi tous les germes de la peur.

Tout enfant, j'étais préoccupé et attiré par les choses effrayantes. Mon père était médecin et j'avais la curiosité irrésistible de savoir ce qui se passait dans son cabinet de consultation : j'y rôdais, on m'en chassait; je revenais et j'écoutais à la porte. Mon père voulait détruire en moi toute cause de peur, il m'emmenait constater avec lui les décès. Je n'entrais pas dans la chambre mortuaire, je restais dans la chambre voisine, mais j'entendais des pleurs, des femmes passaient vêtues de noir et j'apercevais la petite flamme immobile des bougies qui brillaient près du lit du mort, et ce mort que je devinais étendu, la face

terreuse, les yeux clos, m'épouvantait bien plus que si je l'avais vu. Quand ma grand'mère mourut, mon père m'obligea à la veiller et à lui faire sa dernière toilette. J'étais un gamin. Il voulait ainsi me convaincre qu'on ne doit craindre ni la douleur ni la mort. Ce fut le contraire tout justement qui arriva. Depuis ce temps déjà si lointain, je n'ai jamais cessé d'être obsédé par la mort; l'idée de la mort me hante. Mon enfance a connu tous les deuils et tous les chagrins; j'ai vu mourir presque tous ceux que j'aimais; je pénétrais continuellement dans des maisons où la mort s'était glissée; je peux dire, moi aussi, comme le mineur de Courrières : « Je sentirai le cadavre toute ma vie. » Et ce n'est pas seulement l'idée de la mort brutale qui me hante, mais l'idée des morts les plus horribles.

Il y a deux écoles, ou, si l'on veut, deux méthodes pour donner au public d'un théâtre cette peur qu'il y vient chercher. La première, la plus simple, consiste à montrer directement le fait qui doit épouvanter. On en trouve un exemple saisissant 460 ans environ avant Jésus-Christ, dans *Les Euménides* d'Eschyle. Dès le début de la pièce, on entrevoit dans l'obscurité du temple, dont les portes sont ouvertes, les formes vagues des terribles déesses. Et, soudain, elles se précipitent sur la scène. « A leur apparition, écrit M. Patin, le mouvement de terreur fut si violent dans l'assemblée que des femmes

avortèrent et que des enfants moururent. » Moins loin de nous, on peut citer dans *Le Roi Lear* la scène où l'on crève les yeux de Glocester.

Que l'on se rappelle *L'Obsession*, où est étudié le cas d'un homme obsédé par l'idée de tuer. Je n'ai pas hésité, à la fin du second acte, à montrer cet homme se précipitant dans la chambre où couche son petit garçon et l'étranglant.

Dans *La Dernière Torture*, un soldat, couvert de sang et de poussière, vient tomber sur le devant du théâtre ; les Chinois lui ont scié les poings, et il montre à ses compatriotes, réfugiés au consulat de France, ses deux moignons sanglants.

Dans *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*, on assiste à une crise de folie déterminée chez les fous par l'orage : les fous empoignent un visiteur et veulent lui crever les yeux; et, tout à la fin de l'acte, les gardiens amènent sur la scène le cadavre du directeur de l'établissement, cadavre mutilé, déchiqueté, la face toute tailladée par des coups de rasoir.

L'autre méthode ne montre pas directement le fait, elle l'annonce, le fait prévoir, le fait attendre. Elle est plus adroite pour cette raison que ce qu'on ne voit pas, ce qu'on suppose et imagine est, le plus souvent, bien plus impressionnant que ce qu'on voit. Au reste, la réalisation sur le théâtre d'un meurtre, d'un supplice, d'une mort, etc., etc., est toujours trop défectueuse

pour que la fiction ne soit pas évidente, et parfois même d'une manière ridicule. J'ai pour cette seconde méthode une particulière prédilection. Ainsi, ce qui me semble surtout effrayant dans *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*, ce n'est pas la lutte entre les fous et les deux journalistes, ni la vue du cadavre du directeur : c'est toute la scène où les journalistes croient avoir vraiment affaire au directeur de l'établissement, alors qu'ils ont devant eux les fous le plus dangereux ; c'est l'arrivée des autres fous qui se rangent autour de leur chef ; c'est l'inquiétude grandissante des journalistes devant les bizarreries de ces personnages ; c'est l'action, sur les fous, de l'orage commençant : et, pourtant, rien de tout cela n'est violent, brutal... Mais nous avons peur de tout ce que nous devinons, et qui nous est caché.

On se rappelle le sujet de : *Au Téléphone*. Un mari, obligé, pour affaires, de s'absenter brusquement de chez lui, téléphone, pendant son voyage, à sa femme pour avoir de ses nouvelles ; sa femme lui dit son angoisse : seule dans une maison de campagne très isolée, avec une vieille domestique et son petit garçon, elle vient d'entendre des bruits inquiétants, des pas dans le jardin... Le mari s'affole. Voilà qu'une main ouvre les volets — un homme pénètre dans la chambre. La femme pousse un cri — on la tue. Et tout demeure invisible, rien n'est montré.

Au premier acte, c'est, à la tombée du jour, le départ du mari, par le mauvais temps, sous la rafale ; un gamin de sinistre figure vient chercher le seul domestique mâle, sous prétexte que sa mère, domiciliée dans un autre village, est très malade. La femme reste seule avec sa vieille bonne, et, malgré elles, une peur instinctive et mystérieuse les domine... Le vent souffle, les murs craquent, les chiens aboient... Il n'y a, pour éclairer la pièce, que la faible lueur d'une lampe... Rien de terrible ne se passe, et, pourtant, tout est effrayant.

Il ne faut pas se dissimuler, cependant, qu'on contribue beaucoup, non pas à faire naître la peur, mais à l'augmenter par ce qu'on appelle les jeux de scène, effets de lumière, orage, sifflement du vent, cris vagues de rôdeurs ou râles de blessés, etc..., etc..., jeux de scène dont la mise au point exige une grande habileté et une grande sûreté.

Je me souviens que, pour *La Dernière Torture*, au Grand-Guignol, on avait songé, un moment, à faire jouer par un phonographe la charge qui, à la fin de l'acte, annonce l'approche libératrice des troupes alliées. A l'une des dernières répétitions, on installe l'appareil dans la coulisse, et, au moment nécessaire, on le fait marcher. Ne voilà-t-il pas qu'on entend ces mots, épouvantablement nasillés : « *La Charge, exécutée par la musique de la Garde républicaine, sous la direction de M. Parès !* » Et, aussitôt, les premières mesures de l'air.

La mise en scène est même parfois si difficile, surtout sur un petit théâtre, qu'elle est impossible à réaliser. Dans une pièce : *40 H. P.*, qui fut jouée à la Nouvelle-Comédie, aujourd'hui théâtre Mévisto, j'avais représenté une automobile conduite par un chauffeur devenu subitement fou.

Il fallait donc donner au public l'illusion d'une automobile allant à une allure vertigineuse. On pensait y parvenir en déplaçant les divers plans de la scène selon des vitesses différentes. A l'avant-scène, un premier plan devait se dérouler extrêmement vite : les roues de l'auto marchaient sur place tandis que le panorama du fond se déroulait à une vitesse moindre que le premier plan.

La petitesse du théâtre, et certains défauts de machinerie empêchèrent le petit drame de réussir aussi complètement que le directeur et l'auteur l'eussent souhaité.

Pour que le sentiment de peur soit violent chez le spectateur, il ne faut pas écrire des pièces où l'intérêt puisse s'éparpiller sur plusieurs incidents, au lieu de se fixer sur un seul. Si l'on veut que le public se retire encore tout frémissant, il faut écrire des pièces courtes, ramassées, où le malaise de la peur s'empare du spectateur dès le lever du rideau pour aller toujours en croissant jusqu'à l'ébranlement de tout le système nerveux. Pas de longueurs, presque pas d'exposition ; la pièce a un acte, deux au plus, et très brefs ; on entre immédiatement dans le sujet, l'action.

Mais comment l'auteur peut-il être sûr que sa pièce effrayera le public ? Il juge tout simplement l'effet qu'elle produira sur les autres par l'effet qu'elle produit sur lui-même. Un sujet se présente à mon esprit : je ne sais pas du tout pourquoi tous les détails horribles s'imposent à moi aussitôt, avec une hâte presque instantanée : je suis ému, impressionné, terrorisé ; j'en conclus que les autres le seront aussi. Il y a des sujets si effrayants que je n'ai pas osé les mettre à la scène, parce que d'autres sujets, que je n'avais pas trouvés terribles, avaient par trop épouvanté les spectateurs.

Une comparaison me vient : elle est peut-être trop familière, mais son exactitude excuse sa familiarité. Les pharmaciens sont arrivés à condenser de fortes doses de médicaments très violents dans certains « comprimés » d'un tout petit volume, faciles à absorber : de même, je m'efforce de fabriquer des « comprimés de terreur ».

André de Lorde.

Un traité antérieur avec un éditeur nous empêche de joindre aux petits drames qui composent ce premier volume, la pièce en deux actes *Au Téléphone*, que nous avons écrite en collaboration avec M. Charles Foley et qui fut représentée sur la scène du Théâtre-Antoine.

(*Note de l'Auteur.*)



UNE

LEÇON A LA SALPÉTRIÈRE

TABLEAU DRAMATIQUE EN DEUX ACTES

Représenté pour la première fois,
sur la scène du théâtre du Grand-Guignol,
le 2 mai 1908.



A ALFRED BINET

En témoignage d'une profonde
et reconnaissante amitié.

PERSONNAGES

PROFESSEUR MARBOIS, commandeur de la Légion d'honneur (60 ans). MM. TUNC.
DOCTEUR BERNARD, chef de clinique (40 ans) . . . . BUSSY.
NICOLO, interne (28 ans) . . . . . . BRIZARD.
GASQUET, interne (32 ans) . . . . . LOUVIGNY.
BERNIER, interne (30 ans) . . . . . VALBEL.
LATOUR, interne (28 ans). . . . . . VERNOT.
LUCIEN, externe (26 ans). . . . . . DAMBREVAL.
ROLAND, interne (30 ans) . . . . . RATINEAU.
UN VIEIL ALCOOLIQUE (70 ans) . . DEFRENNE.
UN GARÇON, tenue de garçon d'hôpital, grande blouse et casquette avec un A. P. marqués dessus. . . LUCIEN.

CLAIRE CAMU, l'air pauvre, souffreteux (18 ans) . . . . Mmes { BARRY. / NEIT-BLANC.
L'INFIRMIÈRE EN CHEF (45 ans). . MARCELLE BAILLY.
UNE ÉTUDIANTE RUSSE, tenue très modeste, robe noire et toque de loutre noire (25 ans) . . . . MYLIÈRES.
SUZANNE, très jolie, l'air vicieux, allure canaille (16 ans) . . . . . . VATTA.
UNE MALADE, belle fille, air d'ancienne grue (25 ans) . . . . DORA GREG.
UNE DÉMENTE, figure réjouie de bonne vieille; très proprette (65 ans). RUBY.

Toutes les malades ont l'uniforme de la Salpêtrière, corsage et jupe grise; l'hystérique et la démente portent aussi le bonnet blanc.

UNE

LEÇON A LA SALPÊTRIÈRE

ACTE PREMIER

Le laboratoire clinique de la Salpêtrière; grande pièce claire; grande baie vitrée au fond, donnant sur une cour intérieure où l'on voit passer les malades — des femmes seulement; — de temps à autre ces malades viennent coller leurs figures curieuses aux carreaux, pour voir ce qui se passe dans le laboratoire.

Grande table avec microscope pour l'histologie, placée de biais et un peu à droite; une grande porte vitrée au fond, à gauche; au fond, à gauche, entre la fenêtre et la porte, une étagère sur laquelle sont rangées des pièces anatomiques renfermées dans des bocaux et des cristallisoirs, des appareils et fioles pour les expériences de chimie, des instruments de toutes sortes, des flacons, etc.; au-dessous, une petite table sur laquelle est placé l'appareil à enregistrer les tremblements.

A droite, premier plan, porte donnant sur les différents services de la Salpêtrière; à côté et au fond, un poêle; près de ce poêle, un tableau noir avec son chevalet.

A gauche, premier plan, un banc; au deuxième plan, porte-manteaux cloués au mur, avec, accrochées, des blouses et calottes d'internes.

Au lever du rideau, les internes Gasquet et Bernier, en tenue de service — blouse et calotte — travaillent. Gasquet est

assis à gauche de la table; il écrit. Bernier au bout de la table, dos au public, examine au microscope. Latour fume sa pipe, debout devant la fenêtre, et regarde ce qui se passe dans la cour. Long silence.

SCÈNE PREMIÈRE

GASQUET, BERNIER, LATOUR

BERNIER, appelant.

Gasquet !

GASQUET

Présent!

BERNIER

Viens voir ça!... Non, mais viens voir ça!

GASQUET

Qu'est-ce que c'est?

(Il se lève et va à Bernier. — Celui-ci se lève aussi et cède sa place à Gasquet, qui s'assied en face le microscope.)

BERNIER

Une moelle lombaire de vieille femme hémiplégique, préparée à la méthode de Pal. Est-ce assez chouette?

GASQUET, examinant attentivement.

Pas trop cochon! A propos d'hémiplégique, qu'est donc devenu le père Renault... vous savez, ce vieux gâteux qui avait de l'épilepsie jacksonienne?

BERNIER, qui regarde Latour en souriant.

Le père Renault?

GASQUET, continuant à regarder au microscope.

Oui... Il a toujours été très complaisant... il s'est prêté à mes petites expériences... il faudra que j'aille lui serrer la main...

BERNIER

Pas la peine de te déranger, mon vieux... Il est ici...

GASQUET

Où çà?

BERNIER

Là... sur l'étagère. (Il se dirige vers l'étagère.) Dans le bocal.

LATOUR

Il a cassé sa pipe, il y a huit jours...

BERNIER, qui prend le bocal et l'apporte à Gasquet.

Voilà son cerveau!

GASQUET, l'examinant.

Ah! ce qu'il l'avait gros pour un imbécile!

LATOUR, dogmatique.

C'est toujours comme ça!

GASQUET

Pauvre bougre! Je ne croyais pas qu'il était aussi près de sa fin! (Gaiement.) C'est égal, il va être rudement intéressant à étudier.

(Bernier reporte le bocal sur l'étagère.)

LATOUR, regardant par la fenêtre.

Zut! le docteur Muller qui fait visiter la boîte...

GASQUET, se levant.

Encore !

BERNIER

C'est la troisième fois depuis deux jours...

(Gasquet et Bernier se dirigent vers la fenêtre.)

GASQUET

On entre ici comme dans un moulin!

BERNIER

Ça devrait être défendu... La Salpétrière n'est pas le Jardin des Plantes!

GASQUET

C'est défendu... Marbois a donné des ordres très rigoureux.

LATOUR

Muller s'en moque bien!

GASQUET

Toutes ces visites, ça lui fait de la réclame!

BERNIER

Ah! il la connaît!

LATOUR

Il veut être décoré!...

GASQUET

Les voilà !

BERNIER

C'est des gens chics!... des grosses légumes!...

GASQUET

Ils se dirigent de ce côté...

LATOUR

Ils auraient le culot d'entrer!

BERNIER

Alors, attendez, mes enfants... En avant la musique!... Vous y êtes? (Il descend près du poêle; Gasquet reste près de la fenêtre; Latour s'approche de la porte de gauche; Bernier bat la mesure.) Une... deux... trois...

TOUS, chantant d'abord en sourdine.

« Esprit Saint, descendez en nous... (Puis reprenant plus haut.) Esprit Saint, descendez en nous... »

(On voit passer devant la fenêtre, à ce moment, des gens qui causent entre eux; puis la porte de gauche s'ouvre. Une tête apparaît.)

TOUS, se mettant alors à hurler.

« Non, non, dit l'Esprit Saint, je ne descendrai pas... (Puis ils reprennent de plus belle.) Non, non, dit l'Esprit Saint, je ne descendrai pas... »

(La porte se referme vivement, et on voit les mêmes gens repasser précipitamment devant la fenêtre et se sauver.)

BERNIER, regardant à la fenêtre, et se pouffant de rire avec les autres.

Ils foutent le camp comme des zèbres !

GASQUET

Ce qu'on est gosse tout de même!

LATOUR

Si Marbois nous voyait!...

BERNIER

A propos de Marbois, vous savez qu'il est candidat à la succession de Charcot?

LATOUR

Où çà?

BERNIER

A l'Institut!...

GASQUET

Il sera sûrement nommé.

LATOUR

Il le mérite... On a beau le blaguer, c'est encore le meilleur neurologiste de France.

GASQUET

Et de l'étranger...

BERNIER

Personne ne l'a encore dégotté!

(A ce moment apparaissent à la fenêtre des têtes de malades — des hystériques — jeunes et vieilles, qui regardent curieusement aux carreaux.)

LATOUR

Qu'est-ce qu'elles ont celles-là?

BERNIER

Elles attendent l'heure de la visite...

GASQUET, leur criant.

Voulez-vous ficher le camp!...

(Il fait un geste, les têtes disparaissent.)

BERNIER

Tu leur fais peur!...

LATOUR, regardant avec attention dans la cour.

Nom de Dieu! Il y en a une qui est rudement gentille, là-bas!

(Bernier et Gasquet vont voir.)

BERNIER

Où çà?

LATOUR

Là... dans la cour... assise sur le banc... tu vois?

BERNIER

La brune?..

LATOUR

Oui...

GASQUET

Je crois que c'est une hystérique de la salle Saint-Guillaume.

LATOUR, à Bernier.

Mâtin... elle est bien... Il y a longtemps qu'elle est ici?

BERNIER

Je ne sais pas...

LATOUR

Tu dis : salle Saint-Guillaume?

BERNIER

Oui... je crois...

LATOUR

Tiens, il faudra que...

BERNIER

Oh! mon vieux, rien à faire... elle est d'un sauvage!... elle ne parle à personne... elle ne quitte pas son dortoir... ça m'étonne de la voir là.

GASQUET

Tu as essayé de coucher avec?

LATOUR

Çà ne doit pas être difficile!...

BERNIER

Mon vieux... pour qui me prends-tu? Je ne suis pas un salaud... Une malade, pour moi, c'est sacré!...

GASQUET, blagueur.

Il est épatant!

BERNIER

Je suis comme ça!... et puis, tu sais, avoir une hystérique pour maîtresse, ça me dégoûte!

GASQUET

Tu as raison, mon vieux, contrairement à ce que

croit le bourgeois, quand on veut une femme à tempérament, c'est pas chez les hystériques qu'il faut la chercher.

LATOUR, plaisantant.

Où donc çà, que j'y coure?

BERNIER

Tu les reconnais, toi, les femmes à tempérament?

GASQUET

Oui.

BERNIER

A quoi?

GASQUET, en riant.

A ce qu'elles ont du... fichtre dans l'œil...

(Tous se tordent.)

LATOUR

Dis donc, mon vieux, à l'occasion, fais-moi part de tes impressions...

SCÈNE II

LES MÊMES, LUCIEN, LE PÈRE ROBERT

(Lucien entre à droite, suivi du père Robert, vieil alcoolique à la face congestionnée, qui a un tremblement de tous les membres.)

LUCIEN

Salut la compagnie!

BERNIER

Tiens! Chevrier!... Ça va?

LUCIEN, leur serrant la main à tous.

Ça va... Allons, entrez, père Robert.

(Il fait signe au père Robert, qui pénètre timidement dans la salle et salue humblement les internes. Bernier referme la porte derrière le vieux.)

LATOUR

Qu'est-ce que tu amènes?

LUCIEN

Un vieux buveur d'absinthe dont je veux enregistrer le tremblement.

(Il se dirige vers le porte-manteaux, retire son chapeau, son pardessus, l'accroche et met sa blouse d'interne tout en parlant.)

GASQUET

C'est pour toi?

LUCIEN

Non... c'est pour le Brésilien... un service que je lui rends... Latour, soyez donc assez aimable pour me préparer l'appareil.

(Latour prend l'appareil sur la petite table près de la fenêtre et le pose sur la table de travail, au milieu.)

GASQUET, à Bernier.

Qu'est-ce qu'il appelle le Brésilien?

BERNIER

Nicolo, parbleu!

GASQUET

Ah! Je le croyais Argentin...

BERNIER

Brésilien... Argentin... c'est kif-kif.

LUCIEN, qui, une fois habillé, s'est dirigé vers le vieux.

Mettez-vous là, mon vieux...

(Il fait asseoir le vieux à gauche de la table.)

BERNIER, continuant.

Marbois le gobe énormément. C'est lui qui endort les malades à la leçon maintenant...

LATOUR

Mâtin, quel avancement!

BERNIER

Il a assez léché les pieds du patron!

LE VIEUX, craintif, voyant que Lucien va lui mettre un appareil au bras.

Pourquoi donc que vous me mettez toutes ces machinettes au bras, c'est-y pour me guérir?

LUCIEN, lui passant le tambour au bras droit.

Bien sûr que c'est pour vous guérir.

LATOUR

Attendez, je vais vous aider.

(Il ouvre la boîte de l'appareil et le met en mouvement.)

LE VIEUX

Alors! si c'est pour me guérir!... (Un temps.) Je vois bien que c'est une mécanique... (Bavard.) et les méca-

niques, vous savez... j'aime les mécaniques... parce que dans le temps, j'avais un onc' qu'était mécanicien sur un remorqueur... *le Furet*... Vous l'avez peut-être ben connu mon oncle?... c'était un rude lapin... il s'appelait...

LES INTERNES, sauf Lucien, reprennent en chœur en chantant :

« Il s'appelait J. B. Chopin... »

LE VIEUX

Ce qu'ils sont gais !

LUCIEN, l'interrompant.

Ça va bien, tendez la main... (Faisant le geste.) comme ça... mais non, pas celle-là.

LE VIEUX

Laquelle ?

LUCIEN

Eh bien, la droite... vous n'en avez pas d'autres...

(Gasquet regardant l'expérience, s'assied au bout de la table, dos au public.)

LE VIEUX, tendant sa main droite qui tremble comme une feuille.

Ah ! c'est que j'vas vous dire... Je tremble un petit peu de la main droite... surtout le matin... quand j'ai pas bu mon petit coup... (Alors) C'est comme ça qu'il faut faire...

LUCIEN

Oui.

LE VIEUX, riant tout d'un coup après avoir regardé la boîte de l'appareil.

Ah! c'est rigolo, c'te petite machinette-là... ça tourne... ça tourne!... s'il fallait que je tourne comme ça, je pourrais pas, vous savez... Je vous dirais : « Mon bon monsieur, je suis bien fâché, mais je ne peux pas... » Oh! ces mécaniques, c'est épatant tout de même!... Ça me... (Il cherche le mot.) ça me pompe comme qui dirait mon tremblement...

LUCIEN, impatienté.

Mais oui... mais oui...

LE VIEUX, continuant.

Ah! je le sens bien que ça me le pompe... Tenez, là dans la main... et puis ici... (Il montre le bras.) et puis encore ici... Et puis partout... Ah! c't affaire! Ça me le pompe!... Ça me le pompe!...

TOUS, se tordant de rire.

Ça le lui pompe!...

LUCIEN, ne pouvant s'empêcher de rire, au vieux.

Nom de Dieu, taisez-vous donc!

LE VIEUX

Ah! bien... chut! motus! Je dis plus rien... Je ferme le bec... je...

LUCIEN, furieux, pendant que les autres internes rient de plus belle.

Ah!

LE VIEUX

Puisque je vous dis que je ne parle plus!...

SCÈNE III

Les Mêmes, NICOLO

(A ce moment, entre de droite, Nicolo. Tenue de ville, très élégant, cravate rouge, air prétentieux, ton sec.)

NICOLO

Bonjour, messieurs... Est-ce que vous n'auriez pas aperçu Chevrier?

LUCIEN, levant la tête.

Je suis là... justement je travaille pour vous.

NICOLO, l'apercevant.

Ah!... bon... ça va bien.

(Il ôte son chapeau et son pardessus, qu'il pose sur une chaise à gauche.)

LUCIEN, regardant l'appareil.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc?... La plume ne marche donc pas?

BERNIER, se levant et s'approchant.

Quoi donc?

LUCIEN

Regardez donc, Bernier, si le tambour n'a pas de fuite?

BERNIER, qui passe derrière le vieux et regarde le tambour.

Mais non...

LUCIEN

Alors, ça c'est trop fort!

LATOUR, allant regarder aussi.

Qu'est-ce qu'il y a?

LUCIEN

Regardez sa main... il ne tremble plus...

GASQUET, stupéfait.

Non!...

LE VIEUX, ravi.

C'est vrai... j'tremble plus...

NICOLO, qui s'est approché.

Comment ça?... Qu'est-ce que vous dites?

LUCIEN, ravi.

Plus du tout...

(Il ôte l'appareil de la main du vieux.

LE VIEUX, content, faisant claquer ses doigts.

Ça, c'est chouette! Vous aviez raison de dire que ça me guérirait...

NICOLO, furieux, à Lucien.

Vous lui avez dit ça?... Mes compliments, mon cher... Savez-vous ce que vous avez fait? Vous l'avez guéri par suggestion.

GASQUET

Mais oui, par suggestion... c'est épatant !

NICOLO

Vous trouvez, vous?... Marbois devait présenter ce malade à une de ses leçons... avec un tracé... il va être dans un état de fureur!... Mais enfin, de quoi vous mêlez-vous?... Je vous dis de prendre un graphique et pas autre chose... Vous n'êtes pas là pour guérir les malades!

(Les internes se regardent étonnés.)

LE VIEUX

Ben, alors, pourquoi que je suis entré à l'hôpital?

(Bernier, calme, le fait lever et, en lui parlant, le reconduit à la porte de droite.)

BERNIER, très gentiment.

Vous y êtes entré pour guérir, mon brave, et c'est l'avis de tout le monde, même de monsieur Nicolo qui s'exprime mal en ce moment et qui ne dit pas ce qu'il voulait dire... Allons, on n'a plus besoin de vous... rentrez dans votre salle...

LE VIEUX

C't'égal... Si je ne suis pas ici pour guérir!... Il est tout de même un peu loufoque, celui-là!...

(Il sort en ronchonnant. Bernier referme la porte derrière lui.)

BERNIER, à Nicolo, très sèchement.

Mon cher, vous avez eu tort!.

NICOLO, tout en préparant des appareils de physique à la petite table.

Pourquoi ? J'ai reçu les ordres du patron...

BERNIER

Vous avez eu tort, je vous le répète, de vous laisser aller dans un moment de colère à faire devant un malade une pareille profession de foi...

NICOLO, interloqué.

Mais, mon cher...

BERNIER

Ce sont des choses qu'on garde pour soi quand on les croit vraies... et elles ne le sont pas...

(Il souligne ces derniers mots.)

NICOLO

Je vous répète que c'est le patron...

BERNIER, s'asseyant à gauche sur le bout de la table.

Mon cher, il faut le comprendre, le patron... Il y a dans la langue française certaines nuances... certaines délicatesses... qui peuvent vous échapper puisque vous êtes Brésilien...

NICOLO, vexé.

Je ne suis pas Brésilien...

BERNIER

Enfin, peu importe... Vous n'êtes pas Français... et sans le vouloir, certainement, vous venez de dire une énormité...

GASQUET, à mi-voix, à Latour.

Pan! dans l'œil!

BERNIER

Que notre maître Marbois puisse regretter de ne pouvoir montrer un tel sujet à la leçon, c'est admissible, mais de là à affirmer qu'on ne doit pas guérir les malades... il y a un monde!... D'ailleurs, je trouve que la médecine s'oriente drôlement aujourd'hui!...

LATOUR, à Gasquet.

Le voilà parti!

NICOLO, à Bernier.

Que voulez-vous dire?

BERNIER, qui a pris une cigarette dans sa poche.

Que nous exagérons décidément nos droits vis-à-vis des malades... (A Gasquet.) As-tu une allumette, Gasquet? (Gasquet lui lance la boîte. — Continuant.) Avant tout, nous sommes ici pour les soigner comme nous soignons ceux du dehors, ceux qui paient!... Nous tous, tant que nous sommes, nous l'oublions trop volontiers.

(Il se lève et marche de long en large, nerveusement.)

GASQUET, à Bernier.

T'emballe pas, mon vieux!

NICOLO

Mais pas du tout!

BERNIER

Si. — Oh! lorsque vous exercerez un jour dans votre pays, vous agirez tout autrement avec vos malades... Vous prendrez vis-à-vis d'eux toutes sortes de ménagements, de précautions... vous leur épargnerez toutes souffrances... Mais les pauvres bougres qui viennent à l'hôpital! Ah! ceux-là doivent être durs au mal... patients et résignés à tout!...

NICOLO

Puisqu'on les soigne gratuitement, c'est bien le moins qu'ils servent à nos études.

BERNIER

Justement. Ils servent trop!

NICOLO

Alors si on ne peut rien entreprendre, rien essayer, il faut renoncer d'avance à tout progrès... Quand Pasteur a injecté pour la première fois son virus, il s'est livré à des expériences autrement dangereuses que celles que nous tentons chaque jour...

GASQUET et LATOUR, ensemble, approuvant.

C'est vrai, ça!

BERNIER

Pasteur opérait sur un malade condamné à mourir et à mourir atrocement! Mais pour la plupart de nos malades d'hôpital, c'est différent! C'est sans les consulter, sans même penser à guérir leurs maux, à apaiser

leurs souffrances, que nous faisons d'eux des sujets d'expériences, des chiens de laboratoire !

NICOLO

Nous en avons le droit, car nous faisons de la science.

BERNIER, brutalement.

Eh bien, il vaudrait mieux faire de l'humanité.

NICOLO

Avec des phrases comme ça, vous êtes sûr d'être applaudi dans les réunions publiques.

BERNIER

C'est possible...

NICOLO

En tout cas, merci de la leçon !

(Furieux, il prend son chapeau, son pardessus et sort brusquement à gauche, en faisant claquer la porte derrière lui.)

BERNIER, lui criant au moment où il sort :

A votre service...

LATOUR

Il est furieux !

GASQUET, pendant que Lucien range le microscope sur la petite table.

Tu as été raide pour lui...

BERNIER

J'ai pas bien fait?... J'ai pas raison?

LATOUR

Évidemment tu as raison... en théorie ..

GASQUET

Mais tu exagères un peu... en pratique.

(On entend sonner onze heures à une horloge, au loin.)

LUCIEN

Dites donc les enfants, il est onze heures.

LATOUR

Déjà! (Tous enlèvent rapidement leurs tabliers, se précipitent au porte-manteaux et s'habillent.) Moi qui ai un rendez-vous à onze heures un quart avec Yvonne!

GASQUET

Ça colle toujours, les amours?

LATOUR

Toujours... on s'adore.

GASQUET, qui est habillé.

Allons, les enfants! dépêchez-vous... Je fous le camp!

LATOUR

Qui est-ce qui fait la consultation aujourd'hui?

GASQUET

Bernier.

BERNIER

Non, pas moi... Bernard.

LATOUR

Il est donc à Paris?

BERNIER

Il est rentré ce matin de vacances...

GASQUET, à Bernier.

Alors tu viens?

BERNIER

Tout de suite; il faut que je sois à midi dans Paris... je déjeune à l'Élysée...

LUCIEN

Fichtre!

BERNIER, en riant.

A l'Élysée-Montmartre... tu viens aussi, Latour?

LATOUR

Oui, je vous suis...

(Tous sortent à gauche. — Les hystériques entrent par la droite; la vieille démente, la première; elle est soutenue par l'infirmière. Puis deux autres malades; elles vont s'asseoir sur le banc à gauche. Suzanne, qui est entrée la dernière, s'assied à califourchon sur une chaise, près de la table du milieu.)

SCÈNE IV

L'INFIRMIÈRE, LA DÉMENTE, UNE HYSTÉRIQUE, SUZANNE, puis BERNARD et ROLAND, puis CLAIRE CAMU.

L'INFIRMIÈRE, aux malades, en posant sur la table le registre qu'elle tient sous le bras gauche.

Entrez par ici... asseyez-vous...

SUZANNE, appelant.

Mademoiselle Louise...

L'INFIRMIÈRE

C'est bon... c'est bon... Tout à l'heure... (A la démente.) Arrangez mieux votre fichu!... Vous ne pouvez pas?... Attendez!... (Elle le lui attache. — S'adressant à Suzanne.) Dis donc, tu pourrais avoir une autre tenue, toi!...

SUZANNE, d'un ton voyou.

Ben quoi... Parce que je m'ai mis une fleur dans les cheveux!...

L'INFIRMIÈRE, la faisant lever et l'envoyant s'asseoir près des autres.

Tais-toi... et agrafe ton corsage...

SUZANNE

Ah! malheur!

(Bernard entre de droite, suivi de Roland. — Il est décoré de la Légion d'honneur; tenue de ville. Roland est en tenue de service, blouse et calotte.)

BERNARD

Bonjour, madame Louise...

L'INFIRMIÈRE, saluant

Monsieur le docteur!

BERNARD

Ça va bien dans le service? Rien de nouveau?

(Il enlève son pardessus, son chapeau qu'il accroche au portemanteau et pose sa canne dans un coin.)

L'INFIRMIÈRE

Ma foi non...

BERNARD

Monsieur Marbois n'a pas encore fait sa visite ce matin?

L'INFIRMIÈRE

Non, il ne viendra pas... il a téléphoné...

BERNARD

Bon!

L'INFIRMIÈRE

Vous avez passé de bonnes vacances, monsieur Bernard?

BERNARD

Oui, très bonnes... (Regardant les malades.) Ah! Ah!... Qu'est-ce que c'est que celles-là? Des entrantes? Il n'y en a pas beaucoup ce matin.

L'INFIRMIÈRE

Non... Elles viennent demander des bons...

BERNARD, s'asseyant à droite de la table.

Ah! bien, ça va aller vite! (A Roland.) Asseyez-vous, mon cher. (Roland s'asseoit près de lui, au bout de la table. — A l'infirmière.) Commençons... je suis pressé!

(Il ouvre devant lui le registre que l'infirmière a mis sur la table en entrant. L'infirmière fait défiler les malades, une à une, devant le docteur Bernard. Elle commence par l'hystérique qui se lève et va au docteur, devant la table.)

BERNARD

Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a donc, ma fille?

(La malade est une femme de vingt-cinq ans, belle fille, de tournure élégante, mais l'air d'une grue.)

LA MALADE

Monsieur le docteur, c'est pour des varices que j'ai aux jambes... Si monsieur le docteur veut voir...

(Elle pose son pied sur un tabouret qui se trouve devant la table et retrousse sa jupe.)

BERNARD

Pas la peine...

LA MALADE

Mais, monsieur le docteur, regardez, je vous en prie, regardez...

L'INFIRMIÈRE, la forçant à baisser sa jupe.

On vous dit que c'est pas la peine...

BERNARD, à l'infirmière.

Elle tient à nous montrer ses jambes...

LA MALADE, vexée.

Elles ne sont pas mal, vous savez...

BERNARD, souriant.

Je n'en doute pas... Tiens, voilà des cachets de bains sulfureux!

LA MALADE, prenant son bon et sortant à droite.

Merci, monsieur le docteur.

BERNARD

A une autre... (L'infirmière fait lever la démente, petite vieille très propre, bien mise, la figure réjouie.) Et toi, l'ancienne?

LA DÉMENTE, en faisant une belle révérence.

Bonjour, mon cœur!

BERNARD

Qu'est-ce que tu veux?

LA DÉMENTE

Ce que je veux? je veux du sirop de groseille, mon amour...

BERNARD

Du sirop de groseille... on va te donner ça!

(Il lui donne un bon.)

LA DÉMENTE, refaisant une révérence.

Merci, mon trésor...

ROLAND, riant.

Elle est rigolotte!

LA DÉMENTE

Vous riez? Qu'est-ce que vous voulez? (Montrant Bernard.) Il me plaît, moi, cet homme-là... c'est mon type! (En s'en allant, soutenue par l'infirmière.) Ah! c'est que j'en ai eu des hommes, moi, madame Louise...

(Elle sort à droite.)

BERNARD, *apercevant Suzanne.*

Ah! voilà encore cette bonne pièce!

SUZANNE, *se levant d'un ton canaille.*

Bonjour, m'sieu!

BERNARD, *la contrefaisant.*

Bonjour, m'sieu!... (*A Roland.*) Regardez-moi ça!... ces yeux... cette tournure... Tu n'as donc pas encore quitté le service?

SUZANNE *s'avançant.*

Pourquoi que je le quitterais? Je m'y trouve trop bien...

L'INFIRMIÈRE, *qui est rentrée.*

Naturellement, elle est nourrie à rien faire... Quand c'est dehors, ça fabrique dieu sait quoi! Quand il n'y a plus d'ouvrage, elle rentre se faire soigner à l'hôpital. Voilà!

SUZANNE, *la contrefaisant.*

Voilà!

L'INFIRMIÈRE

Aussi ce qu'elle est grasse!

SUZANNE

Çà vaut mieux que d'être plate comme vous!

BERNARD, *souriant.*

Veux-tu te taire! Ne faites pas attention, mademoiselle Louise... (*A Roland.*) Vous la connaissiez?

ROLAND

Non...

BERNARD

Une perle de petite hystérique... N'est-ce pas que tu es une petite hystérique?

SUZANNE, l'air vicieux.

Si vous voulez... je fais tout ce qu'on veut... Je suis pas difficile...

BERNARD

Qu'est-ce que tu demandes?

SUZANNE

Des citrons.

BERNARD

Dis au monsieur... (Il montre Roland.) ce que tu en fais des citrons...

SUZANNE

Ben quoi, je les mange!

BERNARD

Oui, mais comment? (A Roland.) Mon cher, elle coupe le citron en deux, le saupoudre avec du poivre et elle l'avale... (A Suzanne.) Pourquoi manges-tu ces saletés?

SUZANNE

Je vais vous expliquer, m'sieu. J'aide la fille de service à faire la cuisine, parce que j'ai des petits talents... Mais ça m'embête... je peux pas goûter aux

plats... je sens rien... Oui, m'sieu... tenez, voyez ma langue.

(Elle s'appuie sur la table et montre sa langue à Bernard et à Roland.)

BERNARD, à Roland.

Anesthésie du sens du goût!

SUZANNE

Mais les citrons avec le poivre, je sens quelque chose... Ça me racle la gorge... Comme dit l'autre : ça fait du bien par où ça passe... (Avec un petit frisson de tout le corps.) Ça me fait jouir...

BERNARD, lui tendant un bon.

Voilà ton bon, sauve-toi!

SUZANNE

Merci, m'sieu! (L'infirmière la pousse pour la faire sortir, mais elle s'arrête.) Dites donc, m'sieu, pourquoi monsieur Marbois y me fait plus venir à la leçon... Pourquoi qu'il m'endort plus?

BERNARD

Parce que tu lui montes le coup...

SUZANNE, ne pouvant s'empêcher de rire.

Oh! m'sieu!

BERNARD, à Roland.

C'est que cette petite garce est une merveilleuse simulatrice... (Il se lève et vient à elle. Roland se lève aussi. — A

l'infirmière.) Laissez-la, madame Louise. (L'infirmière se recule. A Roland.) Elle nous joue le grand jeu de l'hypnose avec ses périodes. (Elle rit.) Montre comment tu fais... je te donnerai des bonbons.

(Il la prend par le bras et la conduit devant la petite table du fond où se trouve une chaise.)

SUZANNE, avec une moue.

Des bonbons! j'aimerais mieux cent sous pour m'acheter un corset...

BERNARD

On verra... Commence toujours...

SUZANNE

C'est pas malin... Quand on me dit de dormir, je me laisse tomber comme un paquet, comme ça...

(Elle se laisse tomber sur la chaise devant la petite table, les yeux clos, les bras ballants.)

BERNARD, la montrant à Roland.

Numéro un, léthargie!...

(Elle parle en remuant à peine les lèvres, dans la plus complète immobilité du corps et d'une voix de barnum qui raconte un boniment.)

SUZANNE

Vous avez beau me parler, j'entends rien... Si on me passe une mèche soufrée sous le nez, je bronche pas...

ROLAND, à Bernard.

Comment fait-elle ?

SUZANNE, quittant la pose.

En retenant mon respir, quoi ! (Elle reprend vivement la pose.) Puis, si on m'ouvre les yeux, alors, c'est l'extase...

(Elle ouvre les yeux tout grands, lève les bras au ciel dans l'attitude de l'extase la plus complète.)

BERNARD, annonçant.

Numéro deux, catalepsie !

SUZANNE, d'une voix douce et chantante.

Qu'est-ce qu'elle reluque là-haut ? des fleurs ! Tiens, maintenant, elle envoie des bécots... Et à qui donc ? aux petits *oseaux* ! O ma mère ! (Reprenant subitement d'une voix canaille, et se frappant sur la cuisse.) Et ta sœur !

(Roland, Bernard et l'infirmière se mettent à rire. — Bernard va à elle et la fait lever.)

BERNARD, à Roland.

Qu'est-ce que vous en dites ?

ROLAND

C'est épatant !

BERNARD

Quand le ministre est venu visiter le service, il y a deux mois, on la lui a montrée !

SUZANNE

Ça me fait une belle jambe. Il m'a seulement pas décorée !

BERNARD, lui faisant le geste de s'en aller.

Ça suffit... On t'a assez vue... Va-t'en !

SUZANNE

Et mon corset?

BERNARD

Tiens! (Il lui donne de l'argent.) File...

SUZANNE

Ah! merci, m'sieu! vous êtes bath!

(Elle sort à droite accompagnée jusqu'à la porte par l'infirmière.)

BERNARD, qui regagne sa place à la table et s'assied.

Il y en a plus d'une dans le service dont je me méfie horriblement. Elles nous mettraient tous dedans... (Examinant le cahier de service.) C'est fini?... (En levant la tête, il aperçoit Claire qui est entrée un peu avant et se tient au fond, debout, contre la porte. Elle est très pâle, l'air souffreteux. Elle porte un bandage à la tête. — A l'infirmière qui est revenue.) Qu'est-ce qu'elle fait, celle-là?

L'INFIRMIÈRE, allant vivement à Claire.

Encore vous?... Qu'est-ce que vous voulez?

CLAIRE, d un ton douloureux.

Vous le savez bien.

L'INFIRMIÈRE, la repoussant dehors.

C'est impossible... rentrez dans votre salle...

CLAIRE, insistant.

Mais...

L'INFIRMIÈRE

Je vous dis que c'est impossible. Ces messieurs n'ont pas le temps d'écouter toutes vos histoires.

BERNARD, qui a entendu les derniers mots de ce colloque.

Qu'est-ce que c'est ?

L'INFIRMIÈRE, à Bernard.

C'est une nouvelle de la salle Saint-Guillaume... Elle est en traitement ici depuis un mois. Je ne sais pas tout ce qu'elle raconte !... Quand elle a su que vous rentriez ce matin, elle a voulu absolument vous voir.

(A ce moment on entend des cris perçants dans la cour.)

BERNARD, sursautant ainsi que Roland.

Qu'est-ce qu'il y a ?

L'INFIRMIÈRE, qui est allée à la fenêtre ainsi que Roland.

C'est rien, monsieur le docteur... Ça doit être une folle de chez Templier qui s'est sauvée.

(Elle sort en courant par la gauche.)

SCÈNE V

CLAIRE, BERNARD, ROLAND

BERNARD, à Claire, après un temps.

Comment t'appelles-tu ?

CLAIRE

Claire Camu...

BERNARD

Et qu'est-ce que tu veux ?

CLAIRE

Vous parler...

BERNARD

Eh bien va, je t'écoute...

CLAIRE

Eh bien, monsieur le docteur, voilà... C'est...

(Elle s'arrête, très émue.)

BERNARD

Remets-toi... Qu'est-ce que c'est ?

CLAIRE

C'est rapport à mon bras...

(Elle désigne son bras droit.)

BERNARD

Qu'est-ce qu'il a ton bras ?

CLAIRE

Je peux plus le remuer...

BERNARD, se levant et allant examiner son bras.

Voyons... Oui, c'est dur comme du fer...

ROLAND, qui est venu près du docteur Bernard et examine à son tour

Contracture hystérique, probablement.

CLAIRE, se tournant vers lui.

Je ne sais pas...

BERNARD, après un temps.

Est-ce que tu n'as pas aussi quelque chose du côté de la jambe droite?

CLAIRE

Oui, monsieur. La jambe droite aussi s'est engourdie... j'ai beaucoup de peine à la plier quand je marche.

BERNARD

Tu as des attaques, n'est-ce pas?

CLAIRE

Oui, monsieur... surtout dans le temps... maintenant ça passe...

BERNARD

Comment ça te prend-il?

CLAIRE

Je sens comme une boule qui me remonte dans la gorge... Je crois que je vais étouffer... je perds connaissance.

ROLAND, à Bernard.

Tous les symptômes...

BERNARD, à Claire.

Il y a longtemps que tu es en traitement ici?

CLAIRE

Un mois...

BERNARD

Qui est-ce qui t'a reçue?

CLAIRE

Je ne sais pas, monsieur...

BERNARD

Voyons, approche-toi... (Claire avance de quelques pas.) Et depuis quand ton bras est-il comme ça?

CLAIRE

Depuis quinze jours...

BERNARD

Pardon, tu viens de me dire qu'il y a un mois que tu es entrée.

CLAIRE

Oui... je suis entrée ici pour soigner mes attaques... mais je n'avais pas ça...

BERNARD

Alors, ça t'est venu depuis?

CLAIRE

Oui.

BERNARD

A la suite de quoi?

CLAIRE

A la suite d'une expérience qu'on m'a faite à la tête.

BERNARD

A la tête?... Qu'est-ce que tu as à la tête?

CLAIRE

C'est une chute que j'ai faite chez moi avant d'entrer ici... pendant une de mes attaques... je me suis ouvert le crâne.

(Il se lève, porte son tabouret près de la fenêtre, au jour, et y fait asseoir Claire pour la mieux examiner. — Il soulève le bandage.)

BERNARD

Voyons...

CLAIRE, se défendant.

Prenez garde, monsieur, c'est très douloureux...

BERNARD

J'irai doucement...

CLAIRE, poussant un petit cri de douleur.

Oh!

BERNARD

Non, je n'y touche pas. (A Roland.) Une brèche dans le pariétal... la substance du cerveau est à nu... on la voit battre... vous rendez-vous compte?

ROLAND, après avoir examiné.

Oui. Parfaitement.

(Il remet le bandage en place.)

BERNARD

Et qu'est-ce que tu me disais, tout à l'heure? Que l'on avait fait sur toi une expérience?

CLAIRE, se levant.

Oui... et c'est depuis ça que je suis comme paralysée!

BERNARD

Qui a fait cette expérience? Un interne d'ici?

CLAIRE

Oui, monsieur.

BERNARD

Qui ça?

CLAIRE

Je ne sais pas son nom... il y a tant de monde ici!... je ne l'ai jamais revu...

BERNARD, regardant Roland.

Un interne t'aurait donné une pareille contracture? dans une expérience? Allons donc! C'est impossible! Tu veux nous en conter!

CLAIRE, avec un accent de vérité.

Monsieur, je vous jure que je ne mens pas. C'était une semaine après mon entrée... un dimanche... Je me souviens... J'étais toute seule dans ma salle... un interne m'appelle et me dit de le suivre... Je ne savais pas, moi... j'obéis... Il m'emmène dans le pavillon là-bas...

(Elle montre la gauche.)

BERNARD

A l'électricité?

CLAIRE

Oui... il me fait asseoir, défait mon bandage et regarde ma plaie; il y touche un peu brutalement, et comme ça me faisait très mal et que je voulais l'empêcher, il m'endort...

BERNARD

Pourquoi t'es-tu laissé faire?

CLAIRE

Il ne m'a pas demandé mon avis. Et puis, on m'avait dit que c'était l'usage dans le service.

BERNARD, après avoir lancé un nouveau regard à Roland.

Continue...

CLAIRE

Quand je me suis réveillée, je me suis sentie toute chose... j'avais le bras lourd... lourd... J'ai essayé de le lever... je n'ai pas pu... J'étais effrayée... mais lui, il avait l'air encore plus effrayé que moi... Il m'a pris le bras, l'a secoué, me disant que je le faisais exprès, que je jouais la comédie... puis, au bout d'une heure, n'obtenant aucun résultat... il m'a ordonné de retourner dans ma salle, de ne rien dire, m'assurant que ce n'était rien... que ça passerait tout seul...

(Elle retombe assise sur le tabouret.)

BERNARD

Et après?

CLAIRE

En rentrant dans ma salle, j'ai senti une violente douleur à ma tête... j'y ai porté la main... j'ai senti quelque chose de dur qui était comme enfoncé dans le cerveau... Je l'ai arraché... Voilà ce qu'il y avait...

(Elle tend une petite pointe qui était épinglée à son corsage. Roland la prend, l'examine, tressaille, puis la passe à Bernard.)

ROLAND, stupéfait.

Une pointe pour électriser!

BERNARD, à mi-voix, examinant la pointe.

Comment! Il aurait électrisé le cerveau de cette malheureuse?

ROLAND, bas, à Bernard.

Mais ce serait un crime!

BERNARD, qui pose l'épingle sur la table, puis revient à Claire.

Alors depuis... ton bras?...

(Il la fait lever.)

CLAIRE

Voyez, monsieur... il ne guérit pas!... Au contraire... Je sens qu'il se paralyse de plus en plus... et depuis deux jours, voilà ma jambe qui se prend... Je me demande ce que je vais devenir!... C'est pour ça que j'ai voulu vous consulter, monsieur, parce qu'on dit que vous êtes très bon.

BERNARD

Voyons, il ne faut pas te désoler... Il en est de la paralysie comme de tes attaques... ça va... ça vient... tu dois bien le savoir toi-même et être résignée à souffrir.

(Il retrousse la manche de Claire, met son bras à nu, et l'examine attentivement.)

CLAIRE

Souffrir!... Ah! oui... depuis toute petite je ne fais

que ça... ça été la misère... maintenant c'est la maladie... Au moins mes attaques m'empêchaient pas de travailler...

BERNARD, qui examine le bras, dos au public, à Roland.

Donnez-moi un percuteur...

CLAIRE, continuant.

...je suis couturière de mon état... quand je sentais que ça allait me prendre, je rentrais chez nous... personne à l'atelier ne se doutait de rien... (Roland passe le percuteur qu'il a été prendre sur l'étagère.) Mais maintenant, avec ce bras... et justement le bras droit... que voulez-vous que je devienne? J'ai dix-huit ans... j'ai besoin de gagner ma vie... Voyons, monsieur le docteur, vous ne pouvez pourtant pas me laisser là comme une infirme...

BERNARD, après avoir donné sur le coude et la main de Claire des petits coups de percuteur.

Voyons, mon enfant, calme-toi. (Il rend le percuteur à Roland et essaie de plier le bras de Claire.) Tu ne peux plus du tout le bouger... même en faisant un grand effort... Essaie...

(Elle essaie, mais en vain, les larmes aux yeux, la figure douloureusement contractée.)

CLAIRE

Non, je vous assure que je ne peux pas... non... je ne peux pas...

(Bernard, après avoir rabattu la manche de Claire, fait quelques pas, tire machinalement une cigarette de sa poche, l'air très soucieux, inquiet.)

CLAIRE, qui a lu sur le visage de Bernard ce qui se passe en lui.

Alors dites, monsieur le docteur, c'est fini ?... Il n'y a plus rien à faire?... Me voilà infirme pour le restant de mes jours?.....

BERNARD, s'arrêtant, gêné.

Mais... ma pauvre petite... je ne sais pas, moi...

CLAIRE, le fixant, les yeux dans les yeux.

Si, si, vous savez... il faut me dire la vérité... toute la vérité... Je veux la savoir... j'ai le droit de la savoir...

BERNARD, de plus en plus gêné, se dérobant.

Encore une fois, je ne peux pas te répondre...

CLAIRE, continuant.

... A la maison, j'ai ma mère qui est âgée, malade... et deux petites sœurs dont l'aînée a six ans... C'est moi qui gagnais de quoi les nourrir. Et puis, je devais me marier bientôt avec un brave garçon... on aurait travaillé tous les deux... Il voudra plus de moi... C'est fini... je suis plus bonne à rien, qu'à crever la misère et la faim... C'est pas juste...

(Elle sanglote.)

BERNARD, très ému.

Voyons, ne pleure pas comme ça!... (Prenant une résolution.) Écoute, mon enfant... tu vas tout de suite rédiger une plainte... tu me la remettras... Je ferai faire une enquête.

CLAIRE

Oh!... à quoi bon?

BERNARD

Nous parviendrons peut-être à savoir quel est le misérable...

CLAIRE

Et puis après?

BERNARD

On le chassera d'ici...

CLAIRE, *farouche.*

Ça me rendra-t-il mon bras?

BERNARD

Tu réclameras une indemnité... il est responsable de ton accident...

CLAIRE

Je n'ai pas d'argent pour faire un procès..

BERNARD

Tu obtiendras l'assistance judiciaire.

CLAIRE

Pas sûr... et ça durera des années!

BERNARD

Je te promets de m'en occuper!

CLAIRE

Et puis, y avait pas de témoins... On me croira pas... Je suis hystérique... On dira que je mens...

BERNARD

Le tribunal te fera examiner par des médecins...

CLAIRE

Les médecins sont comme les loups... ils ne se mangent pas entre eux. Quand il y en a un qui commet une faute, les autres étouffent l'affaire...

BERNARD et ROLAND.

Oh !... voyons...

CLAIRE, sombre, baissant la tête.

Non... voyez-vous... il y a longtemps que j'ai mon idée... je la rumine la nuit quand je souffre... seulement je voulais être sûre... maintenant...

(Elle se dirige lentement vers la porte de gauche et l'ouvre.)

BERNARD, qui se méprend sur ses intentions.

Ah ! çà, pas de bêtises, hein ?... Tu vas rester tranquille... on guérit de tout, sauf de la mort...

CLAIRE, en s'en allant.

Oui... il y a des miracles... je n'y crois pas...

BERNARD, essayant de la retenir.

Écoute, tu es une brave fille... je veux absolument faire quelque chose pour toi...

CLAIRE, avec un accent indéfinissable, en sortant.

Je vous remercie bien, monsieur le docteur, mais

vous ne pouvez plus rien pour moi maintenant... rien... rien...

(Elle sort, en refermant la porte derrière elle.)

SCÈNE VI

BERNARD, ROLAND

(Restés seuls, Bernard et Roland se regardent consternés, puis vont à la fenêtre et suivent des yeux Claire qui s'éloigne et qu'on voit traverser le jardin la tête baissée, le corps courbé.)

BERNARD

C'est bel et bien de la paralysie!

ROLAND, outré.

Quel est le salaud qui a fait ça?

BERNARD

Une belle fille comme ça, estropiée pour la vie. (Il prend son chapeau, son pardessus, et vient à la table ranger des papiers dans sa serviette.) Si les journaux apprenaient cette histoire, il y en aurait un scandale!

ROLAND

Ils auraient raison... c'est monstrueux!

BERNARD, remettant son pardessus, aidé par Roland.

Dès lundi, j'en parlerai à Marbois... Heureusement pour l'honneur du corps médical qu'à côté de brutes qui se livrent sur de pauvres filles à des expériences criminelles... (A Roland, lui montrant sa canne dans un coin.) donnez-moi donc ma canne... (Roland la lui passe.) ... il y en a qui n'hésitent pas à risquer leur vie en soignant la typhoïde ou le croup...

ROLAND

Ça compense !

BERNARD, en s'en allant et en ouvrant la porte de droite.

Et à ce propos, vous savez ce qu'a fait un des internes de Lariboisière? c'est héroïque mon cher... absolument héroïque... Figurez-vous qu'il avait à opérer une tumeur du foie...

(Ils sortent pendant que le rideau baisse lentement et qu'on entend le bruit de leurs voix disparaître au loin.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte, mais la grande table est placée au fond contre la fenêtre; sur cette table, il y a une cuvette, avec un broc d'eau et une serviette. A la place de la table, au milieu, a été mise une table plus petite, recouverte d'un tapis vert. Plusieurs chaises rangées à gauche pour le cours du professeur Marbois.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GARÇON, L'INFIRMIÈRE, puis NICOLO et une ÉTUDIANTE

(Au lever du rideau, le garçon range des flacons sur l'étagère du fond.)

L'INFIRMIÈRE, entrant de droite, un cahier sous le bras.

Jean!

LE GARÇON

Mademoiselle Louise...

L'INFIRMIÈRE, examinant la salle.

Tout est prêt pour la leçon?

LE GARÇON

Mais ça s'avance, mademoiselle.

L'INFIRMIÈRE, déposant sur la petite table son cahier

Dépêchez-vous. Il va bientôt être dix heures.

LE GARÇON, allant ranger les chaises à gauche sur deux rangs.

Je me dépêche... Je ne peux pas aller plus vite...

L'INFIRMIÈRE, passant l'inspection.

Vous n'avez rien oublié?... voyons...

LE GARÇON

Soyez tranquille. J'ai pas envie de me faire attraper comme la dernière fois...

L'INFIRMIÈRE, riant.

Ah! oui, qu'est-ce que vous avez pris, mon pauvre Jean!

LE GARÇON

C'est qu'il ne plaisante pas, le patron!

L'INFIRMIÈRE

Non, pas beaucoup.

LE GARÇON

Ce qu'il en a fait du foin!

L'INFIRMIÈRE

Préparez donc aussi le tableau noir...

LE GARÇON

On s'en servira?

(Il avance le tableau noir qui était tout à fait dans le coin de droite.)

L'INFIRMIÈRE

Je crois que oui... Il y a les crayons de couleur? Bon... Ah! et de quoi se laver les mains?...

LE GARÇON, montrant la cuvette sur la table du fond.

Oh! tout y est...

(Il sort par la droite.)

NICOLO, entrant de gauche, suivi d'une étudiante qui a une serviette sous le bras.

Entrez, mademoiselle... (A l'infirmière.) Bonjour.

L'INFIRMIÈRE

Bonjour, monsieur le docteur.

NICOLO, à l'étudiante.

Je vous le disais bien, nous sommes en avance... Mais vous pouvez toujours vous installer... (Il la fait asseoir sur une des chaises de gauche. A l'infirmière.) Savez-vous les malades qu'on présente à la leçon?

L'INFIRMIÈRE

Non, monsieur le docteur. Je n'ai pas encore vu monsieur Marbois ce matin...

NICOLO, tirant sa montre.

Il ne peut pas tarder...

L'INFIRMIÈRE

Oh! non... (On entend une cloche.) Tenez, justement le voilà... il vient d'arriver dans le service.

NICOLO, allant à la fenêtre.

C'est curieux comme il fait sombre ce matin...

L'ÉTUDIANTE, avec un léger accent russe.

Le temps est à la neige...

(Roland, à ce moment, entre de droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROLAND, puis BERNARD

ROLAND, tenue de service, blouse et calotte.

Mademoiselle Louise, le patron vous demande tout de suite ; il voudrait voir le cahier de service.

L'INFIRMIÈRE

Ah! bien... j'y vais...

(Elle sort rapidement à droite en reprenant le cahier qu'elle avait déposé sur la petite table du milieu.)

ROLAND, allant à Nicolo.

Tiens! Je ne vous avais pas vu... Bonjour.

NICOLO

Bonjour... (Ils se serrent la main.) Ah! permettez-moi de vous présenter mademoiselle Tatiana, qui fait sa troisième année de médecine et qui désire se spécialiser plus tard dans l'étude des maladies nerveuses...

ROLAND, saluant.

C'est parfait, mademoiselle, vous prenez là une excellente spécialité... très intéressante...

NICOLO

Et où on gagne beaucoup d'argent...

(Il remonte au porte-manteau où il se débarrasse de son chapeau et pardessus pour se mettre en tenue de service.)

ROLAND

Les maladies nerveuses et les maladies des voies urinaires, il n'y a encore que cela aujourd'hui... Mademoiselle est Russe?

L'ÉTUDIANTE, vexée.

Comment Russe? Qu'est-ce que vous dites?... Ah! non, par exemple. (Avec fierté.) Je suis Polonaise!...

(Elle se lève et tire une cigarette de sa serviette qu'elle a posée sur une chaise.)

ROLAND, saluant.

Alors, vive la Pologne! mademoiselle... Voulez-vous me permettre de vous donner du feu?...

(Il craque une allumette et lui allume sa cigarette.)

NICOLO, en tenue de service.

Mademoiselle assiste pour la première fois à la leçon de Marbois... (Prenant un air détaché.) A propos, Roland, savez-vous quels malades on va présenter ce matin?...

ROLAND

Je n'en sais rien...

NICOLO, ennuyé, mais s'efforçant de ne point le paraître.

Je croyais... comme vous êtes de garde.

ROLAND

Ça vous intéresse?

NICOLO, vivement.

Oh! non... c'était pour savoir... autrement, j'm'en fous... Ah! je vous laisse... je vais rejoindre le patron pour la visite.

(Il sort rapidement à droite.)

ROLAND, très aimable, allant à l'étudiante.

Alors, mademoiselle, vous venez ici pour la première fois?... Asseyez-vous... tenez, là... vous serez très bien pour prendre vos notes...

(Il la fait asseoir sur une chaise de gauche au premier rang.)

L'ÉTUDIANTE, s'asseyant.

Je vous remercie... (Cherchant dans sa serviette.) Ah! voilà que j'ai perdu mon crayon. Que c'est désagréable!

ROLAND, tirant le sien.

Mais, mademoiselle, permettez-moi de vous offrir le mien... Si... si... je vous en prie...

L'ÉTUDIANTE, acceptant.

Vous êtes tout à fait aimable...

(Elle sort de sa serviette des papiers et se met à écrire.)

ROLAND, à part, en la dévisageant.

Elle est charmante cette petite femme-là... Quel malheur que ce soit un confrère!

BERNARD, entrant de gauche.

Bonjour, Roland. (Il salue l'étudiante.) Mademoiselle... (A Roland.) Marbois vient d'arriver?

ROLAND

Oui, chef, il est en train de faire sa visite...

BERNARD, traversant la salle, et se dirigeant vers la porte de droite.

Ah ! bon... j'y vais.

ROLAND, l'arrêtant.

Dites donc, à propos, vous lui avez raconté....

BERNARD

Je suis allé hier soir chez lui... exprès...

ROLAND

Qu'est-ce qu'il a dit ?

BERNARD

Il a commencé par se mettre en colère... naturellement. Quand il n'est pas content, il gueule... Il aurait bien voulu me déclarer responsable de tout...

ROLAND

Mais puisque c'était pendant votre congé...

BERNARD

C'est ce que je lui ai objecté... Alors il m'a répondu qu'il ne fallait pas croire un mot de cette histoire-là... que c'était du chantage, et que du moment que la femme était une hystérique...

ROLAND

Et la pointe enfoncée dans les méninges ?

BERNARD

Marbois prétend qu'elle a pu se l'enfoncer elle-même...

ROLAND

Mais il y avait du pus dans la plaie..

BERNARD

Une plaie peut toujours suppurer...

ROLAND

Enfin, avant d'entrer à l'hôpital, elle n'avait pas de paralysie ?

BERNARD

Elle avait sa blessure, ça suffit pour tout expliquer...

ROLAND

Oh ! alors !...

BERNARD

C'est l'idée de Marbois...

ROLAND

Bref, comme conclusion ?

BERNARD

Rien à faire.

ROLAND, outré.

Eh bien, c'est dégoûtant !

BERNARD

Et ce qu'il y a de plus fort, vous savez, c'est que Marbois est sincère. C'est un parfait honnête homme...

ROLAND

Oui, et aussi un grand savant, mais souvent aveuglé par l'habitude professionnelle !

BERNARD

Hélas !

ROLAND

Mais enfin que va devenir cette malheureuse, quand elle va sortir de l'hôpital ?

BERNARD, *ouvrant la porte.*

Elle n'en sortira plus. Peu à peu la paralysie va la gagner toute... Je l'ai réexaminée hier matin... Elle est foutue !...

(*Il sort et referme la porte derrière lui. — A ce même moment entrent de gauche Latour, Gasquet, Lucien, très agités, bruyants.*)

SCÈNE III

ROLAND, LATOUR, GASQUET, LUCIEN L'ÉTUDIANTE

LATOUR, *en entranc.*

Bonjour, les enfants !

GASQUET, *apercevant Roland*

Toujours premier, ce vieux Roland !

ROLAND, *allant à eu*

Ah ! vous voilà !...

LUCIEN

Il fait bon ici !

(Ils serrent tous la main à Roland, puis vont au poêle se réchauffer.)

GASQUET

Ce qu'il fait frisquet dehors !

LATOUR, regardant autour de lui, sans apercevoir l'étudiante.

Eh bien, c'est tout ça qu'on est pour la leçon !...

ROLAND, lui montrant l'étudiante.

Plains-toi... il y a une jolie femme !

LATOUR, vivement.

Oh ! pardon ! Bonjour, Mademoiselle.

(Il la salue. Tous les autres l'imitent.)

L'ÉTUDIANTE, répondant au salut.

Bonjour, messieurs.

LUCIEN, aux autres internes.

Et Bonnin, et Gravier, et Reynaud?... Ils ne sont pas encore là ?...

GASQUET

Oh ! ils ne viendront sûrement pas.

ROLAND

Pourquoi ?

LATOUR

C'était hier soir la grande fête de nuit à Tabarin... les gueules de bois sont restés au pieu !

L'ÉTUDIANTE

Oh! qu'est-ce que c'est que ça, un pieu? Voudriez-vous m'expliquer ?

LATOUR, allant à elle, plaisantant.

Un pieu, mademoiselle, c'est un plumard.

(Pendant ce temps, les autres internes vont au porte-manteau et retirent leurs pardessus et leurs chapeaux.)

L'ÉTUDIANTE, sans comprendre.

Un plumard ?

ROLAND, en riant, avec les autres.

Un lit, quoi !

GASQUET

Est-ce que le patron a bientôt fini sa visite?

ROLAND

Je pense...

(Latour, qui a été au porte-manteau se débarrasser de son manteau et de son chapeau, revient au milieu d'eux.)

LATOUR

A propos du patron, avez-vous lu dans *Le Progrès médical* de cette semaine l'article du professeur Chaine?

ROLAND

Non... Il éreinte Marbois?

LATOUR

Tu parles!

GASQUET

A propos de quoi?

LATOUR

Il y a des dessous... (Il regarde l'étudiante.) des dessous très capiteux... des dessous de femme!

L'ÉTUDIANTE

Comment?

LATOUR

Vous comprenez, mademoiselle, qu'on ne peut pas être d'accord sur les problèmes scientifiques quand on se dispute la même maîtresse...

L'ÉTUDIANTE

Vous n'êtes pas sérieux, vous autres Français, pas sérieux du tout...

GASQUET, à Latour à mi-voix.

Dis donc, tu m'en demandais une...

LATOUR

Une quoi?

GASQUET

Une femme qui avait du... « fichtre » dans l'œil...

LATOUR

Tu crois que...?

GASQUET, le poussant vers l'étudiante.

Vas-y! mon vieux. Vas-y!

LATOUR, soudain très aimable, avec force sourires et gestes.

Mademoiselle, y a-t-il une petite place près de vous? Je me mets entièrement à votre disposition.... Si vous avez besoin de quelque chose...

(Il s'installe près de l'étudiante.)

L'ÉTUDIANTE, très sèchement.

Mais, monsieur, je n'ai absolument besoin de rien que de tranquillité...

(Elle se lève dignement et vient se rasseoir sur une chaise au deuxième rang.)

LATOUR, penaud, pendant que les autres se retiennent de rire.

Ah! Bon!... Bien!...

(On entend une cloche au lointain.)

GASQUET

Ah! la visite est finie...

ROLAND

Attention, vous autres...

(Ils viennent s'installer devant leur chaise; Latour et Roland se placent au premier rang, l'étudiante, Gasquet et Lucien au deuxième rang. — On voit alors le professeur Marbois, suivi de Bernard, Nicolo, Bernier, l'infirmière, le garçon de salle, passer devant la fenêtre; puis la porte de gauche s'ouvre et Marbois entre, précédé de l'infirmière qui pose sur la table le cahier de service.)

LATOUR, les apercevant.

Voilà le patron!

(Marbois, en entrant, salue du geste les internes, Il pose son pardessus, et garde sur sa tête son chapeau haut de forme.)

MARBOIS

Bonjour, messieurs...

L'ÉTUDIANTE, à mi-voix, avec admiration.

Oh! qu'il est intéressant!

(Gasquet et Lucien sourient.)

MARBOIS, à l'infirmière.

Avez-vous fait venir la malade que je dois examiner?

L'INFIRMIÈRE

Le numéro trois de la salle Charcot?

MARBOIS

Oui.

L'INFIRMIÈRE

Oui, monsieur, elle est là...

MARBOIS

Bien, faites-la entrer. (L'infirmière sort à droite. — S'adressant à Latour, Roland et Gasquet.) Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie... (Au garçon.) Ce tableau noir ici plus près... et qu'on me donne de la craie rouge, je veux faire tout à l'heure une démonstration à ces messieurs... Allons! Allons! Ça devrait être prêt tout ça...

(Il retire son chapeau, le pose sur la table. Le garçon approche le tableau noir pendant que Nicolo prend la craie rouge qui est dans le coin du tableau et la pose sur la table. Bernard, Nicolo, Bernier sont restés debout, dans le coin droite de la salle. A ce moment entre la malade suivie de l'infirmière. Elle a l'air souriant. Son costume d'hôpital est arrangé plus coquettement que celui des autres. Elle a mis des rubans dans ses cheveux.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, MARBOIS, LA MALADE

MARBOIS, allant à la malade et la prenant par le bras.

Qu'est-ce que c'est que cette malade? Une hystérique?

BERNARD

En effet, monsieur...

MARBOIS, se retournant vers les internes qui sont assis sur les chaises.

Vous voyez, messieurs, comme on peut faire son diagnostic, rien qu'en voyant ces rubans, cet air, cette tournure... Ceci, c'est de l'hystérie coquette et gaie... Eh bien! qu'est-ce qu'elle a?

BERNARD

On s'est aperçu hier qu'elle a un épanchement pleurétique du côté droit.

(Bernard est assis à la table et a regardé le cahier de service.)

MARBOIS

Tiens! tiens! (A la malade.) Voyons, dégrafe-toi. (A l'infirmière.) Aidez-la, mademoiselle... Comment diable a-t-elle attrapé ça?... Les salles sont pourtant bien chauffées... Quelque imprudence sans doute... (Voyant que la malade va retirer complètement son corsage.) Pas tant... pas tant... (A Nicolo.) Vous avez tout ce qu'il faut?

NICOLO, qui, à la petite table du fond, prépare les instruments.

Oui, maître.

MARBOIS, aux internes.

Messieurs, nous allons faire devant vous une petite ponction exploratrice dans la plèvre et je saisis cette occasion de vous montrer...

LATOUR, à mi-voix, se tournant vers l'étudiante.

... Une poitrine épatante.

(L'étudiante, offusquée, détourne la tête. — Gasquet lui fait signe de se taire.)

MARBOIS, continuant.

... la méthode de notre excellent collègue Dutilleul qui a l'avantage d'une asepsie rigoureuse...

LA MALADE, montrant le haut de son épaule droite.

C'est là!

MARBOIS, tâtant, auscultant.

Je vois bien que c'est là... Tu as de l'eau dans ta plèvre et ça te gêne quand tu veux respirer profondément?

(Il fait le simulacre de respirer.)

LA MALADE

Oui, docteur...

MARBOIS

Eh! bien, nous allons t'enlever ça en deux minutes... (Appelant.) Nicolo...

NICOLO, s'approchant avec une petite seringue à la main.

Voilà, maître!

(Marbois prend la seringue.)

BERNARD, qui, pendant ce temps, s'est levé, à Bernier.

Passez-moi l'éther.

(Bernier lui passe l'éther et le coton hydrophile qui se trouve sur la petite table. Bernard tamponne la place où la malade va être opérée.)

LA MALADE, apercevant la seringue, à Marbois.

Oh! monsieur, vous n'allez pas me faire mal...

(Elle recule.)

MARBOIS

Dame, ma fille... tu as du courage, n'est-ce pas?

LA MALADE

Oh! pas du tout!... Monsieur le docteur, je vous en prie, ne me faites pas souffrir.

MARBOIS, la contrefaisant avec bonté.

« Monsieur le docteur, je vous en prie... » Qu'est-ce que tu faisais avant d'entrer ici?

LA MALADE, simplement.

La noce.

MARBOIS

Tu vois bien que tu as du courage! (Tous les internes se mettent à rire. A l'infirmière:) Est-ce qu'elle est hypnotisable?

L'INFIRMIÈRE

Oui, monsieur...

MARBOIS

Nicolo, endormez-la.

LA MALADE

J'aime mieux ça...

(L'infirmière prend la malade dans ses bras. Nicolo l'endort, pendant que Marbois va vers les internes.)

MARBOIS, aux internes.

Au lieu de chloroformer, nous employons l'hypnotisme... Surtout chez les sujets de ce genre... Vous voyez que ça sert à quelque chose d'être hystérique!..

(On rit de nouveau.)

L'ÉTUDIANTE, à mi-voix.

Quel esprit il a!

MARBOIS, à Nicolo, qui finit d'endormir la malade.

Ça y est? Assurez-vous qu'elle est insensible.

NICOLO, piquant la malade à l'avant-bras avec une épingle.

Oui... complètement.

MARBOIS

Parfait. (Il passe derrière la malade et lui fait une piqûre de seringue à l'épaule droite. Pendant cette opération, s'adressant à Bernard.) Bernard, vous avez de l'acide nitrique...

BERNARD, prenant un flacon sur l'étagère et lisant.

« Acide sulfurique ».

MARBOIS

Ça ne fait rien... Ça reviendra au même... Donnez-moi un verre. (Bernard prend un verre, le tend à Marbois, qui y

verse le contenu de la seringue.) L'acide sulfurique maintenant. (Il prend le verre des mains de Bernard et lui passe la seringue vide. Bernier, pendant ce temps, a pris le flacon des mains de Bernard et le débouche. — Aux internes.) Le vitriol ne sert pas seulement à régler les affaires d'amour, il a des applications en médecine. Vous allez voir se former un précipité blanc, floconneux, réaction caractéristique de l'albumine. (A Bernier, tendant le verre.) Versez... faites attention de ne pas me brûler... (Bernier verse avec précaution. Alors, on voit dans le verre se former un précipité blanc.) Ça y est, ça suffit... (Montrant le verre.) Voyez, messieurs...

(Il passe le verre aux internes ; ceux-ci l'examinent. Bernier repose le flacon d'acide sulfurique débouché sur la table du fond.)

LES INTERNES, se faisant passer le verre les uns aux autres.

Très bien... Très net.

MARBOIS

Nicolo, réveillez la malade...

NICOLO, à Bernard.

Le collodion?...

BERNARD

C'est fait!

(Pendant que Marbois faisait sa réaction chimique, Bernard a repris du coton et a nettoyé l'endroit où avait été faite l'opération.)

MARBOIS

Donnez-moi de quoi me laver les mains... (Bernard va chercher la cuvette, la porte sur la petite table. Marbois se lave les mains et s'essuie tout en parlant.) Maintenant, messieurs, nous allons passer à autre chose... (A Nicolo.) Elle est réveillée?

(Nicolo, pendant ce qui précède, a réveillé la malade, qui regarde autour d'elle en se frottant les yeux, l'air étonné de se retrouver là.)

NICOLO

Oui, maître.

MARBOIS, à l'infirmière.

Reconduisez-la dans sa salle et faites-la coucher...

L'INFIRMIÈRE, après avoir aidé la malade à remettre son corsage, l'entraînant vers la droite.

Venez...

LA MALADE, ne se rendant pas compte de ce qui s'est passé.

Ah! — et mon opération?...

MARBOIS

Il y a longtemps qu'elle est terminée, mon enfant...

LA MALADE

Comment, je ne comprends pas...

MARBOIS, lui faisant signe de s'en aller.

Allez! allez! vous comprendrez plus tard! Nous sommes pressés.

LA MALADE, sortant, soutenue par l'infirmière.

Ah! ça, c'est épatant!... Comment, c'est déjà fait? Vous êtes sûre?... C'est pas une blague...

(Elle sort à droite, avec l'infirmière.)

MARBOIS, qui s'assied à la table, après s'être débarrassé de son pardessus, que Nicolo a été accrocher au porte-manteau.

Vous savez, messieurs, qu'en ce moment, il se déroule devant la Cour d'assises de la Seine un procès

sensationnel, dans lequel l'hypnotisme et la suggestion jouent un rôle capital. Messieurs les juges et messieurs les avocats ont été appelés à donner leur avis sur ces graves questions — question que nous étudions ici — et ils ont ainsi prouvé une chose : c'est qu'ils n'en connaissent pas le premier mot... (Approbation parmi les internes.) Je vais vous démontrer d'abord, par une expérience, que la suggestion criminelle existe, et qu'il nous est relativement facile, à nous médecins, de la provoquer. Ensuite, nous nous occuperons de savoir à quelles discussions ces expériences ont donné lieu en France et à l'Étranger. (L'infirmière rentre à ce moment et se tient près de la porte.) Je me servirai aujourd'hui d'un sujet quelconque pris au hasard des entrées d'hôpital. Nous ne manquons pas d'hystériques ici ; il y en aura, d'ailleurs, tant qu'il y aura des femmes ! (Feuilletant le cahier de service.) Voyons... Salle Sainte-Catherine... Saint-Guillaume... (Nicolo, penché sur son épaule, lui désigne un numéro.) Oui... (A l'infirmière.) Amenez-moi donc le n° 8...

L'INFIRMIÈRE

La malade vient d'être opérée d'un fibrome.

MARBOIS

Ah !... diable !... alors... voyons... Ah ! bien, tenez... la nouvelle... le 5...

(A ces paroles, Nicolo a tressailli légèrement. — L'infirmière sort à droite.)

NICOLO, à Marbois.

Le 5 ?... Mais...

MARBOIS, le regardant.

Quoi donc...

NICOLO, se resaisissant ainsi que Bernard.

Rien...

MARBOIS, aux internes.

La malade qui va vous être présentée est une jeune fille de dix-huit ans, entrée il y a un mois dans le service. (Il se lève et marche.) Grâce au traitement méthodique que je lui ai fait appliquer, ses attaques ont considérablement diminué, mais elle reste hystérique et, par conséquent, hypnotisable... Je vous préviens aussi que cette jeune fille est très impressionnable ; je vous prie de garder un silence absolu pendant toute la durée de l'expérience.

SCÈNE V

Les Mêmes, L'INFIRMIÈRE, CLAIRE

L'INFIRMIÈRE, entrant.

Elle est là !

MARBOIS

Faites-la entrer... (Impatienté.) Allons ! allons ! Le médecin n'est pas à la disposition des malades, ici !... Pourquoi se fait-elle attendre ?

L'INFIRMIÈRE, qui est revenue près de la porte, apercevant Claire.

La voici.

(Claire paraît à la porte et s'arrête sur le seuil. A sa vue, Nicolo a fait quelques pas vers le fond et s'est dissimulé derrière Bernard et Bernier.)

MARBOIS

Avancez! Allons! Avancez!

CLAIRE, farouche, regardant autour d'elle.

Qu'est-ce qu'on veut me faire?

MARBOIS

Aucun mal... Remettez-vous et ne tremblez pas comme ça...

CLAIRE, avançant de quelques pas.

Je ne tremble pas, mais je veux savoir ce qu'on va me faire.

MARBOIS, avec hauteur.

Ça ne vous regarde pas.

CLAIRE, élevant la voix.

Pardon, ça me regarde!

(Mouvement d'étonnement chez les internes.)

MARBOIS, ironique.

Oh! oh! vous êtes mal lunée ce matin. (A l'infirmière.) Qu'est-ce qu'elle a donc?

L'INFIRMIÈRE, haussant les épaules.

Quelque lubie, comme elles en ont toutes...

MARBOIS

C'est bien ça... une lubie... (Aux internes.) Nous vous avons montré tout à l'heure un exemple d'hystérie insouciante et gaie... (Montrant Claire.) Voici de l'hystérie

sombre, méchante... (A l'infirmière.) Elle ne rit jamais dans le service?

L'INFIRMIÈRE

Elle est comme une sauvage!

(L'infirmière va à Claire qui a la tête baissée et essaie de la lui relever; Claire s'en défend énergiquement.)

MARBOIS, à l'infirmière.

Laissez-la; je me charge de lui faire entendre raison. (L'infirmière quitte Claire et se retire au fond, près du poêle. — A Claire.) Écoutez-moi, ma petite... Vous savez qu'il vous prend de temps en temps des crises convulsives terribles, où vous perdez connaissance et où vous faites les quatre cents coups?

CLAIRE

Oui, monsieur.

MARBOIS

Eh bien, c'est ça que nous voulons guérir.

CLAIRE

Guérir... Si vous le pouvez!

MARBOIS, avec force.

Vous devez vous abandonner complètement à nous, car vous n'avez d'espoir qu'en nous; c'est de nous que dépend votre santé et votre maladie, votre vie et votre mort; et quand nous avons l'intention, comme c'est le cas, de vous soumettre à une expérience...

CLAIRE, se redressant soudain et avec colère.

Vos expériences! Ah! non, non, mille fois non! J'en ai assez de vos expériences... Je ne suis pas entrée à l'hôpital pour servir à ça... Non, non.

MARBOIS, essayant de l'apaiser.

Voyons, voyons!

CLAIRE, continuant.

C'est à cause de vos expériences que je suis aujourd'hui estropiée...

MARBOIS, la regardant, étonné.

Estropiée!...

CLAIRE

Oui, estropiée pour le restant de ma vie. (Criant plus fort.) Vous avez fait de moi une malheureuse, une infirme, une loque... Mais je vous le ferai payer... Ah! oui, vous paierez un jour tout le mal que vous m'avez fait.

MARBOIS, à Bernard.

Est-ce la malade dont vous m'avez parlé hier soir?

BERNARD

Oui, monsieur, c'est elle...

MARBOIS

Ah! je comprends... (Aux internes.) Messieurs, je suis bien aise de vous rendre témoins de ce petit incident... Vous aurez plus tard dans votre clientèle à soigner des hystériques. Il est bon que vous vous mettiez en

garde contre leurs dires, leurs imaginations et même leurs tentatives de chantage...

CLAIRE, protestant avec force.

Du chantage, moi!

MARBOIS, continuant.

Cette malade prétend, sans du reste le prouver en aucune façon, qu'elle a été victime de l'un d'entre vous... (Rumeurs parmi les internes.) qui aurait tenté sur elle une expérience des plus dangereuses...

CLAIRE, s'avançant vers Marbois.

Je le dis parce que c'est vrai...

MARBOIS, durement, élevant la voix.

Vous le dites parce que vous êtes hystérique et que le mensonge est une des formes de l'hystérie... Vous le dites parce que, dans je ne sais quel but, vous voulez faire du scandale et attirer l'attention sur vous.

CLAIRE, indignée.

C'est faux.... C'est honteux de dire ça!

MARBOIS

Messieurs, il y a six mois, à Laënnec, une fillette de quinze ans prétendit avoir été déflorée dans le service par un externe... l'examen révéla que cette vierge avait déjà eu deux gosses...

(Rires parmi les internes.)

CLAIRE

C'est possible.. Mais moi je ne mens pas...

BERNARD, se levant.

Je crois, en effet, monsieur...

MARBOIS, à Bernard, très sèchement.

Oui, c'est entendu... Vous avez constaté la contracture... Mais à quelle cause est-elle due?... D'ailleurs, en voilà assez!... Nous sommes ici pour travailler... Qu'on endorme cette femme!...

CLAIRE, courant vers la porte de gauche pour s'enfuir.

Je ne veux pas qu'on m'endorme...

(L'infirmière la rattrape et lui barre le passage.)

MARBOIS

Nous vous endormirons malgré vous...

CLAIRE, maintenue par l'infirmière et se débattant.

Je ne veux pas... Je ne veux pas...

MARBOIS

Nicolo, endormez cette malade...

(Nicolo, qui s'était assis près du poêle, dos au public, se lève, hésitant, ennuyé.)

CLAIRE, criant.

Vous n'en avez pas le droit... Les malades ne sont pas des animaux dont on fait ce qu'on veut !

LUCIEN, à mi-voix, dans le groupe des internes.

Elle a raison !

MARBOIS, furieux.

Qu'est-ce qui se permet?... Celui que ça gêne n'a qu'à sortir !... (Se tournant vers Nicolo encore caché par Bernier et Bernard.) Allons, que ça finisse... Vous m'avez entendu, Nicolo !

(Après quelques hésitations et sous les regards de tous, Nicolo marche vers Claire qui tourne obstinément sa figure du côté opposé pour ne pas être endormie.)

CLAIRE

Je ne veux pas... Non... Non... (L'infirmière lui prend la tête et la force à se retourner. A ce moment, Claire reconnaît Nicolo et pousse un cri de rage.) Ah !... (Le montrant à tous du doigt.) C'est lui!... C'est lui!... Misérable!...

NICOLO, reculant, très pâle.

Qu'est-ce que vous avez?

(L'infirmière retient Claire qui s'avance sur lui, menaçante.)

CLAIRE, se débattant.

Ah ! c'est toi...

NICOLO, haussant les épaules, et d'un ton de voix angoissé quoique railleur.

Cette fille est folle... je ne sais pas ce qu'elle me veut !

CLAIRE, le fixant dans les yeux.

Ose dire que je mens... que ce n'est pas toi qui m'as estropiée...

(Elle montre son bras droit paralysé.)

NICOLO, essayant de cacher à tous son trouble.

Mais je ne vous ai jamais vue...

MARBOIS, énervé par la scène.

Allons, emmenez-la... c'est un scandale!

(L'infirmière aidée du garçon de salle qui, pendant tout cet acte, était dans le fond de la salle, à droite, la prennent à bras-le-corps.)

NICOLO

Oui... elle est folle... il faut la faire enfermer...

(Rumeur parmi les internes qui se sont levés.)

CLAIRE, se débattant pendant qu'on essaye de l'entraîner.

M'enfermer! Qu'est-ce que tu dis? m'enfermer!... oui, pour m'empêcher de parler... de te punir... Et toi, tu continueras tes expériences sur de pauvres filles comme moi!... Mais ça ne se passera pas comme ça... je me vengerai... (En se débattant, elle s'est accrochée à la petite table. Elle a aperçu soudain le flacon d'acide sulfurique. Ayant réussi à échapper des bras de ceux qui la tiennent et, avant que personne ait pu l'en empêcher, elle s'en saisit et en jette le contenu à la figure de Nicolo.) Tiens... salaud!...

MARBOIS, qui ne s'est pas rendu compte de ce qu'elle faisait.

Qu'est-ce qu'elle a fait?

NICOLO, la figure inondée de vitriol.

Ah!...

(Il pousse un cri terrible et tombe comme une masse sur le sol. L'infirmière aidée du garçon de salle ont repris Claire et l'emportent. Les internes courent à Nicolo, l'entourent.)

CLAIRE, pendant qu'on l'entraîne de force, hurlant.

Tu m'as estropiée, je te défigure...

MARBOIS, à Bernard.

Qu'a-t-elle pris sur la table?

BERNARD

L'acide sulfurique!

MARBOIS, épouvanté, se précipitant vers Nicolo.

Nom de Dieu!...

NICOLO, soulevé par Bernier et Gasquet, les mains sur sa figure, hurlant.

Oh! je souffre... je souffre...

BERNARD, aux internes qui sont autour de lui.

Vite!... des compresses...

NICOLO, pendant qu'on va chercher de l'eau et tout ce qu'il faut pour laver sa figure.

Ça me brûle!

LATOUR, aux autres internes.

Oui, des compresses d'ammoniaque...

NICOLO, montrant alors un visage horrible, tout rongé par l'acide, et hurlant dans d'épouvantables convulsions de douleur.

Ah!... Je souffre!... Ah!... Ça me brûle!... C'est horrible... Achevez-moi... Achevez-moi...

(On le transporte et on l'assied sur une chaise.)

MARBOIS, aux internes qui vont et viennent comme des fous sans savoir ce qu'ils font.

Voyons, messieurs, ne nous affolons pas... (Très ému, mais reprenant son autorité de professeur et, malgré lui, parlant comme

s'il faisait un cours.) Il faut tout de suite neutraliser l'acide, l'empêcher de pénétrer dans les tissus... Dans des cas semblables, on emploie généralement une solution alcaline... et de préférence la potasse, dont les propriétés...

(Et le rideau baisse lentement pendant qu'il parle encore et qu'on entend les effroyables cris de douleur de Nicolo, soigné par les internes groupés autour de lui.)



L'OBSESSION

DRAME EN DEUX TABLEAUX

En collaboration avec M. ALFRED BINET

Représenté pour la première fois,
sur la scène du Théâtre du Grand-Guignol,
le 17 mai 1905.

PERSONNAGES

JEAN DESMARETS, 32 ans.	MM. GOUGET.
LE DOCTEUR MERCIER, 60 ans, officier de la Légion d'honneur . . .	BUSSY.
BERNARD, son secrétaire.	BRIZARD.
LEROY, 70 ans	RATINEAU.
UN DOMESTIQUE	DUREL.
MADAME VEUVE DESMARETS, 65 ans	Mmes BAILLY.
MARTHE DESMARETS, 28 ans . . .	DAVYL.
PIERRE DESMARETS, 5 ans	PETIT ROUGÉ.
MADELEINE DESMARETS, 8 ans. .	PETITE ROUGÉ.
UNE BONNE	ALÉZA.
UNE GOUVERNANTE	LUCY.

Le 1er tableau se passe à Paris; le 2e à Melun.

L'OBSESSION

PREMIER TABLEAU

Le cabinet de consultation du célèbre aliéniste, le docteur Mercier. Riche ameublement. Portes à gauche et à droite. Porte au fond donnant sur un autre cabinet de travail; bureau, bibliothèque, grand portrait en pied représentant le docteur Mercier.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR MERCIER, UN DOMESTIQUE

(Au lever du rideau, la scène est vide. On entend presque aussitôt un timbre résonner, une porte se fermer, et le docteur entre, très affairé, serviette sous le bras, suivi d'un domestique.)

LE DOCTEUR MERCIER, se débarrassant de son chapeau et de son pardessus entre les mains du domestique.

Vite, dépêchons... Je suis en retard pour ma consultation?...

LE DOMESTIQUE, regardant la pendule.

Non, monsieur le docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

Mon secrétaire est là?

LE DOMESTIQUE, en sortant.

Oui, monsieur le docteur...

(Le docteur Mercier va au fond, ouvre la porte et appelle.)

LE DOCTEUR MERCIER

Bernard!...

(La porte ouverte, on aperçoit alors, assis à une table, un jeune homme qui travaille. Bernard se lève, va au docteur en refermant la porte derrière lui).

BERNARD

Maître!...

LE DOCTEUR MERCIER, posant sa serviette sur la table et sortant des papiers.

J'ai là les épreuves de mon article. Je viens de les recevoir... corrigez-moi ça le plus vite possible!

BERNARD, prenant les épreuves.

Parfaitement, maître... Ah! il y a là quelqu'un qui voudrait vous voir tout de suite...

LE DOCTEUR MERCIER

Il a un rendez-vous? C'est un malade?

BERNARD

Non...

LE DOCTEUR MERCIER

Alors?...

BERNARD

Vous interviewer...

LE DOCTEUR MERCIER

Faites-le entrer.

BERNARD, souriant.

C'est que... ça ne me paraît pas intéressant!... C'est de *L'Écho du Centre*... un journal de province... et qui ne tire pas...

LE DOCTEUR MERCIER

Oh! alors, je n'y suis pas...

BERNARD

Bien, maître.

LE DOCTEUR MERCIER

A propos de journaux, préparez-moi donc une petite note... un communiqué, pour annoncer que j'ai été de nouveau appelé en consultation auprès du prince Oridine.

BERNARD

Comment va-t-il?

LE DOCTEUR MERCIER

Très mal. Délire de persécution. Mais on ne peut rien faire entendre à la famille. La folie reste un mal honteux qu'on ne veut pas avouer.

BERNARD

C'est extraordinaire! J'ai rencontré le prince il y a quelque temps; jamais on n'aurait dit...

LE DOCTEUR MERCIER, feuilletant des revues sur sa table.

Mais, mon cher, ça ne se lit pas toujours sur leur

figure !... Ça serait trop commode... On croit que nous autres, aliénistes, nous les reconnaissons tout de suite... à première vue... C'est idiot! Quand il y a des signes apparents d'aliénation, ça va bien. (Un temps.) Alors, préparez-moi cette petite note... corrigez-moi ces épreuves; vous les porterez avant six heures à la *Revue des Sciences*... Beaucoup de monde dans le salon?

BERNARD

Cinq personnes...

(Il sort au fond.)

LE DOCTEUR MERCIER

Bien, merci.... (Il s'assied derrière son bureau, appuie sur un timbre. Le domestique paraît.) Faites entrer... (Le domestique sort. — Un temps. — Entre Jean Desmarets.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur...

SCÈNE II

LE DOCTEUR MERCIER, JEAN DESMARETS

JEAN, s'asseyant, l'air très ému.

Merci, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

De quoi s'agit-il? Je vous écoute.

JEAN, la voix tremblante d'une émotion qu'il essaie de contenir.

Docteur, je viens vous consulter au sujet d'un cas que je crois grave, très grave...

LE DOCTEUR MERCIER, le regardant.

Comment? Qu'éprouvez-donc?

JEAN, baissant les yeux, gêné.

Oh! ce n'est pas pour moi que je viens... Dieu merci, je suis bien portant... je n'ai pas besoin de vos soins, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

Je souhaite, monsieur, que vous n'en ayez jamais besoin...

JEAN, continuant.

C'est pour un parent à moi, un parent très rapproché, hélas!... (Il hésite un peu.) Je peux bien vous le dire... mon beau-frère, dont l'état de santé commence à nous inquiéter profondément...

LE DOCTEUR MERCIER

Comment cela?

JEAN

Depuis quelque temps, nous remarquons en lui un changement si brusque, si étrange, que je viens vous demander...

LE DOCTEUR MERCIER

De l'examiner?... Il est là?...

JEAN

Non, docteur, il n'est pas là... mon beau-frère habite la province avec moi... Je ne suis pas de Paris; j'y viens exprès pour vous consulter...

LE DOCTEUR MERCIER

Il fallait le conduire avec vous...

JEAN

J'y ai bien pensé... Mais comment vous l'amener?... Sous quel prétexte?... C'était bien difficile! Nous ne voulons à aucun prix l'effrayer avant de savoir exactement ce qui en est...

LE DOCTEUR MERCIER

Alors, que désirez-vous de moi?

JEAN

Eh bien, docteur, je désire... — et c'est surtout pour cela que je suis venu seul — que vous me disiez très franchement, très brutalement, quelle est la nature et la gravité de son mal...

LE DOCTEUR MERCIER

Il faudrait que je puisse interroger le malade...

JEAN, *vivement.*

Je puis vous donner sur lui tous les renseignements que vous désirerez...

LE DOCTEUR MERCIER

Comment, tous?...

JEAN

Tous, docteur. Nous vivons depuis l'enfance l'un près de l'autre dans la plus complète intimité... Je ne suis pas seulement son parent, mais son ami; il m'a

fait toutes ses confidences, il m'a avoué tout ce qui le tourmentait, l'inquiétait... Vous n'avez qu'à m'interroger, c'est comme s'il était là pour vous répondre.

LE DOCTEUR MERCIER, après un temps, prenant des notes.

Quel âge a votre beau-frère?

JEAN, après une seconde d'hésitation.

Trente-huit ans...

LE DOCTEUR MERCIER

Quelle profession?

JEAN

Architecte...

LE DOCTEUR MERCIER

Jusqu'ici, a-t-il fait beaucoup de maladies?

JEAN

Aucune, docteur. Et c'est ça qui est extraordinaire! Il a toujours été solide comme un roc, jamais le moindre malaise, une grande force de résistance... Il ne s'était jamais jusqu'ici préoccupé de sa santé...

LE DOCTEUR MERCIER

C'est un tort!...

JEAN

Oui, vous avez raison... il s'est surmené... éreinté.. Alors certains troubles nerveux se sont manifestés en lui... qui l'ont mis dans un état épouvantable... Et pourtant, je vous assure, c'est une nature énergique,

qui sait se dominer, qui a beaucoup de courage. (Plus bas comme à lui-même.) Oh! oui, beaucoup de courage...

LE DOCTEUR MERCIER, après un temps, s'arrêtant d'écrire.

Vous parlez de troubles nerveux. Lesquels? Précisez.

JEAN

De la lassitude... un manque complet de sommeil, d'appétit... un grand amaigrissement, et puis...

(Il s'arrête.)

LE DOCTEUR MERCIER

Et puis?

JEAN

De la tristesse, des colères subites, des peurs...

LE DOCTEUR MERCIER

Comment, des peurs?

JEAN

Oui... des peurs... des angoisses... l'angoisse de certaines idées... des idées étranges... insensées.

LE DOCTEUR MERCIER

Vous a-t-il dit quelles étaient ces idées?

JEAN

Oh! oui, docteur, il m'a tout dit.

LE DOCTEUR MERCIER

Eh bien?

JEAN

Eh bien, mais... la vue de certaines choses... de certains objets... le trouble, le bouleverse...

LE DOCTEUR MERCIER

Quelle sorte d'objets?

JEAN

Mais... par exemple... tenez : les couteaux... Il m'a raconté qu'une fois, — plusieurs fois, — étant à table, en famille, il avait eu la tentation épouvantable de se jeter sur un couteau et d'en frapper quelqu'un... C'est là, par moment, son idée fixe...

LE DOCTEUR MERCIER

Tout à l'heure, votre mot de peur m'avait trompé... Il ne s'agit plus ici d'une idée fixe, mais d'une impulsion à agir...

JEAN

Oui, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

Ce sont, dites-vous, les couteaux surtout dont la vue exerce sur lui cette sorte d'obsession...

JEAN

Voilà le mot, docteur... d'obsession, à laquelle il craint toujours de succomber...

LE DOCTEUR MERCIER

Et, dites-moi, cette obsession doit être spécialisée...

elle doit viser une certaine personne en particulier?... C'est toujours ainsi que ça se passe avec ces malades-là... toujours...

JEAN, la voix basse, tremblante.

En effet, docteur, il y a quelqu'un autour de lui qu'il éprouve l'horrible désir de frapper.

LE DOCTEUR MERCIER

Ah! qui est-ce?

JEAN, très ému.

Ah! docteur, c'est ça qui est incompréhensible... monstrueux... c'est son propre enfant... un petit garçon de huit ans...

LE DOCTEUR MERCIER

Son fils?

JEAN

Son fils...

LE DOCTEUR MERCIER

Le malheureux! (Un temps.) Cette obsession le prend-elle souvent?

JEAN

Depuis deux mois, très souvent, docteur. Il lui arrive de vivre des jours, des nuits entières avec cette obsession douloureuse, atroce. Quand elle le prend, il court s'enfermer dans son cabinet de travail. Il y reste des heures et des heures à lutter contre elle, à essayer de la dominer. Il en est arrivé à un tel point qu'il n'ose plus rentrer chez lui, qu'il prend toutes

sortes de prétextes pour s'éloigner, rester dehors le plus longtemps possible afin de ne pas revoir cet enfant, dont la présence le met dans un état de colère inexplicable... folle !

LE DOCTEUR MERCIER

Et cette obsession, comment le prend-elle ? Comment vient-elle ?

JEAN

Pour rien... sans motif... au moment où il s'y attend le moins. Brusquement il éprouve, m'a-t-il dit, une grande angoisse... comme s'il allait tomber, et il sent là... (Il se prend le front.) comme un étau qui l'enserre... il souffre horriblement !

LE DOCTEUR MERCIER

Il n'a jamais prononcé de paroles incohérentes ?

JEAN

Jamais, docteur.

LE DOCTEUR MERCIER, comme à lui-même.

Nous sommes donc en présence d'une obsession consciente.

JEAN

Son cas est très grave, n'est-ce pas, docteur ? Il est... (Il hésite.) fou... ou il va le devenir ?

LE DOCTEUR MERCIER

Je ne puis encore vous répondre.

JEAN, *très nerveux.*

Oh! je vous en prie, docteur, la vérité quelle qu'elle soit... Je suis venu ici pour l'entendre... A moi, vous pouvez la dire. J'y ai droit. Je représente la famille...

LE DOCTEUR MERCIER, *sèchement.*

Mais je vous la dirai, monsieur. Ma responsabilité est engagée. Il y a là une question de vie ou de mort...

JEAN

Comment?

LE DOCTEUR MERCIER

Mais oui, votre beau-frère a l'obsession du meurtre...

JEAN

Du meurtre!

LE DOCTEUR MERCIER

Jusqu'ici il a pu y résister, mais si un jour...

JEAN, *épouvanté.*

Il pourrait tuer... dites, docteur, il pourrait tuer?

LE DOCTEUR MERCIER

Avant de me prononcer, j'ai besoin de vous poser une dernière question. Y a-t-il dans la famille des tares héréditaires? descend-il de parents sains, bien portants?... Tout est là... Les troubles nerveux dont il souffre — tout en exigeant des soins sérieux, persistants — peuvent être parfaitement curables, à la condition toutefois qu'ils ne tiennent à aucune cause

organique, qu'ils ne soient pas, comme on dit, l'épisode d'un état de dégénérescence.

JEAN

Je puis vous l'affirmer...

LE DOCTEUR MERCIER

Il n'y a pas eu d'alcoolique... d'aliénés dans la famille ?

JEAN, *cherchant dans ses souvenirs.*

Non, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

Vous êtes sûr ? C'est que c'est d'une importance capitale. L'hérédité, surtout dans les maladies mentales, est une loi fatale, implacable. Alors, vous comprenez toute la gravité de ma demande ?...

JEAN

Oui, docteur... mais je n'ai jamais entendu dire que dans la famille...

LE DOCTEUR MERCIER

Ce ne sont pas des choses qu'on dit ; on les cache.

JEAN, *très troublé par cette réponse.*

C'est vrai... mais, docteur, je connais toute la famille de mon beau-frère, j'ai été élevé avec lui... Ses grands-parents étaient de robustes campagnards qui se sont éteints de vieillesse... Sa mère vit encore... elle est très bien portante...

LE DOCTEUR MERCIER

Et son père ?

JEAN

Il est mort.

LE DOCTEUR MERCIER

De quoi est-il mort ?

JEAN, *réfléchissant.*

Je ne sais pas exactement... j'étais tout jeune... et puis, il ne vivait pas avec nous... il était séparé de sa femme... je crois bien avoir entendu dire par mon oncle... — oui, il me semble — qu'il a été enlevé par une angine de poitrine ou une fluxion de poitrine.

LE DOCTEUR MERCIER

Vous n'êtes pas sûr ?

JEAN

Je crois. Jusqu'à présent je ne m'étais pas préoccupé de savoir...

LE DOCTEUR MERCIER

Il faudrait être sûr, très sûr... je ne peux rien conclure sans cela...

JEAN, *avec un ton étrange.*

Eh bien, docteur, je m'informerai... Vous avez raison, ce sont des choses qu'on cache. (*Comme à lui-même.*) Je m'arrangerai de façon à savoir.

LE DOCTEUR MERCIER

Oui, c'est cela. Alors vous reviendrez me trouver et nous verrons. Ce que je peux vous affirmer dès maintenant... (Il se lève.) c'est qu'il n'y aurait danger que dans un cas : celui que je vous ai dit. Si nous sommes en présence d'un dégénéré, fils d'alcoolique, d'aliéné ou d'épileptique, il importera que la famille prenne des décisions promptes. Vous ne pourrez le garder auprès de vous, il arriverait sûrement un malheur.

(Il insiste sur ce dernier mot.)

JEAN, avec une anxiété affreuse.

Mais que faudrait-il faire, dites, docteur, que faudrait-il faire ?

LE DOCTEUR MERCIER, très net, pesant ses paroles.

Il faudrait le faire enfermer.

JEAN, se levant tout blême, prêt à défaillir.

L'enfermer !

LE DOCTEUR MERCIER

Et le plus tôt possible...

JEAN, se soutenant à la table.

L'enfermer !

LE DOCTEUR MERCIER

Oui, je comprends votre émotion. C'est une résolution douloureuse à prendre, pour une famille... Mais, pourtant, s'il le fallait !... (Cherchant à le rassurer.)

Nous ne serons peut-être pas obligés d'en arriver là...
Il faut que j'examine le malade...

JEAN, balbutiant, la voix brisée d'émotion.

Oui... je... vous l'amènerai, docteur... (Un temps.) Docteur, combien vous dois-je?

LE DOCTEUR MERCIER

Cinquante francs...

JEAN, tirant son portefeuille et posant un billet sur la table, la main tremblante.

Les voici, docteur.

LE DOCTEUR MERCIER

Je vous remercie.

JEAN, sortant d'un pas chancelant, le regard fixe et désespéré.

C'est moi qui vous remercie... Alors, à bientôt, docteur... à bientôt...

LE DOCTEUR MERCIER, le raccompagnant.

A bientôt, Monsieur... (Jean une fois sorti, il revient à sa table, sonne. Le domestique paraît.) Au suivant !

(Le domestique sort. Il s'assied dans son fauteuil et range le billet de banque. — Le rideau tombe lentement.)

DEUXIÈME TABLEAU

Un salon bourgeoisement meublé, en province. Portes à droite et à gauche. Bibliothèque, table, fauteuils, etc... Lampes allumées sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DESMARETS, MARTHE, LA BONNE

(Au lever du rideau, la porte de gauche est ouverte. On entend des bruits de vaisselle, de chaises qu'on range. C'est la fin du dîner. — Madame Desmarets entre, suivie de Marthe. Elle regarde la pendule sur la cheminée du salon.)

MADAME DESMARETS

Huit heures et demie... seulement!... Comme nous avons vite mangé, ce soir!...

MARTHE

Oh! quand Jean n'est pas là!... (Madame Desmarets s'installe dans un fauteuil près de la table, met ses lunettes.) Maman, voulez-vous qu'on vous serve votre tilleul tout de suite? Préférez-vous attendre?

MADAME DESMARETS

Il est encore un peu tôt, ma petite Marthe... Tout à l'heure!... Je vais travailler pour les petits. (Elle prend

dans une corbeille placée sur la table un vêtement d'enfant.) C'est étonnant ce qu'ils abîment, tes enfants... Pierrot surtout! quel démon! (Montrant une culotte déchirée.) Un pantalon tout neuf!... Il y a du gros fil?...

MARTHE, lui cherchant ce qu'il faut et le lui tendant.

Oui, maman.

MADAME DESMAREST, tout en cousant.

A propos, tu as dit qu'on garde quelque chose à manger pour ton mari!

MARTHE, se levant.

J'y pensais à l'instant!

(Elle va sonner.)

MADAME DESMARETS

Il n'aura peut-être pas encore dîné quand il rentrera!

MARTHE, revenant s'asseoir en face de madame Desmarets.

Ça lui arrive souvent... avec toutes ses constructions en ce moment... tous ses chantiers!... Quel travail! Je ne le vois plus jamais... c'est désolant!

MADAME DESMARETS

Oh! ma chérie, va, ne te plains pas... Si j'avais eu un intérieur comme tu en as un... un mari comme le tien... ce que j'aurais été heureuse!...

(Elle s'arrête et se prend à soupirer.)

MARTHE, se levant et allant l'embrasser.

Ah! c'est vrai, ma pauvre maman, vous n'avez pas eu de chance. (Entre la bonne.) Françoise, vous laisserez le couvert de Monsieur... Tenez-lui encore son dîner au chaud.

LA BONNE

Bien, madame.

(Elle sort.)

MARTHE

Pourvu qu'il ne nous envoie pas comme l'autre jour une dépêche pour nous prévenir qu'il ne rentre pas... qu'il reste coucher à Paris...

MADAME DESMARETS

Il est à Paris, aujourd'hui?

MARTHE

Oui... pour cette maison qu'il doit construire rue de Vaugirard.. il paraît que c'est une grosse affaire...

MADAME DESMARETS

Enfin, heureusement qu'il a une bonne santé.

MARTHE

Il en faut une pour résister à un métier pareil!

MADAME DESMARETS

Être dehors depuis le matin jusqu'au soir... toujours courir de droite et de gauche...

MARTHE, enchérissant.

A peine le temps de manger!...

MADAME DESMARETS

Passer les soirées à travailler ses plans...

MARTHE

Les soirées?... toute la nuit souvent!...

MADAME DESMARETS

Tu devrais l'en empêcher, ma chérie...

MARTHE

Vous connaissez bien votre fils... Quand il s'est mis quelque chose dans la tête!

LA BONNE, entrant et apportant des lettres et des journaux.

Voici le courrier, Madame... Les enfants viennent de rentrer.

MARTHE

Bon... qu'ils viennent nous embrasser avant coucher.

(La bonne sort.)

MADAME DESMARETS

Ils étaient donc sortis?

MARTHE

Il a fait aujourd'hui une chaleur si étouffante que je les ai envoyé faire un tour au jardin public, après le dîner, pour rafraîchir leurs petites têtes... (Parcourant les lettres.) Tout ça est pour Jean. Ah! non... « Madame veuve Desmarets »...

(Elle tend la lettre à Madame Desmarets. Pendant que Madame Desmarets lit sa lettre, Marthe se lève, va à la bibliothèque. — Silence.)

MADAME DESMARETS, posant la lettre.

Ce n'est rien... C'est de mon ancienne bonne, Catherine... Elle me donne de ses nouvelles... (Voyant Marthe chercher.) Que cherches-tu, ma chérie?

MARTHE

Quelque chose à lire... (A ce moment on entend des voix d'enfants.) Ah! voilà les enfants!

SCÈNE II

Les mêmes, PIERRE, MADELEINE LA GOUVERNANTE

(Pierre entre par le fond, suivi de sa sœur Madeleine et de leur gouvernante.)

PIERRE

Bonsoir, maman... (Il l'embrasse.) Bonsoir, grand'maman...

(Il va à elle. — Madeleine embrasse également tour à tour, sa mère et sa grand'mère.)

MADAME DESMARETS

Bonsoir, mon petit homme... Bonsoir, Madeleine... Eh bien! vous êtes-vous bien amusés?

PIERRE

Oh oui! bonne maman...

MADELEINE

Tu sais, maman, nous avons rencontré les petits Durand...

PIERRE

On a joué à saute-moute.

MADAME DESMARETS, le prenant sur ses genoux, dans ses bras, et passant sa main dans les cheveux du petit.

Tu es tout en nage...

PIERRE

Mais non, grand'maman...

MARTHE

Tu n'es pas raisonnable... Toi aussi, Madeleine, tu es toute rouge...

MADAME DESMARETS, essuyant le front de Pierre avec son mouchoir.

Ils sont tellement excités qu'ils ne pourront plus s'endormir... (A Pierre, regardant son front.) Tiens! qu'est-ce que tu as donc au front, toi?

MARTHE, vivement, s'approchant.

Il s'est blessé?

MADAME DESMARETS

Regarde donc, Marthe! (A Pierre.) Qu'est-ce que c'est?

PIERRE, baissant la tête.

C'est une bosse... grand'maman...

MADAME DESMARETS

Je vois bien... une grosse bosse...

MARTHE, passant sa main sur le front de l'enfant.

Oh ! quel coup ! Mais, mon pauvre Pierrot, tu as dû te faire très mal...

PIERRE

Non, maman...

MADAME DESMARETS

Comment, non?

MARTHE

Tu es donc tombé? (A la gouvernante.) Mais, Mademoiselle, pourquoi ne m'avez-vous avertie?

LA GOUVERNANTE

Mais je ne me suis aperçue de rien...

MADAME DESMARETS

Comment ça t'est-il arrivé?

MARTHE

Qu'est-ce qui t'a fait ça?

(Pierre ne répond pas.)

MADAME DESMARETS

Allons, voyons, petit cachotier!...

MARTHE, à Madeleine.

Tu le sais, toi? C'est en jouant?...

PIERRE, vivement.

Oui, maman, c'est en jouant.

MARTHE, le regardant.

Oh! mon petit Pierre, tu me caches quelque chose, tu me mens...

PIERRE, baissant la tête.

Mais non, maman...

MADAME DESMARET

C'est très vilain!

MADELEINE, allant à sa mère.

Ne le gronde pas, maman! C'est moi...

MADAME DESMARETS

Comment, toi?

PIERRE, protestant.

Mais non...

MADELEINE, regardant son frère fixement pour l'empêcher de dire le contraire.

Si... si... c'est moi... je l'ai poussé...

MARTHE

Toi, Madeleine? Mais, malheureuse enfant, tu aurais pu le blesser très sérieusement.

PIERRE

Je n'ai plus de mal du tout, maman, du tout... Ne gronde pas Madeleine...

MARTHE, à Madeleine, sévèrement.

C'est la première fois que j'apprends que tu as été

brutale avec ton frère... je ne t'aurais jamais crue capable de ça...

MADELEINE, s'approchant de sa mère, émue.

Mais, maman...

MARTHE, la repoussant.

Allons, laisse-moi!... (A la gouvernante.) Allez les coucher, Mademoiselle... (Embrassant tendrement Pierre.) Bonsoir, mon petit Pierrot... va te reposer... Ça ne sera rien.

MADAME DESMARETS, l'embrassant aussi.

Bonsoir, mon chéri. (A Madeleine.) Méchante, va... (A la gouvernante.) Quand il sera couché, faites chauffer légèrement une lame de couteau et appuyez-la sur son front... c'est un remède de bonne femme, mais il paraît que c'est très bon... (La gouvernante sort à droite avec les enfants.) Ah! avec les enfants, on n'est jamais tranquille...

SCÈNE III

MARTHE, MADAME DESMARETS, puis LA BONNE

MARTHE

Madeleine qui est si douce... si tendre avec son frère... je n'y comprends rien...

MADAME DESMARETS

Oh! tu sais, en jouant...

(On entend sonner.)

MARTHE, ennuyée.

Une dépêche de Jean... Je vous l'avais dit...

LA BONNE, entrant.

Madame, c'est Monsieur Leroy.

MARTHE, se levant vivement.

Ah ! ce bon oncle !... faites-le vite entrer...

(La bonne sort.)

MADAME DESMARETS

Qu'est-ce qui l'amène? Il se fait plutôt rare !

MARTHE

Il y a bien longtemps qu'on ne l'a pas vu...

SCÈNE IV

Les Mêmes, LEROY

LEROY, entrant, serrant la main aux deux femmes.

Bonsoir, ma vieille amie... Bonsoir, Marthe... Ouf! Ah ! c'est haut chez vous !

(Il s'assied.)

MARTHE, riant.

Mais, mon oncle, ça n'a pas changé depuis votre dernière visite.

LEROY

Cinq étages et pas d'ascenseur !... Peut-on habiter des maisons pareilles !...

MARTHE

A cause des petits... il y a de l'air...

MADAME DESMARETS

Et puis on s'y fait...

LEROY, tâtant ses jambes.

On s'y fait!... On s'y fait!...

MARTHE

Quel bon vent vous amène?

LEROY, s'excusant.

Ce n'est pas une heure pour faire des visites, je le sais...

MARTHE

Mieux vaut tard que jamais... Pourquoi ne vous voit-on plus?

LEROY

J'ai toujours peur d'ennuyer les gens. Je suis si peu récréatif! Alors, je reste chez moi... et plus j'y reste, plus j'y veux rester... Jean est là?

MARTHE

Pas encore rentré...

LEROY

Mais il va rentrer?

MARTHE

Oui, probablement... je l'espère...

MADAME DESMARETS

Il est allé à Paris pour ses affaires...

LEROY

Bon. Je vais l'attendre. J'ai un service à lui demander : je viens d'acheter un peu de terrain... Je voudrais faire construire...

MARTHE

Vous tombez mal... Il a un travail fou en ce moment.

MADAME DESMARETS

Il ne sait plus où donner de la tête...

LEROY, souriant.

Il va devenir millionnaire !...

MARTHE, riant.

Oh ! attendez, mon oncle...

(A ce moment on entend le bruit d'une porte qui se referme.)

MADAME DESMARETS, prêtant l'oreille.

Chut... écoutez... on vient de fermer la porte d'entrée.

MARTHE, écoutant aussi.

Ce ne peut être que Jean.

LEROY

Je ne l'aurai pas attendu longtemps.

MADAME DESMARETS, *à Marthe.*

Sûrement, c'est lui... va voir!

MARTHE, *se levant, allant à la porte de gauche et l'ouvrant.*

C'est toi, Jean?

VOIX DE JEAN, *au dehors.*

Oui.

MARTHE

Tu as dîné?

VOIX DE JEAN

Oui... j'ai dîné...

MARTHE

Ton oncle est là...

VOIX DE JEAN

Ah!... je viens...

(*Marthe referme la porte.*)

MADAME DESMARETS

Il a dîné... Dieu sait comment!... Tous ces restaurants de Paris...

MARTHE

Ah! il s'arrange bien l'estomac!...

LEROY

Il paiera ça un jour!

SCÈNE V

Les Mêmes, JEAN

(Jean entre ; il est très pâle.)

JEAN

Bonjour, mon oncle... Je suis content de vous voir... j'ai justement besoin de vous demander un petit renseignement.

LEROY

Moi aussi, mon garçon.

JEAN, embrassant sa femme et sa mère.

Bonsoir, Marthe... Bonsoir, maman...

MARTHE

Comme tu rentres tard ! Tu as été retenu à Paris !

JEAN, s'asseyant.

Oui... j'ai eu une journée... (Il hésite.) une journée terrible !

MADAME DESMARETS

Tu dois être fatigué...

JEAN

Oui... très...

LEROY

Alors, les affaires marchent ?

JEAN, le regard fixe.

Oh! oui... très bien... très bien...

LEROY

Tant mieux!...

(Un temps.)

MADAME DESMARETS, le regardant.

Tu as l'air soucieux, mon enfant... Tu n'as pas eu d'ennuis, aujourd'hui?

MARTHE

De discussions avec tes entrepreneurs?

JEAN, vivement.

Non... non... (Un temps.) Et les enfants? Pierrot... sa blessure?

MARTHE, étonnée.

Comment, tu sais qu'il s'est blessé?

JEAN

Naturellement...

LEROY, interrogeant.

Pierre s'est fait mal?...

MADAME DESMARETS

Ce ne sera rien... espérons-le...

MARTHE

J'ai beaucoup grondé Madeleine...

JEAN

Pourquoi ça?

MARTHE

Parce qu'elle a été brutale avec son frère... qu'elle l'a poussé dans l'escalier...

JEAN

Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas elle, voyons! c'est moi.

MARTHE et MADAME DESMARETS, se regardant, stupéfaites.

Comment c'est toi ?

JEAN, nerveux.

Mais oui... Puisque je vous le dis... C'est ce matin... dans l'escalier...

MARTHE, inquiète.

Mais, pourquoi ?

JEAN, s'arrêtant brusquement et cherchant ce qu'il va dire.

Pourquoi ?... parce que... parce que... je suis très irritable ces temps-ci. (Il se lève et marche nerveusement.) Je descendais, très pressé. Pierrot était assis sur une marche... il jouait... Pour ne pas perdre de temps, je l'enjambe... alors pour s'amuser, il saisit mon pied avec ses petites mains... je veux me dégager... il croit que je plaisante, s'accroche davantage en riant... Alors, agacé, énervé, je le repousse brutalement...

MARTHE, navrée.

Oh ! Jean !

JEAN

La tête du petit a cogné contre la marche... J'entends encore le bruit du choc... J'ai voulu le relever, le consoler, mais il s'est sauvé tout de suite, en pleurant. Toute la journée ça m'a tourmenté... j'en ai été très malheureux... très malheureux... (Un temps; les regardant.) Eh! bien, vous restez là... consternés... (S'inquiétant.) Alors, il y a quelque chose?... je lui ait fait mal... très mal, n'est-ce pas?... vous n'osez pas me le dire ?

MARTHE, le rassurant.

Mais non... je t'assure.

MADAME DESMARETS

Une grosse bosse... ce ne sera rien.

MARTHE

Et, crois-tu, cette pauvre Madeleine que j'ai tant grondée.

MADAME DESMARETS

Et ce petit Pierrot qui ne voulait rien dire! je comprends, maintenant!

MARTHE, à Jean.

Tu peux aller les embrasser... va... et de tout ton cœur.

JEAN, se dirigeant vers la droite.

Oui... oui...

MADAME DESMARETS, à Leroy.

C'est grand comme ça... (Elle fait le geste avec la main.) et c'est déjà capable d'héroïsme...

LEROY, souriant.

Oh ! d'héroïsme !

MADAME DESMARETS

Mais oui, pour ces petits êtres-là... c'est de l'héroïsme.

(Jean arrive devant la porte, s'arrête soudain, passe la main sur son front et chancelle en poussant un grand cri.)

JEAN

Ah !

MARTHE, se précipitant vers lui avec sa mère et son oncle.

Qu'as-tu ?

MADAME DESMARETS

Tu es souffrant ?

LEROY, le soutenant.

Qu'est-ce que tu as ?

JEAN

Ce n'est rien. (Après un long silence, d'un air égaré.) Où sommes-nous ici ?

(Il regarde autour de lui.)

MARTHE

Comment ! Mais dans le salon...

JEAN, comme revenant de loin.

Ah ! oui... c'est vrai...

(Un long temps.)

LEROY

Assieds-toi... (Il conduit Jean à un siège.) Tu devrais prendre quelque chose...

JEAN

Non...

(Il s'assied.)

MADAME DESMARETS

Enfin, qu'est-ce que tu as eu ?

MARTHE

Tu as été pris d'un étourdissement ?

JEAN, la voix blanche.

Oui... un étourdissement... ce n'est rien... Ne vous effrayez pas... c'est fini maintenant...

LEROY, aux femmes.

C'est un peu de fatigue....

JEAN

Oui... ça n'est pas grave !

MARTHE

Tu as la figure bouleversée !... (A Madame Desmarets.) N'est-ce pas, maman ?

MADAME DESMARETS

Mais oui...

JEAN, se levant et marchant nerveusement.

Mais, voyons, c'est ridicule... Je n'ai rien, je vous dis... je suis fatigué, voilà tout...

MADAME DESMARETS

Tu vois, mon enfant !

JEAN

Quoi ? Qu'est-ce que je vois ?.. Je suis fatigué... et puis après ?... je vais me coucher... je me reposerai.

MARTHE

Pour recommencer demain...

JEAN, amer.

Il faudra bien...

MADAME DESMARETS

Tu seras bien avancé si tu tombes malade !

LEROY

Ça n'est pas raisonnable, ça, mon ami...

JEAN, énervé.

Mais enfin, mon oncle, j'ai des travaux... des affaires... moi...

LEROY

Les affaires, mon ami, ne doivent pas t'empêcher de dormir, de manger... de vivre, enfin !

MADAME DESMARETS

Ton oncle a raison...

JEAN, *très agacé.*

Oh! je vous en prie...

MARTHE

Enfin, tu devrais te ménager...

MADAME DESMARETS

C'est évident...

MARTHE

Prendre un peu de repos... partir à la campagne...

JEAN, *se fâchant.*

C'est ça, partir à la campagne... comme ça... tout lâcher, tout planter là... dire à mes clients : « Vous avez besoin de moi... bonsoir... il fait trop chaud à Paris... je vais faire un petit tour... »

MARTHE

Tu trouverais bien un remplaçant...

JEAN, *avec une violence subite.*

C'est stupide ce que tu dis !

MADAME DESMARETS

Ne te fâche pas...

LEROY

C'est dans ton intérêt qu'elle parle.

JEAN

Oh ! je vous en prie, ne m'agacez pas ! (Regardant la porte de droite avec une rage douloureuse et concentrée.) Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça !

MADAME DESMARETS, anxieuse.

Mais qu'est-ce que c'est ?

JEAN, se ressaisissant brusquement et regardant son oncle, sa femme et sa mère.

C'est... (Il s'arrête.) mais... je vous l'ai dit... c'est de la fatigue !...

MADAME DESMARETS

J'espère maintenant que tu vas aller te reposer... te coucher...

JEAN

Oui... oui, tout à l'heure !

MARTHE, d'un ton de doux reproche.

Oh ! tu vas encore travailler ce soir...

JEAN

Non... seulement un mot à dire à mon oncle... je n'en ai pas pour longtemps...

MADAME DESMARETS

Alors, nous vous laissons...

MARTHE

Bonsoir, mon oncle... revenez nous voir bientôt

LEROY, les accompagnant un peu.

Mais oui, certainement.... Bonsoir... bonne nuit...

MADAME DESMARETS

Bonsoir...

(Elle sort à gauche, suivie de Marthe.)

SCÈNE VI

LEROY, JEAN

LEROY, après un grand silence.

Eh bien ! mon garçon, tu as à me parler ?

JEAN, prenant un air indifférent.

Oui ; mais, vous-même, mon oncle... qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

LEROY

Oh ! moi, ce n'est rien. Voilà : j'ai acheté un bout de terrain au bord de la mer, à Étretat... Tu sais, ce terrain qui longe la falaise, près de l'Aiguille ?... et je voudrais faire bâtir...

JEAN

Une maison ?...

LEROY

Oh ! non... une petite villa pour passer l'été... où vous viendriez tous. Moi je me fais vieux, je m'embête tout seul ! Seulement, comment vas-tu faire pour t'occuper de moi ? Tu es, paraît-il, très pris... très...

JEAN

En effet, mais... Ce n'est pas pour tout de suite?... je peux toujours y penser... Je vous préparerai un avant-projet... et nous le discuterons...

LEROY

C'est cela... mais que ça ne te dérange pas... Tu es fatigué, surmené... Et, à ce propos... il faut que je te dise : je n'ai pas voulu insister tout à l'heure devant ta mère, devant ta femme... mais elles ont un peu raison, tu aurais besoin de te ménager... Je t'assure que quelques semaines passées au grand air, sans préoccupations...

JEAN, comme à lui-même.

Sans préoccupations !

LEROY, continuant.

... te mettront tout à fait d'aplomb ; et, à ton retour, tu pourras continuer à démolir et à reconstruire tout Paris si ça te plaît.

JEAN, souriant amèrement.

Je ne crois pas que ce soit la campagne qui puisse...

LEROY, impatienté.

Écoute-moi, sapristi... La santé avant tout !

JEAN, avec émotion.

Oui, avant tout !

LEROY

Tu en as une excellente ; mais, étant donné le genre de vie que tu mènes, il y a de quoi tomber malade. Et si tu voulais être tout à fait raisonnable, tu irais voir un médecin.

JEAN

Un médecin !

LEROY

Oui, mon enfant.

JEAN, *après un très long temps.*

Eh bien ! mon oncle, si vous me voyez aujourd'hui un peu nerveux... un peu... enfin pas dans mon état naturel, c'est que précisément je viens d'en voir un.

LEROY

Tu es allé consulter un médecin ?

JEAN, *mentant.*

Non, mon oncle... j'en ai... rencontré un... par hasard... chez... des amis, et c'est pourquoi je vous ai prié de rester tout à l'heure... Je voudrais vous parler...

LEROY

Qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

JEAN

Il m'a dit des choses qui m'ont... sinon troublé... du moins étonné, surpris...

LEROY, commençant à être inquiet.

A quel propos?

JEAN, le regardant fixement les yeux dans les yeux.

A propos de la mort de mon père!

LEROY, sursautant.

Comment cela?

JEAN, sans quitter son oncle du regard, continuant à mentir.

Il a, paraît-il, connu mon père autrefois... il l'aurait même soigné...

LEROY, très troublé par le regard fixe de Jean.

Et alors?

JEAN, commençant, devant l'attitude de Leroy, à soupçonner quelque chose.

Et alors il m'a dit... il m'a laissé entendre...

LEROY

Quoi?

JEAN

Comment il était mort...

LEROY, très ému.

Mais tu le savais...

JEAN

Non... comment il était mort... (Insistant sur le mot.) véritablement...

LEROY, éperdu, se laissant prendre au piège tendu.

Comment, il t'a dit ?...

JEAN

Oui...

LEROY, hors de lui.

Mais de quel droit ?... pourquoi ?...

JEAN, très pâle.

Peu importe. Je sais... Je sais... maintenant. (Un long silence.) Pourquoi ne m'a-t-on jamais dit la vérité ?

LEROY

Mais, mon enfant, parce qu'il était inutile de la dire.

JEAN, douloureusement.

Vous trouvez ?

LEROY, essayant de le consoler.

Mon Dieu, oui ! Il n'y a pas là de quoi te frapper. Si on a caché la vérité, c'est à cause de ta mère... Tu sais que tes parents vivaient séparés... Ton père avait mené une vie un peu agitée... — Il n'était pas né pour le mariage... — Quand il a abandonné sa maison nous sommes restés très longtemps sans avoir de ses nouvelles... et c'est moi qui ai appris sa mort... Ta mère est très nerveuse, très impressionnable... J'ai cru inutile de vous dire (Continuant sans réfléchir.) que ton père était mort fou...

JEAN, à voix basse, se retenant à la table pour ne pas tomber, et contenant son désespoir pour n'en rien montrer à son oncle.

Fou !

LEROY, sans s'apercevoir du trouble de Jean, continuant.

Et c'est pour ça que j'ai inventé cette histoire de maladie de poitrine... Je comprends qu'en apprenant cela tu aies été très affecté; mais enfin tu es un homme... il ne faut pas que ça te trouble à ce point.

JEAN, se reprenant peu à peu.

Mais non, mon oncle... j'ai été saisi douloureusement...

LEROY

Hélas ! mon enfant !

JEAN, voulant paraître dégagé.

Mais ce n'est que de la surprise, voilà tout. Il ne peut pas y avoir autre chose... Je vois très bien les raisons qui vous ont poussé à ne pas dire la vérité... A votre place, j'en aurais fait autant...

LEROY, lui serrant les mains, ému.

N'est-ce pas ?

JEAN

Oui.

(Un temps.)

LEROY

Alors, tu me promets de faire ce que je t'ai demandé tout à l'heure ?

JEAN

Quoi donc, mon oncle ?

LEROY

Mais, la campagne.

JEAN, comme sortant d'un rêve.

Ah ! oui, la campagne...

LEROY

Et le médecin... Il faut savoir où tu dois aller te reposer...

JEAN

Oui, mon oncle...

LEROY

Veux-tu que nous allions le voir tous les deux ?

JEAN

Si vous voulez !

LEROY, s'apprètant à s'en aller.

Eh bien, je viendrai te prendre... — nous sommes aujourd'hui lundi, je m'absente deux jours... — je reviendrai te prendre jeudi...

JEAN, l'arrêtant.

Ah ! vous vous absentez !... (Avec un ton de voix toute changée.) J'aurais pourtant désiré que vous fussiez à Paris demain.

LEROY, le regardant, surpris.

Pourquoi demain?

JEAN, vivement.

Pour rien... Mais, puisque vous voulez que j'aille voir un médecin... je préférerais y aller tout de suite... Après, j'ai des affaires, des rendez-vous... Vous comprenez?...

LEROY, rassuré.

Soit, je reviendrai demain...

JEAN

Mais de bonne heure... voulez-vous?

LEROY

Entendu. Je viendrai déjeuner. Au revoir, mon ami... Embrasse bien les petits pour moi...

(Il sort.)

SCÈNE VII

JEAN, puis MARTHE

(Une fois seul, la figure de Jean se décompose, toute sa force l'abandonne; il tombe assis sur le canapé, comme une masse.)

JEAN, la tête dans ses mains.

Fou! Il est mort fou! (Se répétant les paroles du médecin.) « L'hérédité dans les maladies mentales est une loi fatale... implacable... » (Épouvanté.) Implacable! Alors, je suis perdu... c'est le cabanon... la douche... la mort dégradante... Il vaut mieux en finir tout de suite... me tuer! (Désespéré.) Je suis perdu... bien perdu!... (Montrant la porte de droite.) Là... tout à l'heure... l'obsession m'a repris!... l'obsession de tuer... (Il se lève.) Mais pour-

tant, j'ai aussi une volonté... Il y a en moi comme deux êtres qui se combattent... (Avec rage.) Ma volonté doit être plus forte que ma folie! Il le faut... (S'attendrissant.) Et puis, il n'y a pas que ma volonté... il y a tout mon amour, toute ma tendresse pour ce petit être... (Se levant et regardant longuement la porte.) Il dort là... Je vais y entrer... (Comme luttant contre lui-même.) Il faut que j'y entre... Et si l'angoisse, l'horrible angoisse me reprend, je me tue...

(Il se dirige lentement mais résolument vers la porte de droite.)

MARTHE, entrant soudain, une lampe à la main.

Qu'est-ce que tu fais?

JEAN, s'arrêtant et balbutiant.

Moi... Rien... Je...

MARTHE

Ton oncle est parti?

JEAN

Oui...

MARTHE

Alors, tu viens te coucher?

JEAN

J'y vais... Mais avant, je voudrais bien embrasser les petits... attends-moi.

(Il sort à droite, laissant la porte ouverte, pendant que Marthe reste seule en scène, ayant posé la lampe, et rangeant tranquillement la corbeille à ouvrage qui est sur la table. Un long silence, puis on entend :)

VOIX DE MADELEINE, dans la chambre de droite.

Tiens! papa!

VOIX DE PIERRE

Bonsoir, papa!

(Puis un nouveau silence et soudain un cri de Jean, un cri effroyable, un cri de bête féroce et aussitôt des râles d'enfant qu'on égorge. Marthe se précipite, affolée, vers la chambre et, devant le spectacle qui s'offre à ses yeux, se met à hurler d'épouvante, pendant que Jean, les yeux hagards, hors de la tête, en proie à une crise de folie terrible, sort de la chambre, se roule par terre en vociférant.)

JEAN, fou furieux, hurlant.

Je l'ai tué... Ah!... je l'ai tué!...

(Rideau.)

LA DORMEUSE

PIÈCE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois,
sur la scène du Théâtre National de l'Odéon,
le 9 février 1901.

PERSONNAGES

LUI	MM. RAMEAU.
UN PASSANT.	DARRAS.
UN DOCTEUR	DUPARC.
ELLE	Mmes ODETTE DE FEHL.
UNE SERVANTE	DEHON.

LA DORMEUSE

ACTE PREMIER

Une chambre très pauvre, qu'éclaire seulement une veilleuse. Au fond de la chambre, un lit. Une femme y est couchée ; elle a l'immobilité, l'aspect d'une morte. Au chevet, une petite table embarrassée de médicaments; quelques fleurs fanées dans un verre. Portes à droite et à gauche. Une fenêtre, au fond, fermée par des volets.

SCÈNE PREMIÈRE

LA SERVANTE, LE PASSANT

(Au lever du rideau, la porte de gauche s'ouvre sans bruit et une sorte de servante de campagne paraît, une lumière à la main. Elle es suivie d'un homme âgé, qui regarde avec curiosité autour de lui.)

LA SERVANTE

Entrez, m'sieur! La v'là... Tenez...

(Elle montre le lit.)

LE PASSANT, à voix basse.

C'est elle?...

(Il se découvre et reste sur le seuil de la porte, n'osant s'avancer, les yeux fixés sur le lit.)

LA SERVANTE

Oui... Vous pouvez approcher... à moins qu'elle vous fasse peur.... (Elle ricane brutalement.) J'vas vous éclairer.

(Elle se dirige vers le lit.)

LE PASSANT, essayant de la retenir.

Non, laissez... je vois...

LA SERVANTE, levant sa lumière et éclairant le lit.

C'est curieux, hein?

LE PASSANT, après avoir longuement regardé.

Elle est comme morte!

LA SERVANTE

Autant dire quelle est morte!... Est-ce qu'on sait si elle se réveillera jamais!... Depuis six ans qu'elle est comme ça!... vous pensez!... Elle s'éteindra en dormant, c'est l'cas de le dire... (Elle ricane de nouveau.) C'est bien agréable, tout de même!...

LE PASSANT

Depuis six ans?...

LA SERVANTE

Oui, m'sieur, six ans!

LE PASSANT

Et ce sommeil étrange est venu tout d'un coup?

LA SERVANTE

A la suite d'une grande peur, je crois... Moi, j'étais pas encore en service ici...

LE PASSANT

Et depuis six ans elle a conservé cette même immobilité?...

LA SERVANTE

Elle est point toujours immobile comme ça... Elle a comme des sursauts... on croirait souvent qu'elle va se réveiller... Et puis rien...

LE PASSANT, s'approchant du lit.

C'est extraordinaire...

LA SERVANTE, curieuse.

M'sieur est médecin?...

LE PASSANT

Non...

LA SERVANTE

M'sieur vient peut-être pour les journaux?...

LE PASSANT

Non...

LA SERVANTE

M'sieur visite par simple curiosité... ça vaut la peine, allez!

LE PASSANT

On vous demande souvent à la voir?...

LA SERVANTE, posant la lumière sur la table.

Oh! m'sieur, c'est un véritable défilé... Il en est venu du monde!... et des médecins de tous les pays... jusqu'à des magnétiseurs!... On aurait dit un pèlerinage!... moi je leur montre... qu'est-ce que ça peut faire?... (Insinuante.) Lorsqu'on a vu, on me donne toujours quéque chose... Seulement, pour visiter, il faut tomber sur un moment où m'sieur soit pas là... parce que si savait que j'amène des gens... Ah! Seigneur!... Les docteurs, encore, y veut bien qu'ils entrent... Il espère toujours qu'ils vont trouver une drogue pour la réveiller... mais, les autres, les « profanateurs » comme y les appelle... il me défend même de répondre à leurs questions... Un jour, il en a rencontré un qui venait pour des journaux... Ah! m'sieur, cette scène! il a failli l'étrangler... Et, pendant trois jours, il n'a pas quitté cette chambre... il refusait toute nourriture... il sanglotait comme un enfant... Voyons, m'sieur, c'est-il raisonnable de sa part?... Des phénomènes comme ça, on peut les montrer .. y a rien de déshonorant... Si j'en avais un comme ça dans ma famille, c'est moi qui aurais gagné de l'argent!...

LE PASSANT, gêné par cette voix brutale.

Taisez-vous..... laissez-moi regarder..... Pauvre femme!...

LA SERVANTE

Elle souffre point... Elle ne se rend pas compte... Tenez, regardez... la v'là qui recommence à bouger... regardez... ça vaut la peine... approchez-vous... comme les draps remuent...

LE PASSANT

Oui, je vois...

LA SERVANTE

Et puis ses mains... touchez voir comme elles sont froides... ça n'a plus d'sang... (Elle va prendre une des mains de la femme.) On dirait les mains d'une morte... touchez voir...

LE PASSANT, reculant.

C'est inutile. je vous crois.

LA SERVANTE, lâchant la main, qui retombe lentement.

Ça effraie peut-être m'sieur... moi, j'ai l'habitude...

LE PASSANT

C'est vous qui la soignez?

LA SERVANTE

Oh! non! m'sieur. Je ne m'y entends pas... Il y a un médecin... un grand médecin... arrivé de Paris exprès pour l'étudier... il s'est logé en face... il vient tous les matins la soigner... la faire manger... Ah! c'est compliqué!... moi, j'saurais pas. Et puis m'sieur voudrait pas que j'y touche...

LE PASSANT

Je comprends ça... Mais, quel âge a-t-elle?... Ses cheveux sont tous gris... son front a des rides...

LA SERVANTE

A peine quarante ans... Ah! elle a changé depuis qu'elle dort... c'était une belle femme autrefois, allez!

Il y en avait pas une comme elle dans toute la ville... Et ce qu'elle en était fière!... Ah! avec m'sieur, ils faisaient un beau couple! Et puis, c'était heureux, c'était riche... ça avait tout, quoi!... Maintenant, c'est la misère!

LE PASSANT

La misère?

LA SERVANTE

En la voyant comme ça, m'sieur a perdu la tête... il n'a plus su ce qu'il faisait... alors dame! quand on est dans le commerce!... ses affaires n'ont plus marché... Et puis, ce qui lui a donné le dernier coup, c'est quand il a perdu dans la même année ses deux fils... l'un avait douze ans... l'autre quatorze... Il a failli devenir fou... On a profité pour le voler... il ne lui est plus resté un sou... A présent, il a un petit emploi de rien du tout, à la mairie... on l'a placé là, par charité...

LE PASSANT

Pauvre homme! Ses deux fils sont morts... et sa femme...

LA SERVANTE

Ah! oui, pauvre homme! il est encore plus malheureux qu'elle... Elle dort... elle sait pas ce qui se passe... mais lui! Ah! ce qu'il en a vu et enduré!... Si on n'avait pas été là pour le surveiller, je crois qu'il se serait tué... S'il se force à vivre, c'est à cause d'elle... Il espère toujours qu'elle se réveillera... qu'elle guérira...

LE PASSANT

Il espère?

LA SERVANTE

Les médecins lui laissent accroire... Ah! si vous le voyiez... c'est plus un homme... à cinquante ans, ça en paraît plus de soixante... c'est tout courbé... les cheveux tout blancs... des yeux qui ne regardent pas... Une figure! ça fait pitié... c'est encore pis qu'elle... on dirait qu'il n'a plus de sang dans le corps... Et puis, ça se prive de tout, à cause des médicaments qu'il faut lui acheter et qui coûtent cher...

LE PASSANT

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait soigner à l'hôpital?... Elle serait beaucoup mieux... ça ne lui coûterait rien...

LA SERVANTE

On y a bien dit... Il veut point seulement en entendre parler... L'hôpital... pensez donc! ça a eu cheval et voiture dans l'temps... C'est fier! Et puis il ne veut point se séparer d'elle... Il veut toujours l'avoir auprès de lui comme quand elle vivait... Il ne la quitte que pour aller à son travail. Dès qu'il rentre, il vient s'enfermer ici... Personne ne peut savoir ce qui se passe... J'ai eu beau écouter derrière la porte... On dirait comme ça qu'il parle tout seul... quelquefois, il pleure...

LE PASSANT

Jamais il ne quitte cette chambre?...

LA SERVANTE

Pour manger, seulement... je frappe à la porte

pour l'avertir... Il sait ce que ça veut dire... Il sort... mais alors il faut voir sa figure! Quand il me regarde, j'ai peur!... Et, vous savez, c'est pas commode de me faire peur!... Je crois toujours qu'il va divaguer... Et puis, c'est curieux, les paroles qu'il dit, c'est raisonnable... c'est sensé! Dès son repas fini, et c'est pas long, il revient auprès d'elle... Au petit jour seulement, je l'entends qui s'en va, qui monte se coucher... Pour moi, il est un peu fou... Monsieur n'croit pas?

LE PASSANT

Peut-être. Est-ce que...

(A ce moment, on entend du bruit au dehors.)

LA SERVANTE, écoutant, puis allant reprendre précipitamment la lumière qu'elle a posée sur la table.

Le v'là... c'est lui... il rentre... je reconnais son pas... vite, sauvons-nous... S'il vous trouvait, il serait capable de vous faire un mauvais parti... Et puis moi...

LE PASSANT, en s'en allant.

Il vous mettrait à la porte...

LA SERVANTE

Oh! j'crains pas ça... il retrouverait jamais une domestique comme moi, si bon marché, si travailleuse et si dévouée... ça se trouve plus... (Arrêtant le passant qui va sortir.) Si m'sieur a été content, il ne m'oubliera pas... (Elle tend la main. Celui-ci lui donne une pièce.) Par là, monsieur... (Elle désigne la porte de gauche.) Passez... Passez...

(Elle sort rapidement, précédée du passant; la porte se referme sur eux. — Un très long silence.)

SCÈNE II

LUI, LA SERVANTE

(La porte de droite s'ouvre lentement, comme péniblement. Un vieillard entre. Il est vêtu de pauvres vêtements noirs. Il est tout voûté, ses cheveux sont tout blancs, sa figure est douloureusement contractée, comme égarée. Il referme la porte soigneusement, regarde autour de lui. Doucement, sur la pointe des pieds, il se dirige vers le lit, se penche sur la femme, l'embrasse sur le front, lui prend la main.)

LUI

Bonsoir, ma chérie.., j'arrive tard... j'avais beaucoup de travail... Et je suis si long... je ne peux plus écrire... mes mains tremblent... Maintenant, jusqu'à demain matin, je ne vais plus te quitter .. (De sa redingote, il tire un petit bouquet de violettes, le met dans le verre à la place des fleurs fanées qu'il jette.) J'ai pensé à toi... (Avec un sourire.) Regarde, je t'ai apporté des violettes, de belles violettes... Elles commencent à devenir très belles et elles ne sont plus si chères!... Si tu pouvais les voir!... (Il les approche du lit.) Elles embaument! ... (Les reposant sur la table.) Là... elles passeront la nuit auprès de toi... comme moi... je vais rester auprès de toi... je vais veiller ton sommeil... (Il s'assied auprès d'elle, la regarde longuement.) Si je pouvais toujours rester ainsi! Ne jamais me séparer de toi ! Oh ! ma petite Marie, si tu savais comme je souffre... Te voir comme ça depuis des années!... Oh! réveille-toi, ma petite Marie, et tu verras comme tu seras heureuse... comme je ferai de la joie autour de toi... Tu vois, j'espère toujours... malgré les années... mais tout de même, je n'en puis plus, je n'ai plus la force... c'est trop... (Sanglotant.) Oh! ma petite Marie, réveille-toi !... Mais ma voix te fatigue

peut-être... on ne sait pas... Tu m'entends peut-être et tu en souffres... peut-être... Je vais me taire, rester là, sans bouger... sans faire de bruit.

(Il met la tête dans ses mains. — Silence. — Il demeure longtemps immobile... Dans le lit, sans qu'il s'en aperçoive, la femme a soudain remué très faiblement. A ce moment, on frappe à la porte de gauche par où est sortie la servante. Il n'entend rien. On refrappe plus fort. Il lève la tête brusquement et d'une voix rauque.)

LUI

Qui est là?

LA SERVANTE, du dehors.

Moi, m'sieur.

(Il reste assis un long moment encore. Dans le lit, la femme remue plus distinctement, ses bras s'agitent. Il ne s'en aperçoit toujours pas. Il se lève enfin... se dirige vers la porte de droite. A ce moment, dans un mouvement de bras, la femme heurte un flacon qui est sur la table. Le flacon tombe avec bruit, résonne dans le silence de la chambre. Il se retourne brusquement.)

LUI

Qui est là?... (A ce moment, une plainte faible s'élève du lit. Il écoute, puis:) Qui appelle?... (Il se retourne brusquement, aperçoit les mouvements de la femme, entend de nouvelles plaintes de plus en plus distinctes, qui viennent d'elle; alors, affolé, il s'élance vers le lit criant désespérément.) Ah!... au secours!... au secours!... Elle s'éveille... au secours...

LA SERVANTE, arrivant sur le seuil de la porte de droite.

Qu'est-ce qu'il y a?

LUI, éperdu, riant et pleurant à la fois.

Elle s'éveille!... le médecin... vite... Elle s'éveille... regardez ses yeux... elle les ouvre... elle parle... elle s'éveille...

LA SERVANTE, à part.

Il est fou !.. . (S'approchant du lit.) C'est pas possible !... Ah ! Dieu du ciel... j'ai la berlue aussi...

LUI

Le médecin... vite... le médecin...

LA SERVANTE, stupéfaite.

En voilà un miracle ! (En s'en allant.) On me croira jamais quand je vais raconter ça !...

(Elle sort rapidement se parlant à elle-même.)

SCÈNE III

LUI, LE DOCTEUR, LA SERVANTE

(Lui s'agenouille comme pour prier, mais sa prière ne monte pas plus haut qu'elle, s'adresse à elle ; c'est une prière humaine, toute de tendresse, mêlée de larmes et de rires.)

LUI

Marie... ma petite Marie... Oh ! suis-je fou?... est-ce que je rêve?... non, je ne suis pas fou... je ne rêve pas... non... tu t'éveilles... tu ouvres les yeux... tu me regardes !... oui, c'est moi... moi, qui ai recueilli ton dernier regard quand tu t'es endormie... moi, que tu retrouves auprès de toi... (Il la soulève dans ses bras, et la berce comme un tout petit enfant.) Oh ! ma petite morte vivante, ma petite morte ressuscitée ! toutes les larmes que j'ai versées... toutes les douleurs qui m'ont déchiré ne comptent pas... puisque tu t'éveilles... Ce miracle, je l'ai attendu des années... Il est venu... je ne pou-

vris pas souffrir... Ce n'était pas juste aussi que toutes les misères accablent un pauvre homme comme moi.., Et moi qui ai voulu mourir!... Tu te réveilles... tu revis... moi aussi j'étais mort et je vais revivre... Oui, nous allons revivre l'un près de l'autre... heureux... oui, nous allons être heureux...

(Le docteur, suivi de la servante, entre à ce moment. Sans parler, il va au lit, examine la femme longuement.)

LUI

Ah! docteur... docteur... regardez... elle se réveille?...

LE DOCTEUR, après un long examen.

Oui...

LUI

Elle se réveille... Oh!... (Il embrasse les mains du docteur.) Et moi qui voulais me tuer autrefois... vous vous souvenez?... Si vous ne m'aviez pas empêché... si vous ne m'aviez pas juré qu'elle sortirait de cet état-là, un jour...

LE DOCTEUR

Oui... (Un temps.) Je vous l'ai dit, mais... franchement, je n'y croyais pas... je n'y croyais plus!

LUI

Ah! vous me mentiez?

LE DOCTEUR, qui tire une trousse de sa poche, l'ouvre et prend une petite seringue.

Il faut quelquefois mentir pour rendre le courage aux gens... ça vous a donné la force de vivre...

(Puis il se penche sur la femme, lui fait, avec une petite seringue Pravaz, une piqûre au bras. — Le rideau baisse lentement.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Le jour entre par la fenêtre, dont les volets sont ouverts. Une petite glace accrochée au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

LUI, ELLE

(Au lever du rideau, elle est assise dans un fauteuil, immobile, regardant fixement devant elle. Il est auprès d'elle.)

LUI

Ma petite Marie, tu commences à me reconnaître... N'est-ce pas, tu me reconnais?... Non? J'ai bien changé, bien vieilli... (Il lui montre ses cheveux.) C'est tout blanc, ça... et puis, j'ai tant pleuré !... Ma voix, elle-même, est celle d'un vieux... O ma chérie, ma chérie, reconnais-moi à ma tendresse!... Rappelle-toi! Qui suis-je?... voyons... souviens-toi... (L'aidant.) And...

ELLE, avec un son de voix indifférent.

And...

(Elle s'arrête.)

LUI, achevant le nom.

André... André...

ELLE

André. (Prononçant très vite, comme quelqu'un qui veut retenir,

qui ne veut plus oublier.) André... André... (Puis portant la main à sa tête.) Ah!... Ah!...

LUI

Qu'as-tu? Marie... voyons... Marie...

ELLE, se plaignant.

Ah!...

LUI

Marie!

ELLE

Oh!... là... là...

(Elle prend sa tête dans ses mains.)

LUI

Elle ne se réveille que pour souffrir! (A elle.) Tu souffres?

ELLE

Ah!...

LUI

Où souffres-tu? que veux-tu? Soulève un peu la tête... Ça ne sera rien... (Un silence.) C'est passé, n'est-ce pas?

ELLE, relevant la tête.

Oui.

LUI

Tu ne sens plus rien?

ELLE

Non.

(Elle regarde autour d'elle, effrayée.)

LUI

Que regardes-tu? que regardes-tu?

ELLE, comme sortant d'un rêve et retrouvant ses mots, ses pensées.

Cette chambre... Ah !... pourquoi suis-je ici? Pourquoi suis-je à l'hôpital?...

LUI

Tu n'es pas à l'hôpital... tu es chez toi...

ELLE

Non... je ne suis pas chez moi... je suis à l'hôpital... je veux m'en aller... c'est trop triste, ici...

LUI

Hélas !... la chambre où tu t'es endormie était moins lugubre, ton réveil est douloureux, ici.

ELLE, le fixant, effrayée.

Qui êtes-vous?

LUI

N'aie pas peur de moi... Tu ne me reconnais pas?...

ELLE

Non...

LUI

Regarde-moi... Marie...

ELLE

Non... je ne vous reconnais pas...

LUI

Regarde-moi...

ELLE, après l'avoir longuement regardé et reconnu, détournant les yeux, indifférente presque.

Pourquoi tout est-il changé autour de moi?... Qu'est-ce qu'il y a?... (Avec angoisse.) Je ne rêve pas...

LUI

Tu ne rêves pas... Oh! n'agite pas ainsi tes pauvres mains. Écoute. Je vais te dire... t'expliquer... Tu ne peux pas comprendre... Tu viens de te réveiller... d'un long sommeil...

ELLE, répétant sans avoir l'air de comprendre.

D'un long sommeil?...

LUI

D'un sommeil que rien n'a pu vaincre... qui a dérouté tous les savants... tous les médecins... tous ceux qui t'ont vue... soignée...

ELLE

Soignée...

LUI

Un jour... C'était un dimanche... tu revenais de l'église... deux hommes se battaient dans la rue... l'un d'eux, frappé d'un coup de couteau, tomba ensanglanté... tu pris peur... Une fois à la maison, tu eus une attaque de nerfs... on te porta sur ton lit... tu t'y endormis... et cela a duré six années!

ELLE

Six années ! Mais, alors... je dois avoir changé... comme toi... plus que toi... je voudrais me voir...

LUI

Non... tu n'as pas changé...

ELLE

Si... je veux me voir... toi, tu ne me dirais pas...

(Elle désigne la glace accrochée au mur.)

LUI

Écoute, Marie...

ELLE

Donne, que je me voie...

(Elle tend les mains désespérément.)

LUI, se résignant, et allant prendre la glace.

Tu es toujours belle pour moi...

ELLE, se regardant avec douleur.

Oh!... est-ce moi?... ce n'est pas possible... moi... est-ce moi, cela?... cette pauvre petite figure amaigrie... oh!...

(Elle pleure.)

LUI

Tu pleures?

ELLE

Oh! c'est trop douloureux... Me voir ainsi! Je n'aurais pas dû me réveiller...

LUI

Tu le regrettes déjà!...

ELLE

Je souffre!... j'étais presque morte... pourquoi ne l'ai-je pas été tout à fait!

LUI, tristement.

Tu ne penses qu'à toi!... Et moi!

ELLE, le regardant, puis, soudain.

Et mes enfants?... mes enfants, où sont-ils?... Je veux les voir... Et je parlais de moi!... mes enfants. . que je les embrasse... pourquoi ne sont-ils pas là... auprès de moi?... Mais, va, tu as bien fait de les éloigner... ces petits, ils auraient eu peur!... va les chercher, maintenant...

LUI, terrifié, livide, après un silence.

Les enfants...

ELLE

Où sont-ils?

LUI, cherchant.

Je vais te le dire...

ELLE

Où sont-ils?... quelqu'un est auprès d'eux pour les surveiller, au moins?...

LUI

Mais... Mentant désespérément.) Ce ne sont plus des

enfants... Ils sont grands... pense donc, ils ont six ans de plus...

ELLE, souriant faiblement.

C'est vrai... Georges a...

LUI, se soutenant au fauteuil.

Vingt ans...

ELLE

Jean.

LUI

Dix-huit...

ELLE

C'est vrai... je voudrais tant les voir... les serrer dans mes bras...

LUI, cherchant ce qu'il va dire, la gorge serrée par des sanglots qui voudraient sortir.

Écoute-moi. La vie a continué pendant que tu dormais... Georges est... soldat... aux colonies... Jean... dans une maison de commerce... en Amérique...

ELLE

Si loin! mais ils reviendront?

LUI

Oui...

ELLE

Écris-leur de revenir...

LUI

Oui...

ELLE

Je les reverrai bientôt?

LUI

Tu les reverras...

ELLE

Mais quand?

LUI

Mais pas avant... deux... trois mois... c'est loin où ils sont...

ELLE

Tout ce temps! Je les ai quittés si jeunes! Quand je pense que ce sont presque des hommes! Mais je les reconnaîtrai tout de même, va!

LUI

Tu ne m'as pas reconnu, moi.

ELLE

Oui... mais eux! mes petits... mes chers petits... Dis-moi... Ils m'ont vue comme ça? Ils ont dû avoir de la peine?... Quand ils seront revenus, nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas?... nous nous en irons loin d'ici... ensemble... très loin d'ici... où nous avons été si malheureux! Là où il y aura du bon soleil... où ce sera plus gai, n'est-ce pas?

(Il détourne la tête, des larmes coulent silencieusement sur sa pauvre figure blême d'émotion, contractée de douleur.)

LUI

Oui...

ELLE

S'ils étaient là, nous partirions tout de suite. Pourquoi les as-tu laissés aller si loin?... Autrefois tu disais que jamais ils ne nous quitteraient...

LUI

Il le fallait... ils ont voulu... (Trouvant une raison.) pour gagner leur vie!

ELLE

Gagner leur vie! Que veux-tu dire?

LUI

Quand je t'ai vue dans cet état... je n'ai plus eu la tête à moi... j'ai fait de mauvaises affaires...

ELLE

Nous sommes pauvres?

LUI

Console-toi... va, l'argent n'est rien.

ELLE

Si... puisque les enfants sont loin!

LUI, avec un accent indéfinissable.

Là où ils sont, ils ne souffrent pas...

ELLE

Tu as souffert, toi!

LUI

Oh! oui, j'ai souffert!... (Se reprenant.) Dis-moi, dans

ton sommeil, tu avais souvent des plaintes... ne ressentais-tu pas quelque douleur?... ne souffrais-tu pas toi aussi?... (Avec crainte.) N'entendais-tu rien?

ELLE

Si... quelquefois... des bruits très confus... Oui, je me souviens... une fois... c'était... il y a longtemps, longtemps... j'ai entendu distinctement... comme un bruit sourd, comme des coups de marteau... et puis une plainte... comme des gémissements, des sanglots qui viendraient de loin... de loin.

LUI, affolé.

Des sanglots...

ELLE

Oui... Je me souviens... une autre fois encore j'ai entendu ces mêmes bruits, ces mêmes sanglots... qu'est-ce que c'était?

LUI, vivement.

Rien... tu te trompes...

ELLE

Ah!... J'ai cru... Regarde-moi... comme tes yeux sont tristes!... comme ta main tremble... qu'as-tu? qu'est-ce qui te fait souffrir? Pourquoi pleures-tu?

LUI, ne pouvant plus se retenir et éclatant en sanglots.

Mais... parce que, vois-tu... je pense que tu es là, vivante et qu'ils sont... (Se ressaisissant sous le regard fixé sur lui.) loin... loin... qu'ils ne peuvent pas te voir... t'embrasser... oui, c'est pour cela... pour cela seulement

que je pleure... Oui... je suis vieux... il ne faut pas faire attention... Tu sais, je t'ai veillée nuit et jour... je ne te quittais pas... Regarde, je te portais des fleurs... Je te parlais comme si tu pouvais m'entendre... chaque jour, je croyais que tu te réveillerais... j'épiais tes mouvements... j'espérais!... Et maintenant, c'est vrai... tu es guérie... tu es vivante... Ah! si tu savais comme je suis heureux!...

(Ses sanglots redoublent.)

ELLE, le regardant toujours fixement.

Pourquoi pleures-tu?

LUI, sans répondre.

C'est triste ici... mais tu verras, nous aurons une belle maison comme autrefois... je travaillerai... tu verras... j'ai encore de la force... et du courage... Oh! il m'en faut!... si tu savais... oh! oui, j'en ai du courage... (Un temps.) Mais, j'oublie... c'est l'heure où il faut que tu prennes cette poudre de viande...

ELLE

Je n'ai pas faim... j'ai la gorge sèche... je voudrais... je ne sais pas... quelque chose de rafraîchissant... j'ai un désir de fruit... (Réfléchissant.) du... du raisin, oui, ça me ferait plaisir.

LUI

Tu vas en avoir... (Allant à la porte de gauche et appelant la servante. A voix basse.) Écoutez... vous allez aller chercher des raisins...

LA SERVANTE

Des raisins... en cette saison!...

LUI

Il y en a dans la Grand'Rue, en face la mairie... J'en ai vu.

LA SERVANTE

Peut-être bien... M'sieur sait ce qu'y coûtent...

LUI

Allez... tout de suite...

LA SERVANTE, brutalement.

Oh! j'vais pas là-bas sans argent, moi...

LUI

Vous direz que demain...

LA SERVANTE

Merci!... on leur doit déjà assez d'aut' choses... y m'font une tête là d'dans... J'y vais pas...

LUI

Parlez plus bas...

ELLE, entendant chuchoter.

Qu'est-ce qu'il y a?

LUI

Rien... (A la servante.) C'est bien... j'y vais... (A Elle.) Attends, ma chérie... tu vas les avoir, tes raisins...

(Il sort précipitamment par la porte de gauche.)

SCÈNE II

ELLE, LA SERVANTE

LA SERVANTE, le regardant sortir, à part.

Il est fou!... le voilà parti sans chapeau, par la ville... (Haut, à la femme.) Alors, vous allez mieux, maintenant?

ELLE

Oui...

LA SERVANTE, bavarde.

Tiens, parbleu! Je parie que vous sentez que vos forces reviennent... et puis, faut pas croire qu'on soit si fatigué que ça parce qu'on a dormi six ans... (Ricanant.) Moi, je me suis jamais reposée de ma vie! Ah! vous avez été bien soignée... on peut le dire... Monsieur vous a pas quittée d'une minute. Il n'a jamais voulu qu'on vous porte à l'hôpital... Et pourtant çà coûte cher les médicaments... les médecins...

ELLE

Oui... je sais, nous sommes très pauvres.

LA SERVANTE, parlant avec volubilité.

Faut pas vous attrister. Ah! ça doit être dur quand on n'a pas l'habitude!... Mais vous finirez par la prendre. Il y a un tas de pauvres bougres qui n'ont pas eu cette peine-là!... Quand vous irez tout à fait bien, vous pourrez aider monsieur... moi, je m'en irai... oh! pour ce qu'il y a à faire ici, vous saurez toujours bien... Le ménage, ce n'est rien... c'est si

petit... deux chambres... un coup de balai... Y a point à faire de cuisine... m'sieur aime tout... Il y est bien forcé... et puis je vous montrerai pour le blanchissage et le racommodage... Ah! dame, je crois que vous avez mangé votre pain blanc le premier... Vous en verrez peut-être de plus tristes que dans vot' sommeil... C'est pas pour vous décourager que je vous dis ça... Enfin! m'sieur pourra peut-être trouver un autre emploi... Celui qu'il a, c'est pas pour lui... c'est bon pour un pauvre diable... M'sieur est assez instruit pour faire autre chose. C'est vrai que maintenant l'âge... Ah! il a bien vieilli... un si bel homme! Il est tout courbé maintenant... J'ai bien peur qu'il ne fasse pas de vieux os... Dame! après tous les malheurs qu'il a eus... Ah! il a été encore plus malheureux que vous... allez!...

ELLE

Oui...

LA SERVANTE

Je vous plains bien tous les deux... Quand on a tout perdu comme vous...

ELLE, très tristement.

Oui... je sais... tout perdu...

LA SERVANTE, après un silence, se méprenant sur la cause de sa tristesse.

Ah! il vous a dit... ça vaut mieux... un jour ou l'autre, vous l'auriez su...

ELLE

Oui... il m'a dit...

(Elle pleure.)

LA SERVANTE

Pauvre femme! enfin vous v'là guérie! faut vous faire une raison... pas vous désespérer!... ça sert à rien... ça ne les fera pas ressusciter!...

ELLE, redressant brusquement la tête à ces mots.

Ça ne les fera pas ressusciter!...

LA SERVANTE, continuant, sans l'entendre.

Pauvres petits! ça vaut peut-être mieux pour eux!... C'est égal, c'est dur tout de même, perdre tout à la fois... sa santé... sa fortune... ses enfants... c'est comme une fatalité...

ELLE, effrayante.

Enfants!... Quels enfants?

LA SERVANTE, se troublant.

Comment quels enfants?

ELLE

Vous avez parlé des enfants...

LA SERVANTE, de plus en plus troublée.

Mais... mais je croyais que...

ELLE

Vous avez dit : tout à la fois... sa fortune...

LA SERVANTE, bégayant.

Eh bien... c'est... qu'il l'a perdue... y vous l'a point dit?

ELLE, continuant.

... ses enfants...

LA SERVANTE, épouvantée de ce qu'elle a laissé échapper.

Non... non...

ELLE, essayant de se lever, de marcher vers la servante.

Vous avez dit : ses enfants... si, si... vous l'avez dit... regardez-moi... je saurai lire dans vos yeux... (La servante détourne la tête. Alors elle comprend tout.) Mes enfants... ils sont morts?... si, vous l'avez dit... ne mentez pas... vous avez cru que je savais... Morts, ils sont morts, mes pauvres petits... Oui, je comprends maintenant... Comme il pleurait!... il ne pouvait pas s'empêcher... oui... il me mentait... Ils étaient loin... loin... Il fallait plusieurs mois... Il disait plusieurs mois pour me donner le courage de vivre!... de vivre!... (Se levant toute droite et hurlant désespérément.) Je ne veux pas... Je ne veux pas... Je ne...

(Brisée par ce choc, elle retombe sur son fauteuil, immobile, les yeux grands ouverts, les bras inertes.)

LA SERVANTE, la regardant, affolée.

Madame... voyons... je l'ai pas fait exprès... (La secouant.) Madame... voyons... elle ne bouge plus... Ah! je suis bien, moi...

SCÈNE III

ELLE, LA SERVANTE, LUI

LUI, rentrant, un paquet à la main.

Voilà, ma chérie. (Avec un sourire.) Tu vois que nous ne sommes pas si pauvres... (La voyant immobile.) Marie? Qu'est-ce qu'elle a!... Marie... voyons... parle... tu ne m'entends pas? (Avec angoisse,) Oh! parle!... Qu'est-ce qu'elle a? Elle ne bouge plus... ses yeux qui me regardent... fixement... Marie!... et ses mains... (Il lui prend les mains, puis les laisse retomber,) Ah!... (Bondissant sur la servante.) Que s'est-il passé?

LA SERVANTE

Rien pour sûr... rien... j'ai pas dit un mot...

LUI

Si... si... vous avez... vous lui avez dit...

LA SERVANTE

Non, m'sieur... elle a deviné... que...

LUI

Que... que...

LA SERVANTE

Que les enfants... étaient...

LUI, la prenant à la gorge,

Misérable, vous avez parlé... vous lui avez dit... vous l'avez tuée...

LA SERVANTE, étouffant,

Ce n'est pas moi... Au secours! m'sieur... j'...é... touf... Ah!

LUI, la repoussant violemment dehors.

Allez-vous-en... je ne sais pas ce qui arriverait... allez-vous en... allez-vous-en... (Long silence. Il s'agenouille devant Elle.) Elle t'a dit, n'est-ce pas?... Alors, tu n'as plus eu de courage... Tu n'as plus voulu vivre... Je te comprends! Ne crains rien... tu ne te réveilleras plus... sois heureuse!... (Il ferme doucement les yeux de la morte.) Ferme les yeux... ma petite Marie... dors... dors... (La prenant dans ses bras et la berçant douloureusement, tendrement, follement :) dors tout à fait... ça doit être si bon!... si bon... si bon...

(Rideau.

AU RAT MORT, CABINET 6...

DRAME EN UN ACTE

En collaboration avec M. PIERRE CHAINE

Représenté pour la première fois,
sur la scène du Théâtre du Grand-Guignol,
le 2 mai 1908.

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL GRÉGORFF, 50 ans, grand, fort, favoris roux, crâne dénudé, figure bestiale, décoré de la rosette de la Légion d'honneur	MM. TUNC.
LE COMTE DE LUTZI, 45 ans, distingué, décoration étrangère, barbe et cheveux grisonnants .	BRIZARD.
VICTOR, 40 ans, tenue très soignée de maître d'hôtel de grand restaurant, très obséquieux de ton et d'allure	DEFRESNE.
UN GARÇON, 25 ans	CHAMPDOR.
PREMIER AGENT, agent de la Sûreté, en civil	RATINEAU.
DEUXIÈME AGENT, agent de la Sûreté, en civil.	VERNAUD.
LÉA, 18 ans, jolie, douce, distinguée, élégante, toilette très décolletée	Mlles JANE MERYEM.
ALICE, 30 ans, belle fille, très « grue », toilette tapageuse, également très décolletée.	MYLIÈRES.

AU RAT MORT, CABINET 6...

Un cabinet particulier du célèbre restaurant de Montmartre, place Pigalle. Table au fond. Contre le mur, divan circulaire entourant la table. Porte à gauche, 1er plan. Près de la porte, une chaise. Cheminée au fond, à gauche, entre la porte et la table. Desserte dans le fond à droite. Fenêtre entre la desserte et la table. Entre cette desserte et la fenêtre, un fauteuil. Par la fenêtre ouverte arrivent les bruits assourdissants de la fête de Montmartre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GARÇON, VICTOR.

VICTOR, entrant, pendant que le garçon est en train de ranger le couvert.

Eh bien! c'est prêt, cette table?

LE GARÇON

Bientôt, monsieur Victor...

VICTOR

Dépêchons... dépêchons...

LE GARÇON, arrangeant les fleurs.

Je me dépêche... c'est que j'ai eu à préparer le 4.

VICTOR, apercevant les fleurs sur la table.

J'avais recommandé : pas de fleurs... jamais de fleurs!... Ça donne mal de tête à Son Excellence...

LE GARÇON

J'savais pas... on m'a pas dit...

VICTOR

Mais si, on vous a dit... Voyons, enlevez tout... même ça!... (Il prend les fleurs qui sont sur la table et sort les porter en coulisse.) Et puis, fermez cette fenêtre, on ne s'entend plus ici.

(Le garçon va fermer la fenêtre ; les bruits cessent aussitôt.)

LE GARÇON

Ça nous fait du tort, cette fête!

VICTOR, en revenant.

Je vous crois... tout ce sale populo!... ça éloigne les gens chics...

LE GARÇON, continuant de ranger.

Dites donc, monsieur Victor, qui c'est-y ce type que vous appelez : « Son Excellence »?

VICTOR, l'aidant à arranger le couvert.

C'est le général Grégorff... le fameux général russe.

LE GARÇON

Celui dont on tant parlé dans les journaux?...

VICTOR

Lors des troubles de Moscou... oui, mon ami...

LE GARÇON

C'est ce cochon qui faisait fusiller les femmes et les enfants, dans les rues, sous prétexte de rétablir l'ordre?...

VICTOR, très digne.

Dites donc, mon ami, ménagez vos expressions... c'est un client!...

LE GARÇON

Il vient souvent ici?...

VICTOR

Presque tous les soirs...

LE GARÇON, riant.

Il aime la femme?...

VICTOR

Oui... plutôt...

LE GARÇON

Et il est généreux?...

VICTOR, allant chercher sur la cheminée un des deux seaux à glace qui y étaient placés au lever du rideau et le mettant sur la table.

Tu parles!... Ah! il en a laissé de la galette ici!... Et des pourboires!... (Il fait claquer sa langue.) Seulement, faut que le service marche, autrement il gueule et il cogne...

LE GARÇON, stupéfait.

Non?...

VICTOR, se tâtant l'épaule.

J'en sais quelque chose...

LE GARÇON

C'est une brute!

VICTOR

Un peu, mon neveu!...

LE GARÇON

Je plains ses domestiques.

VICTOR

Et ses maîtresses! Quand il a bu, je ne vous dis que ça!... Ce qui s'en est passé ici!... (On entend en coulisse une sonnerie électrique. Victor sort vivement et rentre aussitôt.) C'est lui... Attention... Blaguons plus!...

(Il se tient près de la porte, coudes au corps, dos au public, dans une attitude respectueuse. Le garçon reste immobile devant le fauteuil, près de la desserte. — Un temps. — Le général entre — pelisse, habit noir et cravate blanche. — Il fume un cigare.)

SCÈNE II

LE GARÇON, VICTOR, LE GÉNÉRAL

LE GÉNÉRAL

Bonsoir, Victor.

(Il passe devant Victor et vient se planter au milieu de la scène.)

VICTOR, s'inclinant profondément.

Excellence...

LE GÉNÉRAL

Personne d'arrivé?

VICTOR

Personne. Son Excellence est le premier.

LE GÉNÉRAL, riant.

Toujours le premier quand il s'agit de faire la fête!... Ah! Ah!...

VICTOR, au garçon.

Justin, débarrassez Son Excellence...

(Le garçon vient derrière le général et l'aide à enlever sa pelisse.)

LE GÉNÉRAL, en se débarrassant.

J'attends quelqu'un.

VICTOR, avec un sourire respectueux.

Mademoiselle Suzanne?

LE GÉNÉRAL

Oh! Suzanne, c'est fini... Non, c'est une nouvelle que je lance... (Au garçon, brutalement.) Fais donc attention, imbécile! Tu me casses le bras... (Un temps.) Quelle heure est-il?

(Le garçon, après avoir retiré la pelisse du général, la garde sur son bras et vient se placer devant le fauteuil, attendant les ordres.)

VICTOR, regardant sa montre.

Une heure dans cinq minutes, Excellence.

LE GÉNÉRAL

Elle ne va pas tarder... Victor, fais-moi servir à boire.

VICTOR

Du genièvre, Excellence?

LE GÉNÉRAL

Oui. (Victor fait signe au garçon qui sort en emportant le pardessus.) Vous me tiendrez compagnie...

(Il se rapproche de la desserte.)

VICTOR

Son Excellence me dit « vous », maintenant?

LE GÉNÉRAL, riant.

Vous : toi et la bouteille.

VICTOR, souriant de la plaisanterie.

Ah! très bien!...

LE GÉNÉRAL, s'asseyant dans le fauteuil.

Oui, Victor... j'ai trouvé une perle... (Le garçon entre et remet à Victor un plateau sur lequel se trouvent une bouteille de genièvre, un verre à liqueur et un autre plus grand; puis il ressort.) Ravissante, mon cher!... une ligne! et puis des cheveux... des cheveux d'or fauve... Elle en laisse toujours flotter une mèche sur le front...

VICTOR

La mèche pour allumer!...

(Dès que le garçon lui a remis le plateau, il est venu le poser sur la desserte. Il se trouve devant le fauteuil, dos au public.)

LE GÉNÉRAL, riant.

Ah! Ah!... Et puis des yeux mauves... une bouche comme je les aime, toute petite... (Égrillard.) trop petite, mon cher...

VICTOR

Son Excellence est très emballée!

LE GÉNÉRAL

Très!

VICTOR, la bouteille à la main.

Je sers Son Excellence?...

(Il le sert.)

LE GÉNÉRAL, regardant ce qu'on lui verse.

Dans le grand... c'est ça... tu connais mes habitudes... (Il boit.) Ce qui m'attire en elle, c'est je ne sais quoi d'original... d'étrange... Avec ça, bonne fille, pas poseuse.

(Il fait un signe et Victor lui reverse du genièvre.)

VICTOR

C'est son intérêt.

LE GÉNÉRAL

Ça me change de toutes ces grues avec qui il faut faire des manières!... (Il boit.) En Russie, quand je vou-

lais une femme, je l'envoyais chercher et on me l'apportait dans mon lit.

VICTOR

Où Monseigneur a-t-il trouvé cette perle ?

LE GÉNÉRAL

Rue de la Paix...

VICTOR, plaisantant.

C'est le quartier des bijoutiers !

LE GÉNÉRAL

Je l'avais déjà plusieurs fois rencontrée et suivie...

(Il se lève et donne à Victor son chapeau qu'il a conservé sur sa tête. Victor va le poser sur la cheminée.)

VICTOR

Et elle a marché ?

LE GÉNÉRAL

Elle marchera. (Un temps. Il regarde sa montre.) Je crois qu'elle ne s'embêtera pas ce soir, cette petite Léa !

VICTOR, revenant à la desserte.

Léa ?

LE GÉNÉRAL

C'est le nom de l'enfant. (Il prend son verre.) Verse, que je boive à sa santé.

VICTOR, versant.

Boire tant à sa santé, pourrait rendre malade Son Excellence.

LE GÉNÉRAL, riant.

Tu crois ?

(Il boit.)

VICTOR

Monseigneur ne se rappelle pas l'état dans lequel il était mardi ?

LE GÉNÉRAL

Non... (Riant.) J'étais saoûl ?

VICTOR, respectueux.

C'est-à-dire que Monseigneur ne savait plus ce qu'il faisait... Il n'a pas le vin gai... Heureusement que Monseigneur perd l'usage de ses jambes quand il a bu... sans quoi, je n'aurais pas l'honneur de lui parler en ce moment.

LE GÉNÉRAL

Qu'est-ce que je t'ai donc fait ?

VICTOR

Monseigneur voulait m'étrangler... il ne me reconnaissait plus... Il m'appelait Yvan... il me traitait de crapule !

LE GÉNÉRAL, tendant son verre vide à Victor qui le prend et le repose sur la desserte.

Que diable vais-je chercher quand je suis saoûl... (Il fouille dans son gousset.) Ah ! je voulais t'étrangler... (Il donne un louis.) Tiens, mon garçon...

VICTOR, aprés avoir empoché, très obséquieux.

Oh ! Excellence, ce n'était pas pour ça !...

LE GÉNÉRAL, dégageant à gauche.

Oui, je sais, je sais !... Mais cette petite n'arrive pas !

VICTOR

Monseigneur lui a donné rendez-vous ici ?

LE GÉNÉRAL

Oui, ici...

(A ce moment, on entend une sonnerie en coulisse et l'on frappe presque aussitôt à la porte.)

VICTOR, en passant devant le général et en se dirigeant vers la porte.

Monseigneur permet ?

(Il ouvre la porte, le garçon entre sur le seuil et lui parle à voix basse.)

LE GÉNÉRAL, marchant de long en large en fumant.

Oh ! Oh ! mais elle me fait poser... Je n'aime pas ces manières-là..

(On entend alors en coulisse des bruits de voix et des rires.)

LES VOIX

Il est là ?... — Il doit être furieux !... — Par ici, mesdames... — Cabinet 6...

(Victor, dos au public, tient la porte ouverte et tourne la tête pour parler au général.)

VICTOR

Ce sont justement les personnes qu'attend Son Excellence !

LE GÉNÉRAL, jetant son cigare dans le cendrier sur la table.

Ah! enfin! Ce n'est pas malheureux!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉA, ALICE, LE COMTE, LE GARÇON

(Léa entre la première et vient au général. Elle est en fourrures avec un manchon. Toilette très décolletée en dessous.)

LÉA

Bonsoir.

LE GÉNÉRAL, lui baisant longuement et amoureusement la main.

Bonsoir... (Alice entre aussitôt, puis le comte.) C'est vous, les enfants?... Qu'est-ce que vous faites donc?...

LE COMTE, gaiement.

Tu es déjà là, Popaul?

ALICE, allant au général pendant que Léa remonte près de la cheminée et y pose son manchon.

Il y a longtemps? On vous a fait attendre?...

LE GENÉRAL, lui baisant aussi la main.

Un peu... mais j'ai pris des forces...

ALICE, remontant un peu.

Vous avez bien fait...

LE COMTE, qui vient serrer la main au général.

Nous avons été voir le nouveau dompteur...

ALICE

A Médrano...

LÉA

Il est épatant !...

VICTOR

Madame se débarrasse?

(Le garçon vient derrière Léa, lui ôte son manteau et le pose sur la chaise.)

LE GÉNÉRAL, regardant Léa.

Quelle toilette !

ALICE

Elle vous coûtera cinquante louis, mon cher.

LE COMTE, riant.

Oui, tu as de la chance ! Alice l'a conduite chez sa couturière.

LE GÉNÉRAL

Il n'y a pas huit jours qu'elles se connaissent et elles ne peuvent plus se quitter.

LE COMTE, riant.

En attendant qu'elles ne puissent plus se voir !...

(Alice fait passer Léa devant elle et lui entoure la taille.)

ALICE, à Léa.

Ne les écoutez pas... ils disent des bêtises... Vous êtes très gentille... Vous débutez... Vous n'avez pas encore l'expérience. Je vous apprendrai.

LE COMTE

Ah ! oui, pour sûr, elle vous en apprendra des choses !

(Il embrasse Alice dans le cou. Léa vient au général, qui s'est assis dans le fauteuil et lui a pris les mains en la regardant amoureusement.)

ALICE, au comte, à mi-voix.

N'ayez pas peur... elle a des dispositions.

VICTOR, s'approchant d'Alice et du comte.

Et madame ne se débarrasse pas?... Monsieur le comte?

LE COMTE

Non, non, nous ne restons pas.

(Le général se lève. Léa se dirige vers le coin de la table.)

LE GÉNÉRAL

Vous ne restez pas?

ALICE

Nous soupons avec des amis... dans le cabinet à côté.

LÉA, avec un imperceptible tressaillement.

Comment, là... à côté?

LE COMTE

Au 4...

ALICE, gaiement.

Soyez tranquilles. Les murs sont épais... on ne vous entendra pas...

LE GÉNÉRAL, avec un gros rire.

Oh ! ça ne me gêne pas...

LE COMTE, prenant le bras d'Alice et voulant l'emmener.

Alors, on vous laisse !... Amusez-vous bien...

ALICE, quittant la main du comte et se tournant vers le général.

Tâchez d'être encore transportable dans deux heures...

LE COMTE

Ah ! oui, pas d'histoire comme l'autre soir...

ALICE

J'en étais malade.

LE GÉNÉRAL

Je vous ai fait peur?

ALICE

Dame, quand on ne vous connaît pas !...

LE COMTE

Tu voulais étrangler ce pauvre Victor...

(Victor, à ces mots, s'incline en souriant.)

ALICE

Vous le traitiez d'assassin...

LE GÉNÉRAL, riant.

Oui... il paraît...

LE COMTE

Tu ne pouvais plus te tenir debout, on a été obligé de te porter dans ton auto...

LE GÉNÉRAL,

Ce soir, je serai raisonnable... Léa me surveillera... N'est-ce pas, Léa?...

LÉA

Je veux bien... Vous m'obéirez?...

LE GÉNÉRAL, riant.

Comme si tu étais le tsar!

LE COMTE, se dirigeant vers la porte.

Alors, à demain...

(Alice, avant de sortir, va à Léa et lui tapote gentiment la joue, puis elle se retire, suivie du comte et du marquis.)

LE GÉNÉRAL, criant au comte.

A demain... Viens me prendre, nous dînerons ensemble.

LE COMTE, en coulisse.

Entendu...

(Le général ferme la porte. Léa vient à la cheminée et retire lentement ses gants, qui devront être très montants, et elle les pose sur la cheminée, à côté du manchon. Le général s'approche de la table et regarde la carte. Victor est resté près de la porte.)

SCÈNE IV

LÉA, LE GÉNÉRAL, VICTOR

LE GÉNÉRAL, à Léa, après avoir regardé la carte.

De quoi as-tu envie ce soir?

LÉA

Commandez ce que vous voudrez, je n'ai pas très faim.

LE GÉNÉRAL, s'approchant de Léa.

Ce que *vous* voudrez!... Tu peux me dire *tu*, va!

LÉA, gentille.

Si tu veux, mon ami.

LE GÉNÉRAL, l'embrassant longuement dans le cou.

A la bonne heure!... (Un temps.) Moi non plus, je n'ai pas très faim. Eh bien! arrange ça, Victor... tu as l'habitude... ce que tu voudras... mais n'oublie pas les liqueurs!...

VICTOR

Non, monseigneur!...

LE GÉNÉRAL, venant s'asseoir sur le divan près de la cheminée et reposant le champagne sur la table.

Au moins, ce n'est pas ta saleté de champagne de la dernière fois...

VICTOR

Non, monseigneur... j'ai bien recommandé...

LE GÉNÉRAL, lui coupant brutalement la parole.

Allons, sers... dépêche-toi...

VICTOR

Tout de suite, monseigneur!

(Il sort.)

SCÈNE V

LE GÉNÉRAL, LÉA, puis VICTOR et LE GARÇON

LE GÉNÉRAL, sortant son porte-cigarettes et prenant une cigarette.

Léa...

LÉA, qui est devant la glace, en train de s'arranger.

Mon chéri?

LE GÉNÉRAL

Qu'est-ce que tu fais donc?

LÉA

Je m'arrange... Je mets un peu de rouge... (Voyant le porte-cigarettes que le général tient toujours à la main.) Tiens, donne-moi une cigarette... (Le général ouvre l'étui; Léa lui prend une cigarette, va chercher une allumette dans le porte-allumettes sur la cheminée et allume.) On est bien, ici...

LE GÉNÉRAL

On ne sera pas mal... Tâte le divan...

LÉA, fumant.

Tu ne penses qu'à ça!...

(Elle passe devant la table.)

LE GÉNÉRAL

Tu es très en beauté, ce soir...

(Il se lève, passe au-dessus de la table et se rassied sur le divan, au fond.)

LÉA

Jamais trop pour toi...

(Elle s'approche du général.)

LE GÉNÉRAL, la regardant dans les yeux.

Et tu vas te décider à être gentille?

LÉA, souriante.

Mais je suis toujours gentille...

LE GÉNÉRAL, lui prenant les mains.

Tu comprends ce que je veux dire... (Il la fait asseoir sur ses genoux.) Tu feras ce que je voudrai... tu seras obéissante?...

LÉA

Un agneau...

(On frappe. — En entendant frapper, Léa s'est levée et est venue regarder par la fenêtre. — Entrent Victor et le garçon, ce dernier portant un plateau sur lequel se trouve le souper qu'il dispose sur la table, puis il sort. — Victor débouche le champagne et le verse dans les verres, pendant les répliques suivantes.)

LÉA, dans l'embrasure de la fenêtre.

Oh! viens voir la fête, sur la place...

LE GÉNÉRAL, qui se lève et vient près d'elle.

Ça n'est pas encore éteint, à cette heure-ci?

(Léa ouvre la fenêtre. On entend les bruits de la fête.)

LÉA

Il y en a du monde, à Montmartre, cette nuit!...

LE GÉNÉRAL, s'accoudant à la fenêtre et se penchant pour voir sur la place.

Ah! ça c'est drôle!

LÉA

Qu'est-ce qu'il y a?

LE GÉNÉRAL, lui montrant de la main.

Tu vois ces deux hommes qui stationnent en bas, sur le trottoir?

LÉA, regardant.

Oui. Eh bien?

LE GÉNÉRAL, gaiement.

Ce sont deux agents que le Préfet de police a eu l'obligeance de mettre à ma disposition.

LÉA, riant.

Ça c'est chic! Au moins, on est en sûreté avec toi. On n'a rien à craindre. (Elle referme la fenêtre.) Est-ce qu'ils te suivent partout?

LE GÉNÉRAL

Partout. Quelquefois, ils me lâchent pour aller boire un verre... même deux... On a ses faiblesses! Alors, pendant ce temps, je les sème. Mais les gaillards ont su retrouver ma trace. (Riant.) On a tort de se plaindre de la police à Paris, elle n'est pas si mal faite!...

LÉA

Oh! mais c'est que toi on te soigne, mon gros!

LE GÉNÉRAL, sans quitter la fenêtre, dont il soulève les rideaux.

Oui... Ils ne se doutent pas que c'est moi qui les surveille... (Regardant plus attentivement.) Tiens! Tiens!... C'est curieux! On les a changés! Ce ne sont plus les mêmes!...

LÉA, l'entraînant à table.

Ils se relaient. Ce que tu dois les faire trotter, les pauvres!... Viens donc souper!

VICTOR, qui a servi le souper et versé le champagne dans les verres.

Son Excellence est servie.

(Il sort.)

LÉA, prenant son verre.

Vite, que je boive, je meurs de soif!

LE GÉNÉRAL, levant son verre, à Léa.

Aux petites femmes de France!

LÉA

Ça, c'est galant!... (Ils boivent.) Tout de même, quand je voyais ta photo entre celle du Pape et du président de la République, je ne pensais pas qu'un jour nous trinquerions ensemble... Ah! non!...

LE GÉNÉRAL

Tu es contente de ce qui est arrivé?

LÉA, gentille, se penchant vers lui.

Tu ne peux pas te douter, mon ami... A propos de photo... tu sais, j'ai acheté la tienne.

LE GÉNÉRAL, riant.

Ah! ah!...

LÉA

Tu m'y mettras une dédicace, dis?

LE GÉNÉRAL

Tout ce que tu voudras.

LÉA, regardant d'abord sur la desserte.

Y a-t-il de quoi écrire, ici?

LE GÉNÉRAL, désignant la cheminée.

Oui, sur la cheminée... (Léa veut se lever, il la retient.) Tout à l'heure, ça ne presse pas.

(Léa se rassied.)

LE GÉNÉRAL, la caressant.

Si tu es gentille, je m'occuperai de toi.

LÉA

Tu me feras entrer au théâtre, dis? J'aimerais tant jouer... le drame surtout...

LE GÉNÉRAL, riant.

Oui... Oui...

LÉA

Et puis, tu m'emmèneras avec toi en Russie?

LE GÉNÉRAL

Pourquoi faire?... Je suis toujours à Paris.

LÉA, tout en mangeant.

Tu ne vas jamais dans ton pathelin, là-bas?

LE GÉNÉRAL

Le moins possible.

LÉA

Tu t'y embêtes?

LE GÉNÉRAL

D'abord. Et puis, j'ai toujours peur de ne pas en revenir.

LÉA

Pourquoi?

LE GÉNÉRAL

Il y a des gens, là-bas, qui n'attendent qu'une occasion de me faire sauter.

LÉA

On te veut donc du mal?

LE GÉNÉRAL, mangeant aussi.

Ce sont des révolutionnaires, des crapules, quoi!

LÉA

Qu'est-ce que tu leur as donc fait! Tu n'as pas l'air si méchant...

LE GÉNÉRAL

Je ne suis pas méchant. Seulement, j'aime pas qu'on m'embête!... Pendant que j'étais gouverneur de Moscou, ils avaient formé un complot contre moi, sous prétexte que j'avais violé leurs droits.

LÉA, riant.

Tu ne devais pas violer que ça?

LE GÉNÉRAL

Ah! ah! ils tiennent encore plus à leurs droits qu'à leurs filles! Ils m'avaient condamné à mort.

LÉA, gaiement

Eh bien! tu ne t'en portes pas plus mal!

(Elle lui verse à boire.)

LE GÉNÉRAL

Comme tu vois!... A ta santé!

(Il boit.)

LÉA, reposant son verre sans presque avoir bu.

A ta santé!...

LE GÉNÉRAL

Mais tu ne bois pas?

LÉA

Mais si, je bois,.. Alors, ils t'avaient condamné?

LE GÉNÉRAL

Oui. Heureusement que leur chef s'est laissé prendre.

Seulement, voilà! Je n'avais pas de preuves contre lui et pas moyen de le faire parler...

LÉA

Alors?...

LE GÉNÉRAL

Alors... (Un temps.) Quand on me l'a amené, j'étais en train de fumer un excellent havane. A chaque question que je lui posais, je posais également mon cigare sur sa main et sur sa figure... (Il fait les gestes.) pendant qu'on le maintenait solidement. Et j'attendais tranquillement sa réponse.

LÉA

Et il répondait...

LE GÉNÉRAL, riant.

Il gueulait!... Il a nommé tous ses complices. On allait les cueillir à mesure. Mais il y en avait tellement que j'ai été obligé de rallumer un second cigare.

LÉA

C'est épatant comme tu as des idées! Je ne sais pas où tu vas les chercher, mais c'est toujours rigolo!

LE GÉNÉRAL

N'est-ce pas? (On frappe. Entrent Victor et le garçon. Un temps. Victor change la bouteille de champagne, donne les cigares, les cigarettes, pendant que le garçon dessert, puis ils sortent rapidement. — Une fois qu'ils sont sortis.) Ah! si chacun avait montré de l'énergie comme moi, si mes conseils avaient été suivis, il y a longtemps que ces dogues seraient muselés! Mais je n'ai pas été soutenu,. on m'a blâmé, disgracié!

LÉA

Parce que tu avais montré de la poigne?

LE GÉNÉRAL

Oui. Ah! si j'avais été le maître, c'est à coups de canon que j'aurais balayé cette canaille!...

LÉA

Tu n'y vas pas de main morte!

LE GÉNÉRAL

Avoue que je te fais un peu peur, ma petite Léa?

LÉA, le regardant avec admiration.

Non, au contraire... C'est épatant, je ne peux pas t'expliquer, mais je suis heureuse d'être avec un type comme toi!...

LE GÉNÉRAL, se rapprochant d'elle.

Vrai?

LÉA

C'est insensé ce que j'ai eu tout de suite le béguin.

LE GÉNÉRAL

Alors, si ça m'arrivait d'être assassiné, ça te ferait de la peine?

LÉA

Oh! écoute, mon gros, parle plus de ça, c'est pas gai! Bois donc. (Elle lui verse du champagne.) Ça te changera les idées.

LE GÉNÉRAL

Tu crois que c'est de la blague? J'y pense souvent. Je me souviens de la menace d'un certain Ivan Michelwitz.

LÉA, se servant des fruits.

Encore un qui a voulu t'assassiner?

LE GÉNÉRAL

Ça a fait assez de bruit dans les journaux.

LÉA, avec indifférence.

Ah! je ne sais pas.

LE GÉNÉRAL

On l'a envoyé en Sibérie. Mais il est mort sous le knout avant d'y arriver.

LÉA

Tu l'avais spécialement recommandé?

LE GÉNÉRAL, ricanant.

Bien entendu!

LÉA

Et tu y penses encore?

LE GÉNÉRAL

Souvent. Au moment de partir avec le convoi de forçats, il s'est retourné vers moi, en me menaçant du poing et m'a crié : *Béréguisse...*

LÉA

Qu'est-ce que ça veut dire?

LE GÉNÉRAL

Ça veut dire... (Cherchant.) Vous n'avez pas l'équivalent en français. C'est plus fort que : « Prends garde! »... Quelque chose comme : « *Le malheur est sur toi!...* »

LÉA

C'est des blagues! Faut pas y penser! Bois un coup, ça vaudra mieux.

(Elle lui reverse à boire.)

LE GÉNÉRAL

Oui... Le vin et les femmes, c'est ça qui donne du prix à la vie!... Vois-tu, quand je sens à côté de moi une chair jeune et fraîche comme la tienne...

(Il la renverse sur le canapé et l'embrasse avec violence. — Elle se débat; sa robe se déchire à l'épaule.)

LÉA

Non... voyons!... Tu me fais mal...

LE GÉNÉRAL

Tu as une peau qui m'affole... C'est doux comme un fruit!... J'ai envie de mordre dedans.

(Il la mord brutalement à l'épaule.)

LÉA, se levant en poussant un cri de douleur.

Ah! sale brute, va!...

LE GÉNÉRAL, furieux et méchant.

Qu'est-ce que tu dis?

LÉA, baissant la tête.

C'est vrai, ça!...

(Elle tombe assise sur le divan.)

LE GÉNÉRAL

Ah! en voilà des manières! (Se radoucissant.) Allons, voyons, c'est pour rire...

LÉA, essuyant son épaule ensanglantée avec son mouchoir.

Pour rire!... Tu m'as fait mal.

LE GÉNÉRAL, penché sur elle.

Tant mieux. Je t'aime davantage... toute pâle... toute frémissante... Tu es encore plus belle!

LÉA, le repoussant avec dégoût.

Non, laisse-moi... je ne veux pas.

LE GÉNÉRAL, la prenant brutalement.

Tu ne veux pas... tu ne veux pas... Je te paie... je peux faire de toi ce que je veux... As-tu compris?... Et puis, ne continue pas à faire cette tête-là, ça m'agace. (Durement.) Allons, voyons! c'est fini?

LÉA, se soumettant, après un long temps.

Oui.

LE GÉNÉRAL

Tu vas être gentille... ne plus bouder?

LÉA, faisant un effort.

Oui... c'est fini.

LE GÉNÉRAL, l'asseyant sur ses genoux.

Viens sur mes genoux, là.

LÉA

Comme tu as le vin méchant!

LE GÉNÉRAL, très allumé.

Moi? Au contraire, je suis amoureux quand j'ai bu.

LÉA

Je voudrais bien te voir dans ces moments-là!

LE GÉNÉRAL

Eh bien! regarde-moi.

LÉA

Oh! mais plus saoûl que ça.

(Elle prend sur la table le verre du général qui est encore plein et le lui tend.)

LE GÉNÉRAL

C'est que j'ai promis d'être raisonnable...

LÉA, le forçant à boire.

Tu ne dois de compte à personne, je pense?

LE GÉNÉRAL

Bien sûr.. (Il boit.) Oh! la tête est solide, mais ce sont les jambes... Et toi, tu ne bois pas? Il faut boire!

LÉA

Moi, je n'ai pas l'habitude, ça me rend malade. Combien est-ce qu'il te faut de champagne pour être complètement gris ?

LE GÉNÉRAL, riant.

Avec du champagne, c'est long! j'aime mieux les liqueurs. La fine, c'est mon fort!...

LÉA

Et ton faible, c'est le kümmel.

LE GÉNÉRAL, riant.

Ah ! oui, le kümmel.

LÉA

C'est vrai que l'autre jour, tu as bu d'un trait un verre — grand comme ça — de kümmel?

(Elle lui montre un verre à Bordeaux.)

LE GÉNÉRAL

Si c'est vrai ! Tu peux demander à Lutzi... c'est lui qui avait parié.

LÉA, haussant les épaules.

Allons donc, c'est pas possible.

LE GÉNÉRAL

Lui aussi disait ça : « Pas possible »... parié cinquante louis !

LÉA, avec admiration.

Et tu as gagné ?

LE GÉNÉRAL

J'ai gagné... Il en faisait une tête, Lutzi!... moi aussi d'ailleurs... je voyais trouble!

LÉA

C'était de la drogue... c'était pas du kümmel comme celui-là.

(Elle prend la bouteille qui est sur la table.)

LE GÉNÉRAL, entêté.

Si, si!

LÉA

Tu veux me faire croire que tu boirais... tiens... seulement ça?...

(Elle lui verse un plein verre.)

LE GÉNÉRAL

Verse encore... tu vas voir! verse jusqu'au bord... Qu'est-ce que tu paries? (Léa le regarde en souriant, puis baisse les yeux.) Bon! ça va!... Tu n'as qu'une parole?

LÉA, très câline.

Tu verras!

LE GÉNÉRAL

Alors... (Il boit avec un grand effort. Puis reposant le verre.) J'ai gagné!

LÉA

Ça, c'est épatant!... (Elle se lève.) Tu en as un coffre!

LE GÉNÉRAL, la bouche pâteuse.

Maintenant, il va falloir me payer.

LÉA, reculant vers la cheminée.

Je veux bien, mais viens me chercher.

LE GÉNÉRAL, après avoir essayé de se lever.

Je ne peux plus bouger. Allons, viens, viens ici, ma petite Léa.

LÉA, riant.

Non, lève-toi!...

LE GÉNÉRAL, avec un commencement d'ivresse.

Je ne peux pas!... Tu sais bien quand j'ai bu... Ah! sacrées jambes!...

LÉA

Essaye quand même, allons... fais un effort...

(Elle va à lui, l'aide. — Après s'être soulevé, il retombe comme une masse sur le divan.)

LE GÉNÉRAL

Je ne peux pas!... Je te dis que je ne peux pas!... (Très gris.) Nom de Dieu! Ça y est! je suis...

LÉA

Tu es ivre!

LE GÉNÉRAL, riant d'un rire d'ivrogne.

Ah! ah!...

LÉA, changeant brusquement de ton et d'allure.

Ne ris pas, Alexandre Alexandrowitch !

LE GÉNÉRAL, stupéfait.

Hein !

LÉA, se redressant avec un accent de haine farouche.

Béréguisse !

LE GÉNÉRAL

Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

LÉA, à voix basse, penchée sur lui.

Prends garde ! — (Terrible.) Je suis Sonia...

LE GÉNÉRAL

Sonia?

LÉA

Regarde-moi bien...

LE GÉNÉRAL, affalé sur le divan, essayant de comprendre.

Je... je...

LÉA, les yeux dans ses yeux.

Tu ne me reconnais pas?... Rappelle-toi...

LE GÉNÉRAL

Oui... peut-être...

LÉA

A Moscou !... je te suppliais...

LE GÉNÉRAL

A Moscou!...

LÉA

Je suis la sœur d'Ivan... j'implorais sa grâce...

LE GÉNÉRAL, effrayé, comprenant.

Sa grâce... Alors, pourquoi es-tu là?... Qu'est-ce que tu veux?...

LÉA

Je veux te tuer...

LE GÉNÉRAL

C'est moi qui vais te casser les reins!...

(Il essaie de se lever, mais retombe sur le divan.

LÉA

Tu ne peux pas te tenir debout!...

LE GÉNÉRAL, se glissant jusqu'à l'angle du divan, vers la cheminée.

Putain!...

LÉA, debout, devant la cheminée.

Oui, putain!... Pour venger Ivan et tous ceux martyrisés par toi!

LE GÉNÉRAL, la menaçant.

Tu me le paieras, canaille!

LÉA

Tu te figurais me suivre, c'est moi qui te suivais! Depuis huit jours j'attends l'heure...

LE GÉNÉRAL

Garce!

LÉA

Ah! tu cherchais des caresses inconnues. Eh bien! je vais t'apprendre une nouvelle étreinte...

(Le général prend la bouteille de champagne par le goulot et veut la lancer, mais le seau à glace tombe, ainsi que la bouteille qui lui échappe des mains. Léa a reculé jusqu'au milieu de la scène, vers la fenêtre.)

LE GÉNÉRAL

Sale garce!... Tu vas voir... Je vais te faire arrêter...

(Il est affalé sur le divan, sa main se trouve près de la poire électrique, il s'en saisit et sonne violemment mais le fil se casse, la poire lui reste dans la main et le général roule à terre, au milieu de la pièce. — Léa, le voyant sonner, laisse échapper un cri de rage.)

LÉA

Ah!...

(Elle recule jusqu'à la desserte.)

LE GÉNÉRAL

Je te ferai crever sous le knout... je te livrerai aux cosaques pour les amuser...

(Presque aussitôt après que le général a sonné, on a entendu une sonnerie en coulisse, puis des bruits de voix; la porte s'ouvre et Victor, le comte, Alice, entrent, effarés. Victor et le comte, qui ont tout de suite aperçu le général, vont à lui; Alice passe au-dessus de la table, entre la cheminée et la table, en le regardant, très émue. Le garçon est également entré, mais il reste sur le seuil de la porte.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE COMTE, ALICE, VICTOR, LE GARÇON

VICTOR

Qu'y a-t-il? Monseigneur se trouve mal?

LE COMTE

Mais qu'est-ce qui se passe? Vous en faites un potin, mes enfants!

ALICE

Qui est-ce qui crie? Qu'est-ce qu'il y a? Ah! mon Dieu!...[1]

LE GÉNÉRAL, montrant Léa qui s'est reculée dans le fond du cabinet et ne bouge pas.

Saisissez cette gueuse... elle veut me tuer...

LE COMTE, ahuri.

Qu'est-ce que tu dis?

ALICE

Qn'est-ce que vous racontez?

LE GÉNÉRAL

Arrêtez-la, je vous dis... elle a voulu m'assassiner.

(Tous regardent Léa.)

1. Ces répliques doivent être dites presque ensemble dans l'affolement, au moment où ils entrent.

LÉA, très tranquillement.

Je ne sais pas ce qu'il a... Il est saoûl comme un âne!...

LE COMTE

Ça se voit!... (A Victor.) Aidez-moi!...

(Ils le soulèvent. Léa prend le fauteuil et l'avance près de la table.)

LÉA

Mettez-le ici!

(Le comte et Victor portent le général sur le fauteuil.)

LE GÉNÉRAL, menaçant Léa du poing, pendant que le comte et Victor le portent.

Quoi?... Qu'est-ce qu'elle dit?... Ne l'écoutez pas... Ce n'est pas vrai!... Je vous dis que ce n'est pas vrai!... Elle ment!...

LE COMTE, dès que le général est assis, à Victor.

C'est bon! Laissez-nous!...

(Victor fait un signe au garçon et tous deux sortent rapidement.)

SCÈNE VII

LE GÉNÉRAL, LÉA, ALICE, LE COMTE

ALICE, au comte, montrant le général.

Ça le reprend comme l'autre jour!

LE GÉNÉRAL, furieux.

Mais non... mais non...

ALICE, à Léa.

Tu l'as encore laissé boire, toi?...

(En passant entre le divan et la table, elle vient près de la cheminée.)

LÉA

Pas moyen de l'arrêter...

(Elle passe devant Alice et va à la cheminée, près de la porte.)

LE GÉNÉRAL

Elle ment!...

LÉA

Il s'est jeté sur moi tout d'un coup...

LE GÉNÉRAL

Elle ment... C'est elle qui s'est jetée sur moi...

LÉA

Tenez, regardez!...

(Elle montre à Alice son épaule droite meurtrie.)

ALICE

Pauvre petite!...

LE GÉNÉRAL, criant.

Allez chercher les agents en bas...

LE COMTE, à côté de lui, entre la table et le fauteuil.

Tu ne voudrais pas qu'on dérange la police pour un pochard!

LE GÉNÉRAL

Je ne peux plus bouger... mais j'ai toute ma tête... Je ne suis pas saoûl!

ALICE, riant.

Il est maboule!

LE GÉNÉRAL, de plus en plus furieux.

Mais non... je sais ce que je dis... ce que je fais... ce que je vois... (Les montrant du doigt.) Toi, tu es Alice .. c'est toi Henri...

LE COMTE, montrant Léa.

Et voilà Léa, c'est entendu...

LE GÉNÉRAL

Non... c'est Sonia...

LE COMTE

Tu es ivre!

LE GÉNÉRAL, hurlant.

C'est Sonia!

LE COMTE

Allons, mon vieux, calme-toi...

LE GÉNÉRAL

La sœur d'Ivan...

LE COMTE

Laisse donc Ivan tranquille, puisqu'il est mort.

LÉA, faisant un pas vers le général et gentiment.

Allons, mon gros... Qu'est-ce qui te prend?... Tu ne me reconnais plus ?

LE COMTE

Tu vois bien qu'elle ne te veut pas de mal...

LE GÉNÉRAL

Si vous n'étiez pas là... elle me tuerait... Canaille! (La menaçant du poing.) Je t'enverrai en Sibérie... crever dans les mines.

ALICE, bas, à Léa.

Eh bien, ma petite, t'as du courage de rester avec un type comme ça !...

LÉA, devant Alice, dos au public.

Sûr que je ne vole pas mon argent...

LE GÉNÉRAL, épuisé par l'effort, pouvant à peine articuler.

Je te knouterai moi-même... (Au comte.) Elle profite de ce que...

ALICE, à Léa, à part.

Lâche-le et viens avec nous...

LÉA, bas à Alice.

Tu es bonne, toi, il m'a promis cinquante louis, je ne veux pas les perdre... il faut que je reste...

ALICE, en faisant signe au comte.

Alors, mes enfants, on vous laisse.

(Elle fait quelques pas pour sortir. Pendant ce temps, Léa est allée à la porte et met la main sur la poignée.)

LE COMTE

Mais oui...

(Il fait mine de se diriger vers la porte.)

LE GÉNÉRAL, la saisissant par le bras.

Non, non, ne me laissez pas seul avec elle. Emmenez-moi... Emmenez-moi...

LE COMTE, à Alice et à Léa.

Impossible de le sortir d'ici dans cet état... Il faut le laisser se remettre...

LÉA, très douce.

Il va rester tranquille, il fera un somme.

LE GÉNÉRAL, s'accrochant désespérément au comte.

Je ne veux pas... je ne veux pas, emmenez-moi...

LE COMTE

On te ramènera chez toi quand tu seras calmé.

LE GÉNÉRAL

Chez moi... tout de suite.

LE COMTE

Mais oui, mon vieux, tout à l'heure.

LE GÉNÉRAL, suppliant.

Ne me quitte pas... Reste...

LE COMTE, se dégageant.

Tu n'as pas besoin de moi. Et puis, Léa (Léa à ce moment a ouvert la porte.) est là... Elle saura bien te soigner...

LÉA, comme les engageant à partir.

Mais bien sûr.

ALICE, au comte.

Ah! oui, viens... (A Léa.) Bien du plaisir. Bonsoir.

(Elle sort la première.)

LE GÉNÉRAL, hurlant.

Ne me quitte pas, Lutzi...

LE COMTE, en sortant.

Ah! ce qu'il est embêtant quand il est comme ça!

(Il rejoint Alice dans le corridor et on entend peu à peu leur conversation se perdre dans l'éloignement.)

SCÈNE VIII

LE GÉNÉRAL, LÉA, puis VICTOR

(Léa, qui les a écoutés s'éloigner, ferme la porte au verrou, sans quitter des yeux le général, puis elle se met à éclater de rire en parlant très haut comme pour être entendue de l'extérieur.)

LÉA, riant.

Ah! ah! Qu'est-ce que tu as? Je te fais peur? Voyons, calme-toi... (Avec gentillesse.) Je suis Léa... ta petite Léa... ta petite femme...

LE GÉNÉRAL, surpris.

Hein !

LÉA, changeant de ton brusquement et à voix basse.

Je te tiens !...

LE GÉNÉRAL, la regardant, sans comprendre.

Qu'est-ce que tu dis ?

LÉA, recommençant à rire et à parler très fort.

Je dis que c'est dégoûtant de se griser comme ça...

LE GÉNÉRAL, balbutiant.

Oui... je suis gris... mais...

LÉA, toujours riant et parlant fort.

Oh ! ce que tu es méchant ! tu en fais des yeux, mon chéri !

LE GÉNÉRAL, ne la quittant pas des yeux.

Prends garde ! Je suis encore solide !

LÉA, prenant lentement son manchon sur la cheminée.

Oui, oui, je sais, tu es fort, très fort. (Elle sort un revolver de son manchon.) Mais je te tuerai quand même...

(Elle le vise.)

LE GÉNÉRAL, épouvanté.

Non ! Je ne veux pas !... Et puis, après tout, tire ! Nous y passerons tous les deux ! (Léa cesse de viser et laisse lentement retomber son bras.) Moi, il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma peau... mais toi, on viendra te

cueillir ici, comme dans une souricière... (Un silence.) Mais tire donc!

LÉA, après un long temps de réflexion.

Eh bien, non! Je ne veux pas te faire de mal, si tu es raisonnable...

LE GÉNÉRAL

Qu'est-ce que tu veux, alors?

LÉA, après un nouveau temps.

De l'argent?...

LE GÉNÉRAL

De l'argent!... Ah! c'était ça!... Eh bien, soit!... Je te donne tout ce que j'ai sur moi...

LÉA, froidement.

Combien?

LE GÉNÉRAL

Je ne sais pas... deux... trois mille...

LÉA

Ce n'est pas assez!... (Ordonnant.) Tu vas me signer un billet... en blanc...

(Elle regarde sur la cheminée l'encrier et le papier.)

LE GÉNÉRAL

Soit. Donne-moi ce qu'il faut... (Léa prend le buvard, l'encre et la plume, de la main gauche et les pose sur la table.) Finissons-en!... Approche la table!...

(Léa lui approche la table. Le général, avant d'écrire, regarde le revolver que Léa tient toujours dans sa main droite.)

LÉA, voyant son regard.

N'aie pas peur... je le pose là pendant que tu écris... (Elle pose le revolver sur la cheminée et, après un léger temps, prend négligemment ses gants, avec lesquels elle joue tout en parlant.) Mais dépêche-toi... (Elle remonte et passe entre la table et le divan.) Écris lisiblement... bien lisiblement... (Elle vient derrière le général.) N'oublie pas la date... C'est fait?... (Elle se penche un peu sur lui, puis brusquement, elle lui passe ses gants autour du cou et l'étrangle. — Le général se débat. — Léa appuie son pied sur le dos du fauteuil pour avoir plus de force. Longue lutte. Pendant les dernières convulsions du corps, elle crie en riant pour étouffer les râles du général.) Ne bouge pas... mais ne bouge donc pas tant, mon chéri... (Puis, quand tout est fini, que le corps ne bouge plus, elle regarde longuement la figure du général. Le voyant mort, elle enlève les gants en les tirant de la main gauche et en les faisant glisser le long du cou, et sans quitter le cadavre des yeux. Elle chiffonne ensuite le papier qu'écrivait le général, le cache dans son corsage; elle reporte le buvard et l'encrier sur la cheminée; remet ses gants et le revolver dans son manchon, puis en passant devant la table, vient au général; elle lui prend la tête de la main droite et passant la gauche sous son bras, elle le penche en avant jusqu'à ce que sa tête repose sur la table, pour faire croire à un évanouissement. Elle regarde alors autour d'elle pour voir si rien ne peut trahir la scène qui vient de se passer; elle court ensuite à la porte, tire le verrou; elle ouvre la porte et sort dans le corridor, en criant affolée.) Garçon ! Garçon !... Au secours ! Au secours ! Oh ! mon Dieu !... Venez vite !...

VICTOR, dans la coulisse.

Quoi ? Qu'y a-t-il?

LÉA, rentrant dans le cabinet, suivie de Victor et du garçon et montrant le général.

Je ne sais pas... Il est tombé tout d'un coup, sans connaissance.

VICTOR, courant au général.

Son Excellence est évanoui... Et ses amis qui sont partis! Ah! là! là!... (Au garçon.) Vite, vite, dites qu'on aille chercher un médecin et prévenez aussi les deux agents qui sont en bas...

(Le garçon sort en courant. Victor relève le général et l'étend sur le fauteuil.)

LÉA, allant rapidement à la fenêtre.

Je vais lui donner de l'air!

VICTOR

C'est ça, ouvrez la fenêtre... (Elle ouvre, se penche visiblement au dehors. On entend alors, de nouveau, les bruits de la fête.) Comment ça lui est-il arrivé?... Donnez-moi donc une serviette avec de l'eau, que je le frictionne...

LÉA, lui apportant la serviette trempée dans le seau à glace.

Nous soupions... Tout à coup, il s'est écroulé en criant : « J'étouffe!... »

VICTOR, après avoir passé la serviette sur la figure du général.

Zut! il ne revient pas à lui... C'est embêtant pour vous... Vous saviez qui c'était?...

LÉA

Oui, un type de la haute. Je n'ai pas de chance. Il m'avait promis cinquante louis...

VICTOR

Il buvait trop... Ça devait lui arriver!...

(Les deux agents entrent précipitamment.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, DEUX AGENTS

VICTOR

Ah! c'est vous, messieurs les agents?

PREMIER AGENT

Oui. Qu'est-ce qu'il y a? (Apercevant le général et allant à lui.) Son Excellence...

(Le deuxième agent ferme la porte.)

VICTOR

... vient d'avoir une attaque...

PREMIER AGENT, regardant Léa.

Une attaque! Comment ça?...

VICTOR

On est allé chercher un médecin.

PREMIER AGENT

Vous avez bien fait! En attendant, nous allons téléphoner à la Préfecture.

LÉA, très humble.

Et moi, messieurs, qu'est-ce que je fais?... Je peux m'en aller?

PREMIER AGENT, à Léa, soupçonneux.

Un instant! Si vous croyez qu'on va vous laisser filer comme ça, après ce qui s'est passé ici!...

LÉA, redevenant très fille de ton et d'allure et élevant la voix.

Est-ce de ma faute, dites donc?

PREMIER AGENT, brutalement et élevant aussi la voix.

Il n'y a pas de : dites donc! Il faut que vous soyez interrogée à la Préfecture pour qu'on établisse votre identité... (A Victor.) Envoyez-nous chercher une voiture...

DEUXIÈME AGENT, ouvrant la porte.

Parfaitement!... (Il fait sortir Victor.) Allez, ne perdez pas de temps!...

(Victor sort.)

LÉA, continuant à crier.

Vous savez bien que je n'y suis pour rien! Je n'ai rien fait!

PREMIER AGENT, criant également.

Vous n'avez rien fait! Vous n'avez rien fait!... Nous verrons ça... En attendant, habillez-vous...

(A ce moment, le deuxième agent qui a refermé la porte soigneusement, puis a écouté longuement derrière, leur fait un signe.)

DEUXIÈME AGENT

Plus rien! Il est parti...

PREMIER AGENT, changeant subitement de ton et à voix basse, après avoir regardé longuement le cadavre du général.

C'est fait, Sonia?

LÉA, regardant le mort, avec un ton de haine farouche.

Cette fois, c'est fait!...

DEUXIÈME AGENT, allant vers le général, se penchant sur le cadavre en le menaçant du poing.

Enfin! (A Léa.) Comment t'y es-tu prise?...

LÉA, vite, à voix très basse.

Étranglé avec mes gants... je l'ai menacé... je l'ai fait écrire, et pendant ce temps...

(Elle fait le geste d'étrangler.)

PREMIER AGENT

Bravo!

LÉA, passant au-dessus de la table et venant entre eux.

Et vous, comment avez-vous fait?... Les agents?...

DEUXIÈME AGENT

Nous les avons saoûlés...

PREMIER AGENT

... pris leur place...

DEUXIÈME AGENT

On était là, tout prêts, au cas où ça aurait mal tourné...

LÉA, faisant signe au deuxième agent de lui passer son manteau.

Filons vite avant l'arrivée du médecin. (Elle met son manteau. Les deux agents l'aident.) Dépêchons-nous... Mon manchon... (Le deuxième agent le lui passe.) Attention au

revolver!... (Le deuxième agent sort le revolver du manchon et le met dans sa poche.) Partons!...

(Elle va pour sortir.)

PREMIER AGENT, la retenant.

Comme ça?... Tu es folle!...

DEUXIÈME AGENT, sortant des menottes de sa poche.

Et les menottes...

LÉA, tendant son poignet.

Ah! oui, les menottes...

DEUXIÈME AGENT, les lui mettant.

Il faut jouer nos rôles jusqu'au bout!...

PREMIER AGENT

Ce soir, nous serons en sûreté à Genève...

DEUXIÈME AGENT

Le train est dans une heure...

DEUXIÈME AGENT, qui a prêté l'oreille au dehors, entendant du bruit.

Attention!

PREMIER AGENT, se remettant subitement à crier.

Allons, en route pour la Préfecture!

LÉA, criant aussi.

Non, je ne veux pas... je n'ai rien fait!...

PREMIER AGENT, la brutalisant.

Tu vas te taire !...

(A ce moment, Victor entre. Les deux agents entraînent Léa qui se débat.)

DEUXIÈME AGENT

Ah ! tu veux qu'on te traîne, ma petite !...

PREMIER AGENT, la soulevant de terre.

Tu veux faire la mauvaise tête !...

DEUXIÈME AGENT, la tirant par les menottes.

Attends un peu ! Tu vas voir...

LÉA, que les agents entraînent dehors.

Je ne veux pas... laissez-moi...

VICTOR, à Léa, pendant qu'on l'entraîne.

Gueulez donc pas comme ça ! Vous allez ameuter tout le monde... Oh ! ces filles !

LÉA, se débattant dans le corridor en hurlant.

Laissez-moi... Ah ! les vaches !... les vaches !...

(Victor sort derrière eux, en fermant la porte. Le rideau baisse lentement pendant qu'on entend au loin les cris de Léa et que, par la fenêtre ouverte, arrivent, joyeux, les bruits de la fête de Montmartre.)



LE
SYSTÈME DU DOCTEUR GOUDRON
ET DU PROFESSEUR PLUME

DRAME EN UN ACTE

(D'après **EDGAR POË**)

Représenté pour la première fois,
sur la scène du Théâtre du Grand-Guignol,
le 3 avril 1903.

PERSONNAGES

DOCTEUR GOUDRON, 45 ans . .	MM. GOUGET.
PROFESSEUR PLUME, 60 ans . .	CHAULEY.
HENRY, 30 ans.	SCHUTZ.
JEAN, 28 ans.	BRIZARD.
ROBERT, 25 ans	DUFRENNE.
GARDIEN-CHEF, 40 ans.	RATINEAU.
PREMIER GARDIEN.	CHEVILLOT.
DEUXIÈME GARDIEN	CAREL.
TROISIÈME GARDIEN.	MARTIN.
MADAME JOYEUSE, 45 ans . . .	Mmes LISE FLEURIE.
MADEMOISELLE EUGÉNIE, 18 ans.	VELLINI.

LE

SYSTÈME DU DOCTEUR GOUDRON

ET DU PROFESSEUR PLUME

Un cabinet de travail. — Intérieur sévère de médecin aliéniste. Grande fenêtre au fond, avec balcon. Porte à gauche; lorsqu'elle s'ouvre, on aperçoit un long corridor. Porte basse à droite; — près de cette dernière, une cheminée sur laquelle se trouvent quelques appareils électriques, des livres, une carafe, etc. — Bureau très en désordre. Dans un coin de la chambre, une bibliothèque. — Chaises, fauteuils, etc. Après-midi d'été; grand soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, JEAN

(Au lever du rideau, grand silence sur la scène. Puis on entend frapper à la porte de gauche. — Nouveau silence. — On refrappe. — La porte de gauche s'ouvre ensuite lentement. — Un homme passe la tête, regarde dans la chambre, pénètre, puis se tourne et parle à quelqu'un qui le suit.)

HENRI

Personne...

JEAN, qui est, à son tour, entré dans la chambre.

Toujours personne!

(Il referme machinalement la porte derrière lui.)

HENRI

On entre ici comme dans un moulin!

JEAN

En voilà, un établissement drôlement tenu!... Toutes les portes sont ouvertes... Les fous doivent pouvoir s'échapper comme ils veulent!

HENRI

Attendons ici... Il viendra bien quelqu'un... (Regardant autour de lui.) Ça doit être le cabinet du directeur...

(Un silence. — Ils examinent la chambre, la bibliothèque, les instruments électriques.)

JEAN, soudain gaiement.

Dis donc, mon vieux, nous ne nous sommes pas trompés?... Tu es bien sûr que c'est ici?... Vois-tu que nous soyons entrés par erreur dans un autre endroit!... Ça serait drôle!...

HENRI

Oui, ça serait drôle...

(Ils se mettent à rire. Des cris aigus, effrayants, venant du dehors, les interrompent soudain.)

JEAN, sursautant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HENRI, après avoir écouté et s'être dirigé du côté de la fenêtre.

Ce sont les fous...

JEAN

Les fous... tu crois?

HENRI

Qui veux-tu que ce soit?

(Les cris redoublent; c'est un vacarme épouvantable.)

JEAN

Quels cris!... Mais que se passe-t-il?

HENRI, allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Que veux-tu qui se passe?

JEAN, le suivant.

Tu vois quelque chose?

HENRI, s'avançant sur le balcon et se penchant.

De ce balcon, on ne voit rien... une grande cour en bas... (Se penchant plus encore.) Oh! que c'est haut!... (Refermant la fenêtre.) Ce sont les fous qui font ce vacarme, sûrement... Ils hurlent souvent comme ça... surtout par les temps d'orage... et il y en a un sérieux dans l'air...

(Il s'éponge le front avec son mouchoir.)

JEAN, s'épongeant aussi et s'asseyant sur un coin de la table.

Tu parles!

HENRI

Si tu les entendais quand le tonnerre éclate!... C'est

épouvantable !... Tu n'as jamais visité d'établissements d'aliénés?

JEAN, ironique.

C'est la première fois que ce plaisir m'est réservé!

HENRI

C'est très intéressant!

JEAN

Oui... peut-être... Je n'y tenais pas autrement... Enfin tu voulais venir, je t'ai suivi...

HENRI

Tu ne le regretteras pas.

(A ce moment, on entend de nouveaux cris, perçants comme des hurlements de bêtes fauves.)

JEAN, effrayé, se levant.

Encore!... Mais qu'est-ce qu'on fait à ces malheureux?... Je suis sûr que leurs gardiens les maltraitent horriblement... c'est honteux!

HENRI

Mais non... Je te dis que c'est ce temps d'orage qui les énerve... D'abord, tu sauras que dans cet établissement, qui est unique en France, les fous vivent presque en liberté et sont très bien soignés, d'une façon très douce, très humaine...

JEAN

Il n'en est pas partout de même...

HENRI

Ici, c'est comme ça. Tu verras...

JEAN, faisant la grimace.

J'aimerais mieux ne pas voir!

HENRI

Tu es ridicule!...

JEAN

Qu'est-ce que tu veux? Un fou, ça m'impressionne... et puis ces cris!...

HENRI, le blaguant.

Peureux!

JEAN

Je n'ai pas peur... mais je ne trouve pas que ce soit un spectacle bien agréable... Ces pauvres diables, on vient les voir comme des bêtes curieuses!... On n'a pas ce droit-là! Ce sont des malades comme les autres... plus à plaindre que les autres!...

HENRI

Mais, mon cher, quel mal leur fait-on en venant les voir, en s'occupant d'eux? Au contraire, c'est depuis qu'on s'occupe d'eux, que leur sort a été un peu amélioré, qu'on les traite comme les autres malades... D'ailleurs, ce n'est pas pour eux que je viens... mais pour le docteur qui dirige la maison... C'est, paraît-il, un aliéniste remarquable, connu dans le monde entier par ses livres et ses expériences... Il a pour traiter les malades, une méthode, un système, auquel il doit

des cures merveilleuses... C'est très difficile de pénétrer ici, tu sais?

JEAN

Ah! parlons-en!... La porte d'entrée était grande ouverte... nous avons monté des escaliers, traversé tout l'établissement sans rencontrer un chat...

HENRI, *l'interrompant.*

... Je veux dire que le directeur... — un type très original — n'autorise qu'à de très rares exceptions les visiteurs... Heureusement que j'ai pour lui une lettre de recommandation... *(Il se fouille.)* Pourvu que je ne l'aie pas égarée!... *(La trouvant.)* Non, la voilà... J'espère qu'avec ça nous serons très bien reçus... qu'on nous montrera tout... Il faut que je fasse au moins deux articles là-dessus pour mon journal...

JEAN, *souriant.*

Ou trois... Ah! malin... *(S'interrompant.)* Chut!... Écoute... on vient!

HENRI

Ce n'est pas trop tôt!

(Ils se découvrent, prennent une attitude correcte. Long silence. Ils se regardent étonnés.)

JEAN

Non... Pourtant, j'avais cru entendre du bruit, là, tout à côté... *(Prêtant l'oreille.)* Mais si, il y a quelqu'un...

HENRI, *s'avançant.*

Tu crois?...

JEAN, le poussant vers la porte de droite.

Sûrement...

(Henri traverse la chambre, se dirige vers la porte et frappe.)

VOIX, derrière la porte.

Hein?... Qui est là?...

HENRI, à haute voix.

Pardon!... à qui pourrait-on s'adresser pour...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR GOUDRON

(A ce moment la porte s'ouvre, Goudron entre brusquement et referme sur lui la porte avec violence; il y reste le corps collé. Il est décoré de la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il a la voix et les gestes saccadés.)

GOUDRON

Qui êtes-vous?... Que voulez-vous?

HENRI, reculant ainsi que Jean devant cette apparition.

Pardon, monsieur... nous avons traversé l'établissement sans rencontrer âme qui vive pour nous renseigner...

JEAN, continuant.

... Nous désirerions parler à monsieur le directeur...

GOUDRON, brutal.

Monsieur le directeur?... Qu'est-ce que vous lui voulez?

HENRI

C'est pour visiter l'établissement... Nous sommes recommandés par le docteur Richard... Voici un mot de lui...

(Il lui tend une lettre.)

GOUDRON

Ah! ah!... Très bien... très bien... (Il prend la lettre qu'il parcourt et jette en la froissant sur la table.) Je vois ce que c'est... (Souriant.) Vous voudriez obtenir l'autorisation de visiter l'établissement, de voir les fous...

JEAN

Nous en serions très heureux...

HENRI

Monsieur le directeur est-il visible?

GOUDRON, solennel.

Monsieur le directeur! Mais, c'est moi, messieurs, qui voulez-vous que ce soit?...

HENRI

Pardon!... J'ignorais à qui j'avais l'honneur de parler...

GOUDRON, devenant très aimable.

Veuillez vous asseoir, messieurs...

(Il leur désigne des sièges.)

HENRI

Nous vous dérangeons, peut-être?

GOUDRON

Nullement, messieurs, nullement... Je suis enchanté de me mettre à votre entière disposition.

HENRI

Merci, monsieur...

JEAN

Trop aimable vraiment...

(Jean et Henri s'assoient. Goudron, avec un air de grande fatuité, s'installe dans le fauteuil placé derrière le bureau, se carre dedans, se renverse.)

GOUDRON

Je vous écoute, messieurs...

HENRI

Voici, monsieur le directeur, ce que nous attendons de votre grande bienveillance... Nous savons combien sont rares les privilégiés que vous voulez bien admettre à visiter en détail l'établissement dirigé par vous avec tant d'autorité, depuis des années...

GOUDRON, répétant.

Depuis des années !...

HENRI

Je suis rédacteur au *Journal de Paris* ainsi que mon ami, M. Jean Valmont, et je voudrais, si vous le permettez, prendre quelques notes sur votre établissement, les malades que vous y soignez, et au besoin, si cela ne vous est pas trop désagréable, vous

demander quelques renseignements sur vous, vos travaux, votre méthode de traitement, votre fameux système...

GOUDRON, répétant.

Mon système!

JEAN

Nous vous serions très reconnaissants si vous vouliez bien nous accorder cette faveur...

HENRI, tirant de sa poche un carnet et un crayon, ainsi que Jean.

... Et les lecteurs de notre journal également...

GOUDRON, avec une grande emphase.

Messieurs.. je suis très flatté... très flatté, que vous ayez eu l'idée de me rendre visite, et que vous vous intéressiez à une œuvre qui m'est chère et dont j'ai fait ma vie depuis que j'ai été conduit ici... Le système dont vous avez entendu parler... — et qui m'a coûté bien des peines et des tracas!... — est, en effet, mon invention... Je le crois destiné à agir puissamment sur l'esprit des aliénés... (Avec une emphase croissante.) Ah! les fous, messieurs!... Qui dira leurs souffrances, leurs misères!... Jusqu'à ce jour, on les a traités comme des animaux nuisibles, comme des bêtes curieuses, et non comme des malades. (De plus en plus emphatique.) Plaignons-les!... Soignons-les, messieurs! L'humanité le demande, la science l'ordonne!...

HENRI, à part.

Charlatan!

GOUDRON

Je ne crois pas faire tort à ma modestie de simple savant retiré du monde, en vous disant que j'ai jusqu'ici obtenu des cures vraiment très intéressantes, dont je suis en train de recueillir les observations pour les soumettre à la Faculté de Médecine... (Insistant.) Oui, messieurs, à la Faculté de Médecine... Je pourrais même vous citer... (A ce moment, on entend comme des gémissements qui semblent venir de la chambre de droite. Il s'arrête, regarde de ce côté, écoute.) Ah! je l'entends encore!... (Les gémissements se font plus distincts. Il se lève.) Pardon, messieurs... (Il va à la porte de droite, et, se plantant brusquement devant, à voix très haute.) Mais taisez-vous donc! mon ami!... Quand vous aurez fini vos plaintes... (Comme s'il répondait soudain à quelqu'un.) Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? C'est moi le maître, entendez-vous... Ce n'est pas vous! Je veux que vous vous taisiez!... (Il frappe à grands coups de poing sur la porte, puis se tournant en souriant vers Jean et Henri qui suivent des yeux cette scène avec étonnement.) Il faut lui parler comme ça... Excusez-moi, je vous prie... c'est un pauvre fou que je ne peux pas arriver à calmer...

JEAN, effrayé.

A côté de vous... là... un fou ?

GOUDRON

Oui, je l'ai mis là pour le surveiller... Oh! je ne peux pas le quitter une minute. Il n'y a que moi qui ai quelque influence sur lui... C'est le plus atteint et le plus dangereux... Oui, messieurs, le plus dangereux! (Un temps.) Mais que disions-nous ?

HENRI

Nous parlions des résultats tout à fait admirables de votre système...

(Goudron marche nerveusement dans la chambre pendant que Henri prend des notes et que Jean, troublé, jette, de temps à autre, un regard vers la porte de droite.)

GOUDRON

Ah! oui... mon système!... Eh bien, messieurs, mon système, vous devez le connaître dans sa généralité, sinon dans ses détails... Vous avez, sans nul doute, entendu parler de la partie la plus essentielle et la plus intéressante du traitement que j'applique ici, aux malades... traitement qui, d'ailleurs, est déjà en vigueur dans toute l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, et qui, bientôt, je veux l'espérer, — le sera dans le monde entier... Mon système — puisqu'on l'appelle ainsi communément au dehors, comme s'il était question, messieurs, d'une invention pratique — mon système... (De nouvelles plaintes s'élèvent de la chambre de droite. Il s'arrête brusquement et regarde dans la direction de la porte.) Il recommence!... Quel animal!... (Furieux.) Il faut pourtant que ce bruit cesse!

(Il traverse rapidement la scène et disparaît dans la chambre de droite, dont il referme la porte derrière lui avec une violence inouïe.)

SCÈNE III

JEAN, HENRI, seuls.

(Un temps. Les journalistes se regardent.)

HENRI

C'est un type.

JEAN

Tête curieuse... intelligente...

HENRI

Oui, mais quel charlatan!... « Mon système! » Il en a plein la bouche!

JEAN

Il est enchanté qu'on vienne l'interviewer... Tu as été très malin! (A ce moment, on entend un cri épouvantable suivi d'un rire strident. Les journalistes se lèvent, effrayés. A ce moment reparaît Goudron, très calme. — Jean, allant vers Goudron :) Mais qu'est-ce que c'est?

HENRI

Que se passe-t-il donc?

SCÈNE IV

Les Mêmes, GOUDRON

GOUDRON

Ce n'est rien, messieurs... ce n'est rien... (Souriant.) Il ne nous dérangera plus... Je l'ai calmé. Quelle brute!... Tenez, regardez comme il m'a griffé!... non, mais regardez! C'est qu'il est méchant ce bougre-là!

(Il montre ses mains.)

JEAN

Oh! mais vous avez les mains abîmées!...

HENRI

Tout égratignées!...

GOUDRON, s'essuyant avec son mouchoir.

Oh! ce n'est rien... J'en ai vu bien d'autres depuis que je suis ici!

JEAN

Avec des malades comme celui-là, vous devez courir souvent de réels dangers...

GOUDRON

Oui, on a du mal!... Très intelligent quand il n'est pas en état de crise, ce malade a une manie dont rien n'a pu le guérir jusqu'à présent, malgré les années qu'il a passées ici à se soigner... (Souriant.) Il veut à toute force être docteur et diriger cet établissement... (Leur offrant des cigarettes qui se trouvent sur la table.) Il a contre moi une haine féroce!... Il n'y a pas une demi-heure, tenez, il avait réussi à entraîner les autres fous à se révolter!... Ceux-ci, qui le craignent énormément et lui obéissent comme à un chef, sont tombés sur nous à l'improviste... Ils voulaient nous emprisonner dans leurs cellules. Nous avons eu beaucoup de peine à nous en défaire et à les mettre à la raison... (Se mettant à rire.) ... Si toutefois on peut dire, messieurs, qu'on met un fou à la raison... Ç'a été une bataille terrible entre eux et nous!...

HENRI, à Jean.

Ce sont ces cris que nous avons entendus!...

GOUDRON, continuant d'un ton bonhomme.

Enfin, maintenant, ils sont enfermés, et bien enfermés... Quant au « Directeur » comme tout le

monde l'appelle ici, je l'avais mis là (Montrant la chambre de droite.) pour qu'il se tienne tranquille... Mais il fait un tel bruit!... et j'ai horreur du bruit! (Répétant avec un ton de voix étrange.) Oui, messieurs, horreur du bruit... (Un temps, il s'assied.) Il a fallu le punir très sévèrement... malgré la répugnance que j'ai toujours à agir ainsi vis-à-vis des malades... (Ému.) Ça m'a fait beaucoup de peine!...

HENRI

Vous lui avez fait mettre la camisole de force?

GOUDRON, se relevant brusquement.

Ah! ne parlez pas de ça!... Voyons, pourquoi parlez-vous de ça?...

HENRI, interloqué.

Mais je croyais...

GOUDRON, furieux.

La camisole!... Mais c'est horrible!... C'est monstrueux!... Vous me feriez bondir!...

HENRI, pour réparer sa gaffe.

Je sais que vous n'êtes point partisan de ces moyens de répression sévères...

GOUDRON

Barbares... ignobles!...

JEAN

Mais, cependant, dans certains cas...

HENRI

Il faut bien en venir là...

JEAN

Ou aux douches...

GOUDRON, frappant sur la table.

Voyons, messieurs, qu'est-ce que vous dites!... Les douches!... Mais c'est pis encore que la camisole! Cette eau froide qui s'abat violemment sur le corps et la tête... (Frissonnant.) Brr! C'est comme si on jetait du pétrole sur du feu! On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est!... Ah! ne parlons plus de ça, je vous en supplie.

(Il se prend la tête dans les mains, comme s'il souffrait. Un long silence embarrassé. Jean et Henri se regardent, stupéfaits. Ils semblent se demander : Qu'est-ce qui lui prend?)

HENRI, après un temps.

Pourriez-vous, monsieur le directeur, entrer un peu dans le détail de la méthode nouvelle employée par vous?...

GOUDRON, soudain, redevenu très aimable et très calme.

Sans doute, messieurs, sans doute... N'êtes-vous pas venus pour cela... (A ce moment, la porte de gauche s'ouvre et on voit paraître un petit vieux à l'air timide, bientôt suivi d'un jeune homme et de deux dames; ils entrent lentement à la suite les uns des autres, sans dire un mot, souriants. — Goudron, s'interrompant à leur vue :) Mais voici monsieur Plume... et monsieur Robert... Je serai heureux de vous les présenter... Ce sont pour moi des collaborateurs précieux et des amis. (Aux journalistes qui se sont

levés.) Ne vous dérangez pas, je vous en prie... ne vous dérangez pas.

SCÈNE V

Les Mêmes, ROBERT, PLUME, MADAME JOYEUSE, MADEMOISELLE EUGÉNIE (1)

GOUDRON, allant aux nouveaux venus, empressé.

Bonjour, messieurs... Mesdames, vous pouvez entrer... N'ayez pas peur. Ces messieurs sont des journalistes qui ont entendu parler de notre établissement et qui désirent le visiter...

MADAME JOYEUSE, coquette, une rose à la main, faisant une grande révérence.

Vraiment, messieurs, vous venez voir les fous? Cela vous intéresse?

(Les journalistes sourient et saluent.)

GOUDRON

Permettez-moi, messieurs, de vous présenter le célèbre professeur Plume, mon excellent ami et très distingué collaborateur...

(1) Chacun des personnages, à l'exception de Goudron et des deux journalistes, doit avoir un tic ou une manie très peu apparente. Madame Joyeuse passe fréquemment sous son nez la fleur qu'elle tient à la main; mademoiselle Eugénie a un tic nerveux dans les yeux, qu'elle cligne souvent; Plume regarde en l'air, en souriant d'un air béat, et Robert, à trois ou quatre reprises, fouille rapidement toutes ses poches comme s'il avait perdu quelque chose, puis reprend une immobilité de statue.

PLUME, saluant de façon grotesque.

Mon cher directeur!... Messieurs...

GOUDRON, continuant à présenter.

... Mon ami, monsieur Robert... et ces dames... Mais je vous en prie, asseyez-vous... Nous montrerons à ces messieurs, tout à l'heure, nos pauvres malades quand ils seront un peu plus calmes.

PLUME, répétant.

Plus calmes!...

(Tous s'asseoient.)

MADAME JOYEUSE

Ah! je souhaite à ces messieurs bien du plaisir!... Moi, je ne pourrais pas voir un fou en face.

JEAN, à Henri, bas.

Que fait-elle ici?

MADEMOISELLE EUGÉNIE, à madame Joyeuse.

En voilà une drôle de distraction!

HENRI, bas à Jean, montrant Goudron.

Sa femme et sa fille... sans doute!...

MADEMOISELLE EUGÉNIE

La folie! Quel mal épouvantable!...

PLUME, répétant.

Épouvantable!...

MADAME JOYEUSE

Ah! messieurs les savants, vous devriez bien vite trouver un remède à ce terrible fléau de l'humanité!

GOUDRON, solennel.

Nous cherchons...

PLUME, répétant.

Nous cherchons !...

JEAN, à part, regardant Plume.

Il est rigolo, le vieux professeur !

HENRI, à Goudron pour le flatter.

Mais, monsieur le directeur, grâce à votre système...

JEAN, enchérissant.

Système admirable...

HENRI

Merveilleux !...

GOUDRON, modeste.

Ah ! messieurs... je ne mérite pas de tels éloges... En tous cas, je ne le mérite pas seul... Associez, je vous prie, à mon œuvre, mon très cher et éminent collaborateur, le professeur Plume...

PLUME, resaluant de façon grotesque.

Mon cher directeur !

GOUDRON

La méthode employée par moi pour le traitement des malades — méthode que j'ai appelée le système de la *douceur* — est mon invention... Mais cette méthode a été très sérieusement modifiée par mon illustre ami, en certaines parties... (Il désigne le professeur Plume.) Le traitement auquel nous soumettons nos malades, messieurs, est des plus simples... Nous ne contredisons aucune de leurs manies. Au contraire. Non seulement nous nous y prêtons, mais encore nous les y encourageons... C'est ainsi que nous avons pu opérer un certain nombre de guérisons radicales... Soixante pour cent, environ.

JEAN, écrivant.

Soixante pour cent?

HENRI, écrivant aussi.

Vraiment, dans cette proportion ?

GOUDRON

Absolument !... Il n'y a pas de raisonnement qui touche autant la raison affaiblie d'un fou que la réduction à l'absurde... Nous avons eu, par exemple, des malades qui se croyaient poulets... Leur traitement consistait en ceci : reconnaître, accepter leur manie comme un fait positif, et dès lors, donner au malade, pendant toute une semaine, la nourriture qui appartient proprement au poulet... Grâce à cette méthode, il suffisait d'un peu de graines et de gravier pour opérer des miracles... Des graines... du gravier !... (Il rit.) Ah ! Ah !

(Tous se mettent à rire.)

JEAN, riant aussi.

Très curieux !...

HENRI, même jeu.

C'est excessivement drôle !...

GOUDRON

Mais ce système d'une incomparable humanité, présentait cependant un danger... un grand danger !... Il n'est pas possible de deviner, de prévenir les caprices des fous... Il n'est jamais bien prudent de les laisser se promener librement, sans surveillance aucune... Le fou, messieurs, peut être *adouci*, comme on dit, pour un temps ; mais il est toujours, en fin de compte, capable de turbulence... De plus sa ruse est proverbiale... et vraiment très grande !... S'il a un projet en vue, il sait le cacher avec une hypocrisie qui est merveilleuse.

PLUME, répétant (1).

Merveilleuse !

HENRI

En ce moment, monsieur le directeur, vous avez beaucoup de malades ?

GOUDRON

Une demi-douzaine, en tout.

(1) Il faut que pendant cette scène, à partir de la réplique de Plume « Merveilleuse ! », on sente l'orage gronder crescendo au lointain jusqu'au coup de tonnerre, et que les acteurs indiquent, par leur jeu, la chaleur qui pèse dans l'air et les énerve.

JEAN

Pas plus ?

GOUDRON

Mais qui comptent triple, vous pouvez le croire !... Ils nous ont donné plus de mal à eux six !...

HENRI

Sur ces six, il y a plus de femmes que d'hommes, je suppose ?

GOUDRON

Ce sont tous des hommes... Et de vigoureux gaillards, je puis vous l'affirmer ! Ah ! Ah !

(Il se met à rire bruyamment. Plume, Robert, madame Joyeuse, mademoiselle Eugénie se mettent à rire aussi, plus bruyamment encore.)

JEAN, bas, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont à rire comme ça ?

HENRI, à Goudron.

J'avais toujours entendu dire qu'il y avait plus de fous parmi les femmes que parmi les hommes...

MADAME JOYEUSE, minaudant.

Ah ! monsieur, que dites-vous ?... Voilà une affirmation qui est aussi fausse que peu aimable pour notre sexe...

HENRI, souriant.

Évidemment, madame, et je m'en excuse !... mais ce n'est pas moi qui parle, c'est la statistique... et on sait qu'elle n'a aucune galanterie !...

MADAME JOYEUSE

La statistique se trompe !... Plus de fous parmi les femmes que parmi les hommes !... Soutenir cela, mais c'est absurde ! n'est-ce pas, mon cher monsieur Plume ?...

PLUME, répétant.

Absurde.

MADAME JOYEUSE

Les femmes, presque toutes, je ne dis pas, sont originales... excentriques... maniaques !... mais de là à tomber dans la folie, il y a loin !... n'est-ce pas, mon cher directeur ?...

GOUDRON

Je suis tout à fait de votre avis, madame Joyeuse.

(A ce nom bizarre de madame Joyeuse, les journalistes se regardent en souriant.)

MADAME JOYEUSE

Et vous, mademoiselle Eugénie, êtes-vous aussi de mon avis ?

EUGÉNIE

Absolument, madame Joyeuse ! Il faudrait être un âne pour soutenir le contraire !

GOUDRON, vivement, en riant.

A propos d'âne, figurez-vous que nous avons ici un malade qui s'est fourré dans la tête qu'il était cet animal !...

(Robert, qui n'a pas encore dit un mot ni fait un geste, se lève brusquement et bondit devant les journalistes.)

ROBERT

Et c'est un malade bien fatigant!... On a beaucoup de peine à le tenir... Pendant longtemps il ne voulait manger que des chardons... Il était sans cesse occupé à ruer avec ses talòns... comme ça, tenez, messieurs, comme ça!...

(Il se lève et se met à ruer en riant aux éclats; en faisant ses ruades, il donne des coups de pied à madame Joyeuse.)

MADAME JOYEUSE, furieuse, se levant.

Monsieur Robert, je vous serais bien obligée si vous vouliez vous contenir. . Vos plaisanteries sont d'un goût douteux... Vous avez abîmé ma robe de brocart!... Ces messieurs auraient bien compris sans cette démonstration...

(Elle se rassied, le dos tourné à la société.)

ROBERT, se rasseyant gravement.

Mille pardons, madame Joyeuse... Je n'avais pas du tout l'intention de vous offenser... du tout!...

GOUDRON, l'interrompant.

Mon cher monsieur Robert, l'homme dont vous parlez était un malade très sérieusement atteint, mais on ne peut le comparer à celui que nous avons tous connu, à l'exception de ces messieurs, bien entendu! Je veux parler de celui qui se prenait pour une bouteille de champagne, et qui, en parlant, avait toujours un : pan... pan... et un pschi... pschi... (Il imite le bouchon qu'on débouche et donne un énorme coup de poing sur la table, ce qui fait

sursauter les journalistes.) à la façon d'un bouchon qui saute... ah! ah!...

(Il se met à rire d'un rire inextinguible. Tous les autres l'imitent.)

JEAN, bas, à Henri.

Ils m'agacent, avec leurs rires!

HENRI, bas aussi.

Mais qu'est-ce qu'ils ont donc?

ROBERT, continuant en se tordant de rire.

Et Bouvier?...

PLUME, s'esclaffant.

Ah! oui! Bouvier!

GOUDRON, riant plus fort.

Bouvier la toupie!... On l'avait surnommé « toupie » parce qu'il était pris de la manie de se croire métamorphosé en toupie...

ROBERT

Vous seriez morts de rire, messieurs, à le voir tourner comme un toton!... Il pirouettait pendant des heures sur un seul pied. (Il se lève, et s'étant accroupi, tourne sur ses pieds rapidement, imitant la toupie, en riant aux éclats, puis il se relève soudain comme mû par un ressort.) Nous avons eu aussi Jules Deshoulières, qui était vraiment un cas très curieux... Figurez-vous, messieurs, qu'il croyait être une citrouille!... Et il persécutait sans cesse le

cuisinier pour se faire mettre dans l'eau chaude!... (Répétant.) dans l'eau chaude, messieurs!... Ah! Ah!...

(Il retombe sur une chaise en se tordant de rire, ainsi que madame Joyeuse, mademoiselle Eugénie, Plume et Goudron.)

JEAN, bas à Henri.

Ça n'est pas naturel...

HENRI, bas à Jean.

Non, ça n'est pas naturel...

(Eugénie se lève brusquement et va aux journalistes, avec un air étrange, pendant que ceux-ci reculent leurs chaises, effrayés.)

MADEMOISELLE EUGÉNIE

Monsieur Merlin, au moins, avait, lui, une lubie plus sensée; sa lubie était inspirée par le sens commun, et elle procurait au moins du plaisir à tous ceux qui la connaissaient... Il avait découvert, après réflexion, qu'il avait été, par accident, changé en coq; mais en tant que coq, il se conduisait raisonnablement... Il battait des ailes comme ça! (Elle imite les battements d'ailes du coq.) Quant à son chant il était délicieux! (Elle imite le cri du coq.) Cocorico! Cocorico!...

TOUS, sauf Goudron, imitant le coq.

Cocorico!... Cocorico!...

HENRI, se levant, bas à Jean.

Mais ils sont fous!

JEAN, même jeu.

Qu'est-ce que ça veut dire?...

GOUDRON, se levant, colère, et frappant sur la table.

Mademoiselle Eugénie, veuillez vous contenir. Si vous ne pouvez vous conduire décemment, comme une jeune fille doit le faire, vous pouvez sortir...

TOUS, ensemble, sauf mademoiselle Eugénie qui baisse la tête et reste immobile au milieu de la chambre.

Monsieur le directeur a raison!... Monsieur le directeur a raison!... Monsieur le directeur a raison!...

JEAN, bas à Henri.

Viens, partons... Ça me fait mal!

HENRI, allant au docteur Goudron.

Mais, monsieur, c'est une mauvaise plaisanterie!...

(A ce moment, on entend très distinctement le grondement du tonnerre.)

GOUDRON, effrayé, lui saisissant le bras.

Quel est ce bruit?...

HENRI, se dégageant.

Mais c'est l'orage...

GOUDRON, affolé. (1)

L'orage!...

MADAME JOYEUSE, épouvantée, gémissant.

L'orage!... Ah! mon Dieu!...

(Elle se cache la figure dans ses mains et va se blottir dans un coin de la chambre, sous un fauteuil.)

(1) Les cinq répliques qui suivent doivent être dites ensemble.

EUGÉNIE

L'orage!... J'ai peur. (Gémissant aussi, elle se jette par terre à plat ventre.) Ah!...

PLUME

L'orage!... Cachez-moi!... cachez-moi!

(Tremblant et claquant des dents, il se cache dans la cheminée, la figure dans le foyer.)

ROBERT, les traits grimaçants d'effroi.

Nous sommes perdus!...

(Il grimpe comme un chat sur la cheminée, la figure collée contre la glace. A ce moment, l'obscurité se fait en scène, un éclair sillonne la chambre, puis, après quelques secondes, un violent coup de tonnerre éclate. Tous les fous se mettent à hurler. Jean et Henri restent immobiles, cloués sur place, épouvantés.)

GOUDRON, sautant sur la table et gesticulant au milieu des lamentations.

Silence donc!... silence!... Vous allez attirer le tonnerre par ici... Je vous ordonne de vous taire!... Quand vous aurez fini vos plaintes!... A quoi cela vous servira-t-il? C'est moi le maître, entendez-vous!... Silence!...

JEAN, à Henri.

Sauvons-nous! nous sommes en danger ici...

HENRI, à Jean.

Ils sont plus fous les uns que les autres!

JEAN

Où sommes-nous tombés!

(Ils traversent rapidement la chambre pour gagner la porte de gauche quand, tout à coup, Goudron saute à terre, leur barre le passage.)

GOUDRON, ricanant.

N'ayez pas peur... n'ayez pas peur... (Regardant sous la porte.) Doucement... il est entré... ne l'effrayez pas... Il faut fermer la porte... (Il la ferme à clef et met la clef dans sa poche.) Maintenant nous le tenons... nous tenons le tonnerre !... (Il montre Jean.) Empoignez-le, nous le tenons... aidez-moi !... (Plume, Robert et Goudron se précipitent sur Jean.) Il ne peut plus nous échapper !...

JEAN, se débattant, étendu sur la table où il a été renversé.

Laissez-moi... Au secours!...

(Une lutte s'engage.)

HENRI, luttant contre madame Joyeuse et mademoiselle Eugénie qui ont sauté sur lui et le griffent en hurlant.

Voulez-vous le laisser, malheureux !...

GOUDRON, sautant sur la table et montrant la tête de Jean.

Attendez... donnez-moi un couteau que je lui farfouille dans l'œil...

(Il prend sur la table un couteau à papier.)

PLUME

Oui... arrachons-lui l'œil...

JEAN, se débattant toujours sur la table.

Au secours!... Henri!

PLUME

Le sang coule... Ah ! ah !

(Il se met à rire.)

HENRI, luttant toujours contre les femmes.

Misérables fous!... Ah !...

ROBERT, montrant la fenêtre.

Jetons-le par la fenêtre!... Par la fenêtre!...

GOUDRON, ouvrant la fenêtre.

Oui, par la fenêtre!...

(Jean, soulevé par Goudron, Robert et Plume, se débat et s'accroche désespérément aux rideaux de la fenêtre qui se déchirent.)

JEAN

Au secours!...

(Henri se dégage enfin des mains des femmes qui se sont enfuies, en éclatant de rire, sur le balcon. Il court à la porte de gauche, essaie d'ouvrir.)

HENRI

Elle est fermée... (Frappant à coups de poing.) Au secours! Personne ne viendra donc!... (Hurlant.) Au secours!...

(Il revient vers les fous qui ont entraîné Jean sur le balcon pour le précipiter en bas. Un carreau se brise dans la lutte. A ce moment, on frappe violemment à la porte de gauche et on entend plusieurs voix derrière.)

VOIX, au dehors. (1)

Ouvrez!... Ouvrez!...

HENRI, qui, sur le balcon, essaie de dégager Jean.

La porte est fermée!... Enfoncez-la !

VOIX, derrière la porte.

Que se passe-t-il?... Robert! Plume! Goudron! Vous

(1) Les trois répliques qui suivent doivent être dites ensemble.

êtes là?... (On cogne à la porte.) Ils ne doivent pas être tous là...

HENRI, du balcon.

Vite... au secours!

JEAN

Nous sommes enfermés par les fous... Au secours!

(A ce moment, la porte cède et plusieurs gardiens font irruption. A ce moment les fous, effrayés par la voix de leurs gardiens, ont lâché Jean et se sont réfugiés en tremblant dans un coin de la chambre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE GARDIEN-CHEF, LES GARDIENS

LE GARDIEN-CHEF, en entrant. (1)

Qu'est-ce qu'il y a?

PREMIER GARDIEN

Ils s'égorgent entre eux...

DEUXIÈME GARDIEN, sautant sur Plume et sur Robert.

En voici quelques-uns... Plume... Robert...

PREMIER GARDIEN, saisissant Robert.

Goudron aussi...

DEUXIÈME GARDIEN, empoignant Goudron.

Les plus dangereux...

(1) Les cinq répliques qui suivent doivent être dites presque ensemble.

PREMIER GARDIEN

Ça ne fait pas notre compte...

DEUXIÈME GARDIEN

Les autres ont dû se sauver...

LE GARDIEN-CHEF

Nous les retrouverons plus tard... Emmenez ceux-là... Les hommes, en cellule... Les femmes, à la douche... Et doucement surtout... ne les brutalisez pas... ce qui est arrivé est de notre faute... Ça nous apprendra à les surveiller un peu mieux... (Les fous, emmenés par les gardiens, sortent en poussant des cris divers ; Plume rit, Robert imite le bouchon qui saute et les femmes le chant du coq. — A Henri et Jean.) Mais qu'est-ce que vous faisiez ici, vous? (A Goudron qui se débat entre deux gardiens.) Ah ! doucement, Goudron... ou je vais vous faire mettre la camisole... soyez raisonnable !... (Apercevant la décoration de Goudron.) Tiens, vous êtes décoré, maintenant ?... Où a-t-il pris ça ? (Goudron se débat de plus belle.) Allez, emmenez-le !

GOUDRON, gesticulant, devenu fou furieux.

Silence donc! Silence!... Je vous ordonne de vous taire!... Quand vous aurez fini vos plaintes?... A quoi cela vous servira-t-il ?... Je suis le maître, entendez-vous?... Je suis le maître!

(Il se jette à terre en hurlant et lutte contre les deux gardiens qui le prennent à bras-le-corps. Il mord l'un d'eux à la main.)

PREMIER GARDIEN, lâchant Goudron et poussant un cri de douleur.

Ah! la rosse!... Il m'a mordu!

LE GARDIEN-CHEF, aidant les gardiens à s'emparer de lui.

Goudron!... Ça va se gâter... Vous ne voulez pas vous tenir tranquille?... Vous voulez me forcer à vous punir?... Alors, la camisole... allez... la camisole!

(Goudron, soulevé de terre par les gardiens, hurle.)

GOUDRON

Je suis le maître, entendez-vous?... Je suis le maître!...

(Ses vociférations se perdent peu à peu dans le lointain.)

SCÈNE VII

JEAN, HENRI, LE GARDIEN-CHEF

HENRI

Eh bien! vous êtes arrivés à temps!... (Montrant Jean qui est tombé assis sur une chaise et dont les vêtements sont déchirés, la figure ensanglantée.) De l'eau... vite...

LE GARDIEN-CHEF, allant prendre une carafe sur la cheminée.

Comment êtes-vous ici?

HENRI, donnant des soins à Jean, aidé du gardien-chef.

Nous sommes journalistes... nous venions visiter l'établissement... nous avons trouvé tout ouvert...

LE GARDIEN-CHEF

Je crois bien... Les fous viennent de se révolter! Ils nous avaient enfermés dans leurs cellules... Heu-

reusement, un de mes hommes a pu s'échapper et nous délivrer...

JEAN

J'ai bien failli y passer!

HENRI

Ils auraient pu te crever l'œil...

LE GARDIEN-CHEF

Mais enfin, qui vous a reçus ici? Vous avez fini par rencontrer quelqu'un?

HENRI

Celui qu'on a emmené le dernier...

LE GARDIEN-CHEF

Goudron?

HENRI

Nous l'avions pris pour le directeur...

LE GARDIEN-CHEF

Eh bien, vous l'avez échappé belle!... C'est le fou le plus dangereux de l'établissement!... C'est lui qui a organisé la révolte...

JEAN

Il en a une poigne!... Il m'a à moitié étranglé...

LE GARDIEN-CHEF

Ah! quand sa crise le prend, il devient féroce!...

(A ce moment, entrent trois gardiens.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, PREMIER, DEUXIÈME et TROISIÈME GARDIENS

PREMIER GARDIEN

Ça y est, chef!

DEUXIÈME GARDIEN

Si on courait en ville pour tâcher de rattraper les autres?

LE GARDIEN-CHEF

Oh! ils ne doivent pas être loin... Prévenez tout de même la gendarmerie. (Au moment où les gardiens vont se retirer, il les arrête.) Mais dites donc... Où est passé notre directeur?

(Tous les gardiens se regardent.)

PREMIER GARDIEN

Monsieur Maillard...

DEUXIÈME GARDIEN

C'est vrai ça...

TROISIÈME GARDIEN

Ils l'auront enfermé comme nous...

DEUXIÈME GARDIEN

A moins qu'il n'ait eu le temps de se sauver...

PREMIER GARDIEN

Et d'aller chercher du secours en ville pour nous délivrer...

LE GARDIEN-CHEF, très inquiet.

Mon Dieu! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé... Cherchez... cherchez partout...

HENRI, qui les a écoutés et s'avance soudain au milieu d'eux. (1)

Attendez!... Quand nous sommes entrés ici, on faisait du bruit... là... à côté... (Il montre la porte de droite.) J'ai été y frapper... Goudron en est sorti...

LE GARDIEN-CHEF, étonné.

Tiens!

HENRI

Et pendant que nous causions avec lui, nous avons entendu des plaintes...

LE GARDIEN-CHEF, montrant la porte.

Qui venaient de là?

JEAN, se levant.

Oui!... alors, il nous a quittés brusquement et par deux fois est retourné là-dedans...

LE GARDIEN-CHEF

C'est une chambre noire qui sert pour la photographie!

(1) A partir de ce moment, la scène doit être jouée très vite jusqu'à la fin.

HENRI

Il en est ressorti tout griffé, tout sanglant !

LE GARDIEN-CHEF, effrayé.

Ah ! mon Dieu !

(Henri, le regard dirigé sur la porte de droite, pousse soudain un cri.)

HENRI

Oh !...

LE GARDIEN-CHEF ET LES AUTRES GARDIENS

Qu'y a-t-il ?

HENRI, leur montrant le parquet.

Là... regardez... sous la porte !

(Les gardiens s'avancent.)

JEAN, s'avançant aussi.

Ces taches rouges... mais c'est du sang !...

(Ils reculent tous épouvantés.)

LE GARDIEN-CHEF

Oh ! mon Dieu !... si c'était...

(Il se précipite dans la chambre de droite, suivi des gardiens. — Long silence ; Henri et Jean restent glacés d'effroi, les yeux fixés sur le seuil. Alors, un grand cri d'épouvante retentit et les gardiens ressortent de la chambre, la figure blême, les cheveux hérissés d'horreur.)

JEAN, se dirigeant vers eux.

Eh bien ?

HENRI, même jeu

Qu'y a-t-il ?

PREMIER GARDIEN, les arrêtant.

N'entrez pas là...

DEUXIÈME GARDIEN

C'est horrible !...

LE GARDIEN-CHEF, affolé.

Qu'on aille cherche la police... un médecin... C'est monstrueux... monstrueux...

(A ce moment, on voit sortir de la chambre, traîné par le troisième gardien, le cadavre du directeur, cadavre horrible, mutilé, déchiqueté, la face toute tailladée de coups de rasoir. — Tout le monde recule devant ce spectacle épouvantable et détourne la tête, pendant que le cadavre traverse la scène et qu'on entend au loin les cris perçants des fous qui recommencent à rire et à chanter. — Le rideau tombe lentement.)

LA DERNIÈRE TORTURE

DRAME EN UN ACTE

En collaboration avec M. EUGÈNE MOREL

Représenté pour la première fois,
sur la scène du Théâtre du Grand-Guignol,
le 2 décembre 1904.

PERSONNAGES

D'HÉMELIN, consul.	MM. GOUGET.
GEORGES GRAVIER, chancelier	SCHULTZ.
BERNARD, interprète	FLANDRE.
MORIN, caporal d'infanterie de marine, détaché à la garde du consulat	LAUNAY.
LOREAU, soldat d'infanterie de marine . .	BUSSY.
KERDREC, matelot	RATINEAU.
BORNIN, soldat d'infanterie de marine. . .	BROU.
CLÉMENT, volontaire	BAUR.
DENISE D'HÉMELIN, fille du consul . . .	Mmes BARRY.
UNE FEMME	BAILLY.

LA DERNIÈRE TORTURE

En Chine, au mois de juillet 1900, lors de la révolte des Boxeurs.

La scène représente le consulat de France, où les Français assiégés se sont barricadés.

A gauche, le bâtiment du consulat, maison chinoise en briques, élevée sur perron, avec son escalier de six marches gardé par deux monstres en porcelaine ; maison d'un seul étage, aux piliers de bois laqué rouge, au toit de tuiles vernissées.

Au fond et à droite, la scène est coupée par une barricade formée de sacs de terre, de voitures renversées, de débris de toutes sortes. Derrière cette barricade est le canal, invisible, mais au-dessus duquel est jeté, vers le milieu de la barricade, un pont courbé, à la chinoise, orné de monstres, et auquel on accède par des marches.

Au loin, c'est la campagne chinoise, immense plaine nue, avec ses champs de sorghos, à perte de vue. On aperçoit seulement, tout au fond, la *Ville*, immense carré de murailles rouges, crénelées, avec une haute porte à étages fortifiés.

La toile se lève. C'est la nuit. Des lueurs d'incendie dans la ville, au loin. Deux hommes, Gravier, Bernard, montent la garde près du pont. D'autres, Morin, Loreau, Kerdrec, Clément, dorment, couchés à terre, leur fusil auprès d'eux, baïonnette au canon. — Un long silence. Coups de canon, continuellement, au loin.

GRAVIER, bas, à Bernard.

Regarde! comme ça flambe...

BERNARD

Toute la cité chinoise est en feu.

(Un silence.)

GRAVIER, écoutant.

Le canon... comme la nuit dernière!

BERNARD

On doit se battre... là!

GRAVIER

Du côté des pagodes...

(Un silence. Soudain Bernard montre l'horizon, où l'incendie jette de nouvelles flammes.)

BERNARD

Tonnerre de Dieu!

GRAVIER

Qu'est-ce qu'il y a?

BERNARD

Ils ont mis le feu au bâtiment des douanes!

GRAVIER, sombre.

Oui... L'insurrection s'avance.

(Un silence.)

BERNARD, réfléchissant.

Nous sommes foutus.

GRAVIER

Pas dit! Si les réguliers repoussent les Boxeurs hors

de la cité Violette, on peut espérer! Nous gagnons du temps... les troupes d'Europe peuvent débarquer.

BERNARD

Trente-deux jours qu'on les attend!

GRAVIER

Elles sont peut-être là! Peut-être ce sont elles qui bombardent, là-bas, en ce moment, la ville Jaune! Nous ne savons pas ce qui se passe!

BERNARD

Il se passe... des dépêches entre les puissances... des notes diplomatiques... Compter là-dessus... Ah! bien! Nous avons le temps de mourir!

GRAVIER

Mais si les réguliers...

BERNARD

Quels réguliers?

GRAVIER

L'armée impériale chinoise!... — Ces Boxeurs sont des rebelles!

BERNARD

Ils s'entendent ensemble, réguliers et Boxeurs!

GRAVIER

Il faut tenir, cependant...

BERNARD

Tenir!... Il fallait fuir... (Geste ironique de Gravier.) Oui... fuir! passer le canal, avec les autres... et non s'enfermer au consulat, « sous la protection du drapeau français... » Ah! il nous protège bien! — On peut peut-être fuir encore...

GRAVIER

Fuir? maintenant!... tu crois qu'on peut sortir d'ici?

BERNARD

Et Bornin? Et Carel? tous ceux qui sont partis?

GRAVIER

Où sont-ils en ce moment!

BERNARD

En sûreté, peut-être... S'ils ont trouvé une jonque à la Grande-Rivière, ils ont gagné Tien-Tsin... Et là, aux concessions françaises, ils sont en nombre, il y a des armes, des vivres.

GRAVIER

Ils seraient revenus nous délivrer...

BERNARD

Ils viendront, peut-être! Ce n'est plus que sur eux que je compte... Ah! ce que je donnerais pour entendre leur signal... la charge... le clairon de France!...

(Il fredonne la charge en tapant le sol de la crosse de son fusil.)

GRAVIER

Chut! (Montrant les autres endormis.) Ne les réveille pas. Ils ont bien mérité de dormir...

(La porte du consulat s'ouvre; on entrevoit un instant une salle éclairée. D'Hémelin paraît sur le seuil, un falot à la main. Il ferme la porte, descend lentement, enjambe les corps endormis.)

D'HÉMELIN

Sentinelle!

GRAVIER

Présent.

D'HÉMELIN

Ah! c'est vous, Georges... — Rien de nouveau?

GRAVIER

Rien... (Montrant la ville.) L'incendie, là-bas...

D'HÉMELIN

J'ai vu... Qui marche là? Ah! c'est vous, Bernard?

BERNARD, s'avançant.

Oui, monsieur le consul.

D'HÉMELIN

Vous non plus, rien de nouveau?

BERNARD

Vers minuit, il m'a semblé entendre quelque chose, en bas, dans les herbes... J'ai couru au canal!...

D'HÉMELIN

Eh bien?

BERNARD

Je n'ai plus rien vu... Ces herbes sont si hautes... Et c'est peut-être une idée! A force d'écouter, on se figure entendre...

GRAVIER

Nous ne serons pas attaqués la nuit : les Boxeurs ont peur des Esprits !

D'HÉMELIN

Je sais. Mais, tout de même, ce silence m'inquiète Qu'est-ce qu'ils préparent?

(A ce moment, partent du bâtiment du consulat de longues plaintes.)

BERNARD

Ah ! ces plaintes !... Ces femmes enfermées là...

GRAVIER

Toute la nuit on les a entendues sangloter.

D'HÉMELIN

Elles s'affolent et nous affolent... Que faire !

(Les lamentations redoublent.)

GRAVIER

Si on allait voir?...

D'HÉMELIN

Ah!... A quoi bon! (Les lamentations cessent. Un silence.) Elles se calment... — Tout se tait.

(Bernard s'éloigne.)

GRAVIER, après un silence.

Et mademoiselle Denise?

D'HÉMELIN, avec angoisse.

Ah! ma fille! ma fille!...

GRAVIER

Elle n'est pas plus mal?

D'HÉMELIN

Je l'ai veillée toute la nuit. Elle a eu la fièvre avec un peu de délire... Elle m'appelait : mon petit père. Elle me jetait ses bras autour du cou... me disait : « Ils veulent me prendre... Sauve-moi... sauve-moi! » Elle vient seulement de s'endormir. Je ne l'ai jamais vue aussi faible!

GRAVIER

Elle allait mieux cependant, ces temps derniers.

D'HÉMELIN

Elle allait mieux.

GRAVIER

Mais maintenant!... les privations... la faim... Elle a faim!

D'HÉMELIN

Il faut ménager les vivres.

GRAVIER

Mais nous... on peut encore prendre sur notre ration. Nous sommes valides...

D'HÉMELIN

Vous avez à vous battre... Les combattants d'abord! — Ah! mon ami, nous devions bientôt revenir en France... Je voulais revenir! J'avais demandé ma retraite... Depuis la mort de sa mère, elle dépérissait; je me disais : si je ne rentre pas tout de suite, elle est perdue... ce climat me la prendra, comme il m'a pris l'autre — ma femme! Elle se sentait mieux déjà, quand on a fixé le départ... Là-bas, le ciel plus doux, un climat plus égal... Je l'aurais guérie! Je l'aurais guérie! — Et voilà une autre mort que je n'avais pas prévue...

GRAVIER

Monsieur le consul!

D'HÉMELIN, se resaisissant.

C'est vrai... Je ne dois pas... Je suis le chef, moi... il faut que je commande... que je donne de l'espoir à tous... Ah! mon ami...

GRAVIER

Espérez... espérez... C'est votre devoir de chef...

D'HÉMELIN

Ah! celui-là est simple. Si je n'avais que ce devoir-là!

GRAVIER

Que voulez-vous dire?...

D'HÉMELIN

J'en ai un autre... un devoir épouvantable... Oui,

j'ai peur d'y songer... Et cependant l'heure approche... L'heure où il va falloir... Ah ! Georges, mon ami... Si tout était désespéré...

(Un temps.)

GRAVIER

Eh bien?

D'HÉMELIN, n'osant continuer.

Plus tard! plus tard...

VOIX DE BERNARD, qui revient précipitamment par le pont.

Monsieur le consul!

D'HÉMELIN

Quoi donc?

BERNARD, montrant l'horizon de plus en plus rouge.

Regardez à l'Est! La légation d'Autriche... Elle flambe! Les flammes atteignent la Porte Rouge.

D'HÉMELIN

Voilà donc ce qu'ils préparaient!

GRAVIER, désespéré.

Les Légations en feu!

D'HÉMELIN

Ce sera bientôt notre tour!

(Un silence. Le canon, au loin.)

BERNARD, énergiquement.

Mais enfin! qu'attendons-nous ici, monsieur le consul? Essayons au moins de fuir!

D'HÉMELIN

C'est leur idée à tous... Fuir! Si c'était possible, est-ce que je serais là, moi... et ma fille?... Mais c'est un cercle d'enfer... Fuir! Les Boxeurs sont partout. Le pays entier est avec eux... Pas un village, pas une maison qui ne soit ennemie...

(En parlant, il heurte un homme endormi.)

MORIN, se réveillant en sursaut.

Hein!... Quoi!... Qu'y a-t-il?

D'HÉMELIN

Rien, mon ami. Pardon! c'est moi...

MORIN

Ah! vous, monsieur le consul... Vous... j'ai eu peur... j'ai cru...

D'HÉMELIN

Il n'y a rien... Dormez! dormez!

MORIN

Ah! oui... dormir... c'est si bon... dormir... J'étais en train de faire un chouette rêve. Est-ce que je vais le retrouver? Là-bas... ah! oui... au pays... je rêvais que c'était la moisson... on faisait la moisson!... Ah! oui... un chouette rêve...

(Il se rendort.)

BERNARD, après un temps.

Le pays! quand le reverrons-nous!

D'HÉMELIN, faisant un geste vague et montrant les hommes endormis.

Laissons-leur l'espoir... jusqu'au dernier moment!

GRAVIER

Il n'est pas loin, le dernier moment!

(La porte du consulat s'ouvre. Denise paraît, affolée, et descend l'escalier)

DENISE

Père! Père! Viens vite!

D'HÉMELIN

Où cela?

(Des lamentations recommencent dans la maison.)

DENISE

Vite! C'est affreux! la pauvre mère...

D'HÉMELIN

Qu'est-ce que c'est?

DENISE

Oh! père!... la Bretonne! Son petit vient de mourir. Elle devient folle. Entends-la! (Des cris deviennent aigus.) — Il est déjà tout froid; elle veut encore lui donner le sein... Il faudrait lui arracher cet enfant. Nous ne pouvons pas.

D'HÉMELIN

La malheureuse!

(Les cris se changent en un rire nerveux. Puis la folle se met à chanter.)

DENISE

Écoute... A présent elle chante... Elle est folle!

(Une femme paraît sur le seuil.)

LA FEMME

Mademoiselle! On ne peut plus la tenir! Elle veut sortir, maintenant!

D'HÉMELIN

Empêchez-la! empêchez-la! — (A sa fille.) Rentre auprès d'elle, ma chérie!

(La femme rentre.)

DENISE

Oui, père. Mais... (Elle se retourne soudain et pousse un cri, en voyant l'horizon.) Oh! l'horizon est tout rouge. C'est le feu...

D'HÉMELIN, la poussant doucement vers la maison.

Mais non, ma fille! Rentre...

DENISE

Qu'est-ce qui brûle? Oh! cet incendie...

D'HÉMELIN

C'est le jour qui se lève...

DENISE

Le jour! Oh! non... Là! regarde...

GRAVIER, s'avançant.

Si, mademoiselle, c'est le jour... Le jour de la déli-

vrance... On se bat près de la ville... C'est ce qui fait cette lueur... On vient à notre secours!

DENISE

Vrai! C'est vrai? Père, est-ce vrai?

D'HÉMELIN, avec force.

Oui... oui... la délivrance. Ce n'est, peut-être, qu'une question d'heures... Va leur donner courage, va, ma fille... (Elle sort. D'Hémelin aussitôt change de visage et se retourne vers Bernard.) Bernard! Il va falloir enlever ce petit cadavre à sa mère, et puis... l'enterrer là, tout près... n'importe où... dans le fossé!

BERNARD

Y a-t-il du linge pour l'ensevelir?

D'HÉMELIN

Le linge est pour les blessés, non pour les morts; l'enfant se passera de linceul!

BERNARD, hésitant à entrer.

Pourvu que la Bretonne se laisse faire! S'il faut lui enlever le petit de force, ça ne va pas être commode.

D'HÉMELIN

Attendez, mon ami, je vais avec vous! Nous allons essayer doucement, tout doucement... (A Gravier.) Vous, veillez, n'est-ce pas... surtout de ce côté.

(Le consul et Bernard entrent dans la maison. On entend les lamentations qui redoublent, puis qui cessent. Gravier les écoute un instant, puis s'éloigne, en scrutant l'horizon vers la droite. — Coups de canon au loin. Le jour commence à poindre. — Loreau, qui dormait, étendu à terre, commence à s'agiter, puis se soulève sur un coude et colle son oreille à terre.)

LOREAU

Qu'est-ce qui gratte là-dessous? Qu'est-ce qui gratte, là? (Il suit une piste imaginaire.) Là... ici... Ce n'est pas un rêve! Je ne dors pas... Non! Je n'entends plus... Si... Cela court, cela grignote... C'est sous la terre, comme une taupe... (Affolé.) une mine que l'on creuse... Nous sauterions tous... (Secouant Clément qui dort près de lui.) Clément! Clément! Réveille-toi. Tu ne m'entends pas? Tu dors?

CLÉMENT

Hein! quoi? C'est toi, Loreau?

LOREAU

Réveille-toi... (Montrant le sol.) Écoute!

CLÉMENT

Qu'est-ce que tu as?

LOREAU

Je ne peux pas dormir. Je crois entendre des choses... Tu ne sais pas, j'ai peur.

CLÉMENT

Bah! Tu as la fièvre!

LOREAU, le forçant à écouter.

Toi, écoute!

CLÉMENT, écoutant.

J'entends le canon, là-bas.

LOREAU

Ici, sous terre !

CLÉMENT, se penchant contre terre.

Mais non !

LOREAU, avec fièvre.

Moi, j'entends... Moi, j'entends ! C'est une mine qu'on creuse. Il faut donner l'alarme... (Un silence.) Je n'entends plus rien... Je deviens fou, je deviens fou... Pourquoi est-ce que j'ai peur?... Je me battais bien, contre eux... Ils pouvaient attaquer!... j'étais là pour répondre... Mais c'est la nuit, quand ils nous laissent... c'est dans le silence...

CLÉMENT

Tu as faim. Voilà tout.

LOREAU

Oui, peut-être... cela me tire. Des hallucinations...

CLÉMENT, sortant une bouteille cachée.

Tiens! prends cela... bois un coup. Ça te calmera... C'est ce qui me reste! Partageons...

LOREAU, buvant.

Oh! merci... — Tiens! (Il lui repasse la bouteille.) A toi !

CLÉMENT, buvant à son tour et vidant la bouteille.

La dernière ! — Encore une que les Chinois n'auront pas! Ni ma peau! ni ma bouteille !

(Il jette au loin la bouteille. Elle se brise. — A ce bruit, Kerdrec, qui dormait auprès d'eux, se réveille en sursaut en poussant un cri, saute sur sa baïonnette et la lance au hasard.)

KERDREC, criant, affolé.

Aux armes!

(Il blesse Clément à l'épaule.)

CLÉMENT, blessé.

Ah!

(Morin se réveille et s'élance vers Kerdrec. — Gravier arrive en courant.)

LOREAU, saisissant Kerdrec à bras-le-corps.

Malheureux!

MORIN

Tu es fou! Qu'est-ce qui te prend?

GRAVIER

Qu'y a-t-il?

KERDREC, revenant à lui et reconnaissant Clément.

Toi! Toi...! Qu'est-ce que j'ai fait!

LOREAU, à Clément

Tu es blessé?

CLÉMENT

Non! Rien. Plus de peur que de mal.

D'HÉMELIN, sortant du consulat.

Que se passe-t-il?

KERDREC, encore ahuri.

Je ne sais pas. Un vertige... J'ai cru que c'étaient eux... autour de moi... je les entendais hurler... (Fondant en larmes.) Toi... C'était toi! je t'ai blessé...

CLÉMENT

Eh! tais-toi donc! Ce n'est rien.

D'HÉMELIN

Vous saignez?

CLÉMENT

Un petit coup, dans le gras. Ce n'est rien! Si je n'avais pas tant fait de bruit avec ma bouteille!

KERDREC, très ému.

Oh! j'aurais pu te tuer.... Je ne suis qu'une brute! une brute!

GRAVIER

Calmez-vous, Kerdrec!

LOREAU

Ce n'est pas de ta faute!

D'HÉMELIN

L'affolement! Trente-deux jours de siège! Allons, allons, ce n'est rien. Morin! Veillez par là!

(Morin sort par la droite.)

KERDREC

Oh! tous... autour de moi... leurs faces jaunes, grimaçantes... Leurs cris! — Un cauchemar!

D'HÉMELIN

Nous avons tous des cauchemars.

KERDREC, abattu.

Si on se tue les uns les autres, maintenant...

CLÉMENT

Et puis après? Un peu plus tôt, un peu plus tard, faudra bien en venir là, peut-être! et ce sera peut-être moi qui te la casserai, ta caboche. Tu ne veux pas tomber vivant entre leurs mains?

KERDREC

Être charcuté!... Non!

CLÉMENT

Alors, la paix. On se tuera peut-être ce soir, parce qu'on est des amis!

(D'Hémelin, qui, depuis un instant, les écoute, les arrête d'un geste, brutalement.)

D'HÉMELIN

Mais taisez-vous donc! Les femmes peuvent entendre!

CLÉMENT, grommelant.

Ah! oui... les femmes!

LOREAU

Ça rend lâche, d'avoir des femmes autour de soi...

KERDREC

Ah! sans elles...

CLÉMENT

Oui... entre hommes, on aurait pu faire une trouée...

KERDREC

Gagner Tien-Tsin.

LOREAU

... Faire comme Bornin, Carel...

CLÉMENT

Comme Robert, comme les autres.

KERDREC

Ils se sont sauvés, eux!

LOREAU, furieux.

Pour moi, j'en ai assez! Trente-deux jours qu'on est dans les transes, qu'on a faim... (Montrant la plaine.) qu'on les entend hurler à la mort... J'aime mieux me battre.

TOUS, ensemble.

Et moi donc! — Parbleu, oui... — En finir! — Se battre!...

D'HÉMELIN

Nous en sommes tous là, mes amis! Moi aussi, j'aimerais mieux me battre! j'ai été à Gravelotte, jadis — une vraie bataille! — Aujourd'hui, c'est plus dur! Il faut un autre courage! Il n'y a pas seulement, comme en guerre, à faire respecter, ici, le drapeau de la France...

LOREAU

La France! elle s'occupe bien de nous!

D'HÉMELIN

... Il y a des faibles... des femmes, des enfants à défendre! Il y a un devoir sacré...

CLÉMENT

Moi aussi, j'ai une femme, des enfants... Et ils ont besoin de moi! et je voudrais les revoir!

KERDREC

Alors sortons d'ici!

D'HÉMELIN

Sortir d'ici! Malheureux! à deux pas vous seriez massacrés. Et si même vous échappiez aux Boxeurs qui nous guettent!... tout ce pays dévasté, tout un peuple hostile... Pas un toit, pas un recoin qui ne cache un ennemi... Les puits empoisonnés, les fleuves charriant des cadavres... Où mangerez-vous? Où boirez-vous?

KERDREC

Je ne sais pas... j'irai devant moi! Ici, je deviens lâche...

CLÉMENT

J'irai devant moi et j'en tuerai!

KERDREC

Je ne crois plus à la délivrance!

LOREAU

Eh! personne n'y croit plus!

CLÉMENT

Pas même vous, monsieur le consul !

D'HÉMELIN

Je crois... je crois qu'à nous sept nous les tenons là, depuis plus d'un mois... Et ils sont des centaines, se ruant au-devant de nos balles, poitrine nue, se croyant invulnérables, — fanatisés... — Toute leur furie se brise contre nous... contre nous sept!... parce que nous sommes là, unis, disciplinés, qu'ils ignorent notre nombre — et qu'il y a en nous une force plus grande que le courage ! — Sortis d'ici, vous n'êtes plus que des hommes, sept hommes contre des milliers, contre une foule en furie !

CLÉMENT

Mais Carel, Bornin...

D'HÉMELIN

Ceux qui ont tenté de fuir...

LOREAU

Ils sont loin, eux !

CLÉMENT

Ils sont sauvés !

D'HÉMELIN

Ils sont morts, mes amis... Hier, devant le canal, vous ne les avez pas vus? Des Boxeurs sont passés tendant vers nous au bout d'une perche un panier de jonc. Dans ce panier il y avait une tête coupée...

(Un silence d'horreur.)

CLÉMENT

Alors, si on ne peut pas sortir d'ici, qu'est-ce qu'il faut faire?

KERDREC

S'il n'y a plus même moyen de faire savoir à personne au monde, ni aux siens, ni aux alliés qu'on est ici, vivants, mais qu'il faut du secours, qu'est-ce qu'il faut faire?

LOREAU

Quand il n'y aura plus de balles, plus de riz, plus d'eau... qu'est-ce qu'on fera? Dites-le?

D'HÉMELIN

Alors, mes amis, nous nous battrons — et je ne céderai pas ma place, je vous le jure!

(A ce moment la porte du consulat s'ouvre. Bernard revient, accablé.)

BERNARD

Monsieur le consul! elle est comme enragée! Il a fallu l'enfermer.

D'HÉMELIN

Et le cadavre?

BERNARD

C'est fait.

D'HÉMELIN

Vous l'avez jeté?

BERNARD

Oui.

(Un silence.)

KERDREC

Elle n'avait plus de lait. Le petit est mort de faim.

LOREAU

J'en avais un de cet âge-là !

CLÉMENT, montrant le poing à la Ville.

Ah ! ils nous le paieront !

KERDREC

Ah ! oui, avant de mourir, on en tuera, on en tuera !

LOREAU

On en tue, mais c'est de trop loin ! Je voudrais bien voir leurs sales gueules jaunes.

(On entend au lointain un cri étouffé.)

D'HÉMELIN

Silence ! — Écoutez... On a crié.

LOREAU

Oui... là ! tout près !

(Le même cri plus près.)

GRAVIER

Un cri de blessé... Morin est en sentinelle !

CLÉMENT

Il est attaqué.

D'HÉMELIN

Il aurait tiré pour donner l'alarme.

VOIX DE MORIN, au loin.

Alerte!

D'HÉMELIN, prenant le fusil de Bernard.

Votre fusil... Allons voir...

(Il fait signe à Kerdrec et s'avance.)

VOIX DE MORIN, plus près.

Alerte!

GRAVIER

Attention!... A genoux, tous!

(Tous arment leur fusil et se cachent derrière la barricade.)

MORIN, accourant et leur faisant signe.

Ne tirez pas! Ne tirez pas!

D'HÉMELIN

Qu'y a-t-il?

MORIN

Un homme qui rampait, là... dans les herbes... j'ai vu...

GRAVIER

Un Boxeur...

D'HÉMELIN

Un espion!

BERNARD

Un incendiaire...

CLÉMENT

Fallait le crever!

MORIN

Non! un Européen... blessé, couvert de sang! Il se traînait... Je crois... je crois que c'est lui...

D'HÉMELIN

Qui?

MORIN

Bornin! J'ai cru le reconnaître.

TOUS

Lui... Lui! Bornin... Impossible!

MORIN

Il se traînait... il râlait! C'était comme un fantôme...

KERDREC

Bornin!...

(La plainte se rapproche.)

CLÉMENT

Écoutez...

D'HÉMELIN

Allons lui porter secours... (Tous se précipitent.) Non... Vous, Kerdrec, seulement. Vous autres, veillez par là...

VOIX DE BORNIN

A moi... A moi... Ah! monsieur le consul...

(Au moment où le consul et Kerdrec vont au-devant de lui, Bornin s'est relevé d'un suprême effort; il entre et vient tomber sur le devant du théâtre, si vite que tous se reculent effrayés.

TOUS

Lui... Bornin! Bornin... — Est-ce toi? — D'où viens-tu?

BORNIN

Oh! je souffre! je souffre...

(Tous l'entourent. Il est tombé sur ses coudes, couvert de sang et de poussière. Et, se relevant à demi, il montre ses deux moignons sanglants.)

BORNIN

Ils m'ont scié les poings... Oh! je souffre! Achevez-moi!

TOUS, reculant d'horreur.

Malheureux! Malheureux!

(Un long silence.)

CLÉMENT, se rapprochant.

Et les autres, où sont-ils?

BORNIN, râlant.

Ah!... ah!

CLÉMENT

Robert?

BORNIN

Mort!

KERDREC

Carel?

BORNIN

Mort!

LOREAU

Jean-Louis?

BORNIN

Mort! Tous morts... massacrés... suppliciés... Et moi... Ah! (On le soutient, et d'un reste de force, vite, fiévreuse-

ment, il parle.) Carel, je l'ai vu mourir... On lui a arraché les ongles, crevé les yeux, j'entends ses cris... son appel... Ah! — Puis, ç'a été mon tour... Ils m'ont tenu, sur le même billot... plein de son sang... Et alors mes deux poings... ils m'ont scié les deux poings... Et puis...

TOUS

Et puis...

BORNIN, très faible.

Ah! je ne sais plus... J'ai entendu du bruit, comme des coups de canon... Je suis revenu à moi, j'étais seul, il y avait des éclats d'obus, des flaques de sang... J'ai appelé : Carel! Et j'ai cherché son corps... Son corps... plus rien... des débris... Il y en avait ici, il y en avait là... Il y en a sur moi!

TOUS, s'écartant, épouvantés.

Ah!

D'HÉMELIN

Bornin! Bornin! Courage...

MORIN

Va, mon vieux! nous te sauverons!

BORNIN, hurlant.

Ah! mes mains...

D'HÉMELIN

Courage!

BORNIN

Mes mains! Mes mains. Ah! Ah!

CLÉMENT

Nous te soignerons, va! mon vieux! Nous te guérirons...

BORNIN

Mes yeux ne guériront pas de ce qu'ils ont vu. Si vous saviez... j'ai vu... une femme, du couvent des Lazaristes... ils l'ont prise, liée, garrottée... ils lui ont arraché les ongles... aux pieds, aux mains... et puis... — oh! ces cris!... — leurs tenailles chauffées au rouge... ils lui ont arraché la langue, ils lui ont arraché les seins... (Râlant.) Ah! ah!

(Sa tête retombe.)

D'HÉMELIN

Bornin!

BORNIN, dans un dernier effort.

Monsieur le consul! je me suis traîné jusqu'ici pour vous dire... Ils sont là...

D'HÉMELIN

Où cela?

BORNIN

Tout près, le long du canal... des milliers, des milliers... ils se cachent dans les herbes... Ils remplissent toute la plaine... Il n'y a plus d'espoir. On ne peut plus fuir... Vous êtes perdus... Alors...

D'HÉMELIN

Alors?

BORNIN

Alors... songez à Carel, à moi... à tous! Ne vous

laissez pas prendre vivants... Oh! non... pas vivants! pas vivants... pas vivants!

(Il retombe. Tous se précipitent, le relèvent à demi.)

MORIN, le regardant, terrifié.

Oh! ces yeux!

LOREAU

Tout vitreux!

D'HÉMELIN

Bornin! Bornin!

CLÉMENT

Il ne répond plus...

GRAVIER, le touchant.

Le cœur a cessé de battre

D'HÉMELIN

Mort!

GRAVIER

Mort.

(Tous se relèvent et se découvrent.)

D'HÉMELIN

Que ceux qui croient en Dieu prient pour lui! (Long silence, le temps d'une prière, Kerdrec seul a fait le signe de la croix. — Le consul, alors, montrant le cadavre :) Clément! Kerdrec! (Kerdrec et Clément soulèvent le cadavre et l'emportent lentement. — Tous suivent, dans un profond silence. Gravier et d'Hémelin s'arrêtent laissent partir les autres et, restés seuls, face à face, se regardent sans oser se parler. Puis, d'Hémelin à voix basse :) Vous avez entendu... mon ami! — Plus d'espoir.

GRAVIER, *sombre.*

Cette fois, c'est la fin!

D'HÉMELIN, *parvenant à peine à articuler les mots.*

Et quelle fin! Alors... j'ai un service... atroce... à vous demander.

GRAVIER

A moi!

D'HÉMELIN

Vous seul! Moi, je ne pourrais pas! Moi, mes mains trembleraient... Ce serait monstrueux... Et pourtant je ne veux pas qu'ils la prennent vivante... Vous, mon ami...

GRAVIER, *suivant le regard du consul vers le consulat, où est enfermée sa fille, à voix morte.*

Moi...

D'HÉMELIN

Vous seul...

GRAVIER, *épouvanté.*

Oh! pas moi! pas moi!

D'HÉMELIN

Vous! oh! je vous en supplie... je vous en supplie...

GRAVIER

Mais je ne pourrais pas!... Songez... Ici... à cette même place... Denise! c'était ici... Je lui ai parlé d'espoir... d'avenir... je lui ai avoué... On devait vous le dire, plus tard... Je lui ai dit que je l'aim...

D'HÉMELIN, atterré.

Vous! vous aimiez ma fille... vous, Georges! (Une seconde d'attendrissement, puis, hagard :) Alors, il faut que ce soit moi... moi, son père... (Il s'arrête, puis, sombre, mais résolu.) Je ne veux pas qu'elle tombe vivante entre leurs mains... non! pas vivante!... pas vivante!...

(Une détonation retentit. Cris. Tous reviennent d'un bond sur le théâtre. Fusillade dehors.)

GRAVIER, commandant.

Couchez-vous! — Joue! Feu!

(Tous les hommes sont blottis derrière les barricades, et tirent. Des coups de feu répondent au loin. Entre les éclats de fusillade on entend les hurlements des Boxeurs, les cris : *Châ! Châ!* les coups de gong, les tintements de clochettes.)

BERNARD, au consul, seul resté debout.

Prenez, garde monsieur le consul! On tire sur vous!

D'HÉMELIN

Ils visent mal!

(Une balle siffle au ras de la barricade.)

MORIN

Pas si mal.

LOREAU

Ils rectifient leur tir.

KERDREC

Ils touchent les cassines...

(Le bruit augmente. De plus en plus, les cris de *Châ! Châ!* les coups de gong et les clochettes retentissent.)

BERNARD

Ils passent le canal.

CLÉMENT

Là ! Tenez... rasant les murs.

GRAVIER

Tirez dans les herbes !

LOREAU, abandonnant son poste

Nous sommes débordés !

D'HÉMELIN

Il en vient de partout.

GRAVIER

La meute approche...

(Bruit de canon.)

TOUS

Par ici... — Par ici... — Face à droite !... Les voilà ! Les voilà !

(Nouveau coup de canon qui éclate tout près.)

D'HÉMELIN

Ah ! du canon maintenant !

GRAVIER

Perdus... On ne peut plus tenir !

D'HÉMELIN

Descendez... Aux cassines ! ne restez pas ici...

LOREAU, s'élançant.

En avant, nom de Dieu!

KERDREC, MORIN, BERNARD

En avant!

KERDREC

Foutus... mais j'en tuerai!...

LOREAU

Ils paieront cher ma peau.

(Tous poussent un grand cri : *En avant!* et s'élancent. — Seuls, dans la fusillade croissante, Gravier et le consul restent en arrière.)

GRAVIER

Ne restez pas là, monsieur le consul...

D'HÉMELIN

Ah! laissez-moi!

GRAVIER

Vous allez vous faire tuer...

D'HÉMELIN

Vous n'avez plus qu'à mourir, vous! (Il le repousse brutalement et, seul :) Mais moi... moi... Ah! Denise!

(Un boulet de canon éclate sur la scène même. La porte du consulat vole en éclats. On entend le cri des femmes épouvantées qui se sauvent, et une d'elles, blessée à mort, vient tomber sur les marches du consulat. — Denise, affolée, se précipite dans les bras de son père.)

DENISE

Père! père! Au secours! Au secours...

D'HÉMELIN

Tu es blessée?

DENISE

Fuyons... fuyons... j'ai peur!

D'HÉMELIN

Denise!

DENISE

Oh! père! père, sauve-moi... Les Boxeurs! Sauve-moi...

D'HÉMELIN

Te sauver... oui... oui...

DENISE

Ce sont eux!... (Au loin, cris de blessés et fusillade plus près.) Ah! ces cris!... On s'égorge... Père! sauve-moi! Ce sont eux!... (Elle se cache dans ses bras.)

D'HÉMELIN, la tenant enlacée.

N'aie pas peur... n'aie pas peur... Denise... ma petite Denise...

DENISE

Sauve-moi! sauve-moi!

D'HÉMELIN

Te sauver... Oui, te sauver... Denise... ma petite Denise!

(Lentement, de la main droite, il a tiré son revolver, et par derrière, il amène l'arme à la nuque de sa fille, et tire. Sans un cri, tenant toujours son père embrassé, Denise se raidit et sa tête retombe. — La fusillade continue, puis, soudain, se ralentit,

s'arrête. — Un silence. — D'Hémelin soutient toujours sa fille morte entre ses bras. — Et soudain, très loin, indistinct d'abord, un clairon retentit. Le bruit s'approche. On distingue les tambours. des cris lointains, de nouveaux coups de feu. — C'est la charge. — Une rumeur croissante : *Les alliés! les alliés!*)

VOIX DE KERDREC, MORIN, BERNARD, CLÉMENT, au dehors.

Les alliés! Sauvés! Sauvés! Les alliés...

(Clairons, tambours, la charge se rapproche. — Gravier, blessé, épuisé, rentre en scène et se précipite au-devant du consul.)

GRAVIER

Monsieur le consul! Monsieur le consul! Sauvés... Les alliés... les alliés...

(Il s'arrête net devant d'Hémelin immobile, qui tient toujours sa fille entre ses bras.)

D'HÉMELIN, fou, balbutiant.

Sauvés... sauvés...

(Et il laisse tomber sa fille sur le sol, tandis qu'une grande rumeur se mêlant aux clairons et tambours de la charge, salue l'arrivée et le triomphe des troupes européennes. — Le rideau baisse lentement.)



SUR LA DALLE

DRAME EN UN ACTE

En collaboration avec GEORGES MONTIGNAC

Représenté pour la première fois,
sur la scène du Théâtre Moderne,
le 30 avril 1904.

PERSONNAGES

BERLAND, jeune voyou, tenue d'ouvrier, 20 ans.	MM. Normand.
LECHEVALLIER, juge d'instruction, mise soignée, élégante, 35 ans.	Rivers.
POIREL, greffier de la Morgue, tout habillé de noir, calotte de velours, lunettes, 50 ans	Alexandre fils.

Un Garde municipal, tenue de service.

Deux Garçons de la Morgue, longues blouses en toile bise, casquettes aux armes de la Ville de Paris.

SUR LA DALLE

La scène représente une salle du greffe de la Morgue dans laquelle, après la confrontation, on fait passer l'accusé pour l'interroger une dernière fois.

Ameublement sommaire. — A gauche, au premier plan, une petite table; de chaque côté de cette table, deux chaises sur lesquelles sont assis le juge et le greffier. — Portes au fond et à gauche. — Une large baie vitrée au deuxième plan à droite, donnant sur la salle des morts. Près de cette table, la Dalle, longue table de marbre, semblable à une table d'opération. Près de la Dalle, un escabeau. — Le fond de la salle est blanchi à la chaux. — Une affiche attire l'œil; on y lit : « Règlement de la Morgue ». — Porte à droite, premier plan, par laquelle on amène les prévenus.

Le jour, pendant tout l'acte, diminue peu à peu.

Au lever du rideau, Lechevallier est assis derrière la petite table; il a devant lui sa serviette et son chapeau haut de forme. A côté de Lechevallier, le greffier Poirel écrit, suivant du coin de l'œil, la conversation entre Lechevallier et Berland qui se tient debout devant le magistrat. Au fond de la scène, un municipal surveille les mouvements de Berland.

SCÈNE PREMIÈRE

LECHEVALLIER, POIREL, BERLAND, UN MUNICIPAL

LECHEVALLIER, *continuant.*

... Alors, Berland, c'est tout ce que vous trouvez pour votre défense?

BERLAND

Quéque vous voulez que je vous dise !... J'me souviens plus... j'étais saoul...

LECHEVALLIER

Vous vous refusez à dire l'emploi de votre temps pendant la nuit du 17 novembre?...

BERLAND, têtu.

J'étais saoul...

LECHEVALLIER

Naturellement... c'est votre système. Prenez garde, Berland, il est dangereux... Vous y jouez votre tête... (Un temps.) Allons, Berland, dans votre intérêt même, je vous conseille d'avouer.

BERLAND, cynique.

De quoi?

LECHEVALLIER

... D'avouer. C'est vous qui avez assassiné, pour le voler, le soldat Mangin...

BERLAND, haussant les épaules.

Oh! là! là!... Vous répétez toujours le même boniment!

LECHEVALLIER

Berland, l'aveu même de votre crime pourrait vous valoir l'indulgence du jury.

BERLAND, ricanant.

J'la connais, celle-là....

LECHEVALLIER

Douteriez-vous de ma parole?...

BERLAND

D'abord, j'ai pas d'aveu à faire... Si c'est moi qui ai suriné le soldat Mangin, faut le prouver... vous pouvez pas... vous êtes trop « manche » pour ça...

LECHEVALLIER, interloqué.

Manche!

POIREL, cessant d'écrire, avec un sourire, à voix basse.

Ça veut dire inexpérimenté, monsieur le juge.

LECHEVALLIER, sec.

Merci... (A Berland.) Enfin, Berland, votre système ne tient pas debout. Tout vous accuse : votre disparition après le meurtre, votre attitude lorsqu'on vous arrête, les propos que vous tenez aux gendarmes...

BERLAND

C'est pas des preuves!...

LECHEVALLIER

Si... des preuves... (Cherchant.) morales. Et tout à l'heure, au cours de la confrontation avec le cadavre, vous avez manifesté la plus vive émotion... vous avez pâli...

BERLAND, se défendant pied à pied.

Moi, j'ai pâli?... Moi, de l'émotion?... Vous avez vu ça, vous?

LECHEVALLIER, essayant de l'intimider.

Vous n'avez pas osé regarder votre victime en face quand on a soulevé le drap qui la couvrait..

BERLAND, ricanant.

J'aime pas les macchabés... Et puis, c'était pas d'l'émotion... Depuis c'matin j'ai rien pris... Alors, j'ai l'ventre creux... Quand j'ai pas bu, moi, j'ai la tremblotte... (Soudain, se précipitant sur le juge.) Et puis j'ai aussi comme une envie de vous casser la gueule...

LECHEVALLIER, se levant et se reculant, effrayé, pendant que Poirel et le municipal se précipitent sur Berland.

Saisissez-le... quelle brute! (Un temps. Remettant sa serviette et son chapeau en place, après l'avoir brossé de la main.) Il a éreinté mon chapeau! (Revenant s'asseoir ainsi que Poirel.) Vous ne nous faites pas peur... (Furieux.) Une dernière fois vous ne voulez pas avouer?... (Un temps.) Vous ne voulez pas avouer?

BERLAND, maintenu à vue par le municipal.

J'dirai plus rien... j'en ai assez... j'suis fatigué...

LECHEVALLIER, exaspéré.

Alors, foutez-moi le camp!... Allez! garde, emmenez-moi ça... (Le garde saisit Berland et lui remet les menottes.) Ne repartez pas au dépôt avant que j'en aie donné l'ordre.

LE MUNICIPAL, saluant.

Bien, monsieur le juge.

POIREL, bas au juge.

Interrogez-le encore, monsieur le juge, c'est le moment d'insister.

LECHEVALLIER, se levant.

Je ne vous demande rien... je sais mon métier.

(Le municipal et Berland sortent par la porte du fond.)

SCÈNE II

LECHEVALLIER, POIREL

(Lechevallier remet des papiers dans sa serviette, prend son chapeau que Berland a bousculé, le brosse avec soin.)

LECHEVALLIER

Quelle brute !... Il a éreinté mon chapeau. (Un temps.) Il fait un froid de chien, ici... (Frissonnant.) Brr...

POIREL

Si monsieur le juge voulait me permettre un conseil... un tout petit conseil...

LECHEVALLIER, se levant et prenant sa serviette.

Greffier, je suis très pressé... Il doit être tard...

POIREL, regardant sa montre.

Non, cinq heures...

LECHEVALLIER, mettant son pardessus qui était posé sur l'escabeau p acé près de la dalle.

J'aurais cru...

POIREL, l'aidant et l'accompagnant.

Il fait si sombre ici!... Excusez-moi, c'était dans votre intérêt... (Se reprenant.) dans l'intérêt de la justice... En ma qualité d'ancien agent de la Sûreté... j'en ai tant vu!...

LECHEVALLIER, s'arrêtant sur le seuil de la porte de gauche au moment où il va sortir.

Vous faisiez partie de la Sûreté?

POIREL

Oui, monsieur le juge.

LECHEVALLIER, intéressé.

Tiens!... Il y a longtemps?...

(Il redescend.)

POIREL, souriant.

Ah! oui, il y a longtemps!... Monsieur le juge a peut-être entendu parler de moi tout de même... (Très simplement.) Je suis Poirel... l'inspecteur Poirel.

LECHEVALLIER, posant sa serviette sur la table.

Le fameux Poirel!

POIREL, modeste.

Lui-même!

LECHEVALLIER, continuant.

... La terreur des criminels...

POIREL, avec un soupir.

Je l'étais, monsieur le juge...

LECHEVALLIER

Fichtre! je crois bien que j'ai entendu parler de vous et de vos exploits... vous êtes un policier très fort...

POIREL, modeste.

Oh! monsieur le juge...

LECHEVALLIER, s'enthousiasmant.

Vous avez toujours été merveilleux d'habileté et de courage... Je me rappelle encore l'affaire du cimetière de Pantin, quand vous avez arrêté à vous seul les deux frères Georges...

POIREL, souriant.

Ça n'a pas été commode.

LECHEVALLIER

Vous avez reçu huit coups de couteau sans broncher... sans lâcher votre prise...

POIREL, bon enfant, rectifiant.

Neuf, monsieur le juge... neuf.

LECHEVALLIER, lui serrant la main.

C'est très beau, ce que vous avez fait là... C'est héroïque!

POIREL, après un temps.

Monsieur le juge n'a plus besoin de moi?...

(Mouvement de sortie.)

LECHEVALLIER

Vous êtes pressé?... Une cigarette?...

(Il tend son porte-cigarettes.)

POIREL

Non... merci... (Il sort une tabatière.) J'aime mieux la prise... (Il sourit.) J'en ai l'habitude...

(Il fait le geste d'empoigner quelqu'un.)

LECHEVALLIER, riant.

Ah! oui, très drôle! (Poirel prise, Lechevallier fume. — Un temps.) Pourquoi diable avez-vous quitté la Sûreté pour venir ici... à la Morgue?... Je ne pourrais pas y vivre quand même on me couvrirait d'or... Il y a comme une odeur de cadavre qui suinte à travers les murs. Brr!... C'est horrible!...

POIREL, avec bonhomie.

On s'y fait!... La profession de concierge des morts sans domicile en vaut bien une autre. Et puis, mes locataires ne sont pas gênants... Ils ne font pas beaucoup de bruit, les pauvres!... Je vieillis doucement, tranquillement, au milieu d'eux, en attendant qu'à mon tour, je prenne la dalle.

LECHEVALLIER

La dalle?

POIREL, montrant la table de marbre.

Car nous la prendrons tous; vous la prendrez aussi, monsieur le juge.

LECHEVALLIER, protestant.

Ah! permettez!...

POIREL

Oh !... dessus ou dessous !...

(Il esquisse un mouvement de sortie.)

LECHEVALLIER, le retenant.

Attendez-donc! vous êtes bien pressé !... (Un temps.) Vous avez assisté à la confrontation... à l'interrogatoire... Que pensez-vous de ce jeune bandit ?

(Il montre la droite.)

POIREL

Berland ?...

LECHEVALLIER

Oui... Entre nous, vous avez dû vous apercevoir que j'en étais à ma première instruction...

POIREL, faisant l'étonné.

Non!

LECHEVALLIER, souriant.

Vous êtes bien bon... J'étais sous-préfet... on m'a nommé juge, il y a un mois, et je suis...

POIREL, ironique.

Vous êtes ce qu'on appelle aujourd'hui un magistrat de carrière.

LECHEVALLIER, n'ayant pas l'air d'entendre.

Je comptais sur un petit dossier insignifiant... V'lan ! on me colle cette affaire !

POIREL

Affaire délicate !

LECHEVALLIER

J'espérais m'en tirer en l'absence de l'avocat qui s'est fait excuser... mais cette canaille de Berland ne veut pas avouer... C'est incroyable !...

(Il jette sa cigarette sur la table.)

POIREL

Dame ! mettez-vous à sa place !...

LECHEVALLIER

Est-ce qu'ils sont tous comme ça, les coupables ?

POIREL, rectifiant.

Prévenus, monsieur le juge ; on n'est coupable qu'après le verdict.

LECHEVALLIER

Oui... prévenus... je voulais dire prévenus. (Faisant une plaisanterie.) Ceux qu'on prévient qu'ils sont coupables... (Tous deux se mettent à rire.) Si j'avais su que je rencontrerais au début de ma carrière de magistrat des gaillards de cette force, je serais resté dans les préfectures... Car vous savez, il est de première force... il n'a pas bronché... il n'a pas du tout pâli... ce n'est pas vrai... je le disais pour l'intimider...

POIREL

J'ai bien vu.

LECHEVALLIER, continuant.

... Ça n'a pas pris.

POIREL

Vous vous êtes peut-être un peu trop pressé de le renvoyer...

LECHEVALLIER

Il y avait une demi-heure que je l'interrogeais...

POIREL

Vous avez entendu ce qu'il a dit : « J'suis fatigué. » C'était le moment de revenir à la charge.

LECHEVALLIER

J'étais fatigué aussi, moi !

POIREL, le regardant par-dessus ses lunettes avec un sourire moqueur.

Évidemment !... (Lui faisant la leçon.) Voyez-vous, monsieur le juge, quand un prévenu est fatigué, il est bien près d'avouer. Il n'y a qu'à le pousser un peu...

LECHEVALLIER, après réflexion.

Voyons... pour vous, c'est sûrement lui qui a fait le coup ?

POIREL

Il n'y a aucun doute là-dessus...

LECHEVALLIER, se promenant de long en large, agité.

Alors, c'est embêtant... Pas de preuves ! pas

d'aveux!... je vais être obligé de le relâcher dans quelques jours.

POIREL

Sûrement.

LECHEVALLIER

Ce crime a fait beaucoup de bruit. Si Berland bénéficie d'un non-lieu, me voilà mal noté... articles de journaux... avancement coupé... C'est déplorable!

POIREL

Déplorable !

LECHEVALLIER, vivement.

D'ailleurs, sans tenir compte de considérations toutes personnelles, ce Berland est une bête fauve que je lâche sur la société... c'est navrant! (Un temps. — Regardant Poirel.) Voyons, Poirel, vous qui avez tant de trucs dans votre sac, vous ne pourriez pas m'en indiquer un pour tomber ce gaillard-là?...

POIREL, réfléchissant.

Je ne vois pas... C'est pas facile... Ça a beau être une jeune gouape, il a dû souvent avoir affaire à la justice de son pays... il la connaît dans les coins!...

LECHEVALLIER, faisant la grimace.

Il a une sale gueule!

POIREL

Gueule ravagée, gueule d'alcoolique!

LECHEVALLIER

Alcoolique invétéré !... Vous avez vu, tout à l'heure... il m'a effrayé ! J'ai cru qu'il allait être pris d'une crise de délirium ou d'une attaque d'épilepsie... C'est très dangereux...

POIREL, toujours pensif.

Oui... (Soudain.) Ah !

LECHEVALLIER

Quoi donc ?

POIREL, réfléchissant.

Tiens... tiens... (A Lechevallier.) Vous parlez de crise... d'attaque... ça me fait penser à... (Un temps.) Oui, ça me donne une idée... Oh ! une idée extraordinaire ! Elle vaut ce qu'elle vaut... (Comme à lui-même.) Mais un alcoolique, ça n'a pas le cerveau très solide... surtout après boire...

LECHEVALLIER, intéressé.

Alors ?...

POIREL

Alors, laissez-moi faire... ça peut rater... dame ! je ne suis sûr de rien... Enfin ! on peut toujours essayer...

LECHEVALLIER, lui serrant la main.

Ah ! Poirel !

POIREL

Laissez donc... Ça me fait plaisir ! ça me rappelle mon ancien métier... les émotions... le danger. . le bon temps !... (Regardant autour de lui.) Ah ! voyons...

LECHEVALLIER

Vous m'intriguez !

POIREL

Je vous demande une minute de recueillement... (A lui-même.) Voyons, l'uniforme du soldat Mangin est resté sur le corps... je l'aurai facilement... (Il examine longuement autour de lui, ouvre la porte du fond, regarde à droite dans le corridor, la referme ; il va ensuite à la fenêtre, l'entr'ouvre légèrement, mesure la dalle des yeux, s'étend tout de son long dessus, puis se relevant et regardant le jour qui baisse.) On y voit à peine... c'est parfait...

LECHEVALLIER, naïvement.

Mais... vous n'allez pas vous mettre là-dessus ?...

POIREL, l'interrompant.

Laissez... laissez ! Maintenant, monsieur le juge, placez-vous un instant derrière cette porte... (Il désigne celle de droite.) pour voir si on entend tout ce qui se dit ici... (Le juge, exécutant ce que lui demande Poirel, sort rapidement à droite. — Poirel, parlant à voix haute, disant ce qui lui passe par la tête :) Bonjour, monsieur le juge... vous allez bien ?... et chez vous ?... votre petite famille ?...

LECHEVALLIER, rentrant.

On entend très bien.

POIREL, enchanté.

Bon ! — Ah ! maintenant... (Appelant à gauche, 2e plan.) Garde ! (Un garde entre.) Allez me chercher à côté une bouteille d'absinthe et deux verres... Vite, dépêchez-vous !...

(Le garde s'éloigne.)

LECHEVALLIER, à part, de plus en plus intrigué.

Qu'est-ce qu'il peut bien préparer?

POIREL, à voix très basse et très vite.

Maintenant, voici l'ordre et la marche du programme... Vous allez donner l'ordre de ramener Berland dans cette salle...

LECHEVALLIER

Ah! je ne le renvoie pas au Dépôt?

POIREL

Non... pas encore... Vous l'enfermerez ici... puis vous irez vous poster derrière cette porte.. (Il montre la droite.) pour noter tout ce qu'il dira...

LECHEVALLIER

Bien... et vous?

POIREL

Moi? (Regardant la dalle et souriant.) Vous occupez pas de moi; je trouverai toujours à me caser... (Lechevallier sort à droite. A ce moment entre un garde, avec les bouteilles et les verres.) Débouchée?... Bon!... Les deux verres?... Ça va!... Merci!... (Le garde sort.) Berland est un malin... il faut prendre ses précautions!... (Il verse un peu d'absinthe dans chaque verre et la jette ensuite.) Comme ça nous aurons l'air d'avoir pris l'apéritif, monsieur le juge et moi... (Il repose les verres sur la table. Soudain entendant du bruit :) Attention!

(Il se dirige vers la porte du fond et jetant un regard à droite.) A nous deux, mon gaillard!...

(Il sort. — La scène reste vide un long temps. Un gardien de la Morgue entre de gauche avec une lanterne allumée, qu'il accroche au mur; puis il sort. On entend un bruit de voix et par la porte de droite entre Berland, bousculé par un municipal. Sans mot dire, le garde le pousse violemment dans la salle et se retire en fermant derrière lui la porte au verrou. On entend les pas s'éloigner.)

SCÈNE III

BERLAND, puis LECHEVALLIER, UN MUNICIPAL, DEUX GARÇONS DE LA MORGUE.

BERLAND, se précipitant furieux sur la porte.

Encore!... encore dans c'te turne!... Bon Dieu! on se fout de moi!... (Un temps.) Et bouffer?... on bouffe pas, c'soir? (Flanquant des coups de pied dans la porte.) Tas de salauds! (Il va s'asseoir, au fond, sur l'escabeau.) Depuis huit jours, ils sont tous après moi — commissaire, gendarmes, juges — comme des mouches sur d'la viande!... (Ricanant.) Malheur! pas moyen d'être tranquille... même la nuit!... Ils m'ont foutu pour compagnon un espèce de mec... Ça beau être un grinche, y'm'dit rien de bon, c'coco-là! Je m'méfie. Peut-être un mouton qui m'espionne... Aussi j'dors pas... (Très bas, à lui-même.) On sait pas c'qui peut arriver... Des fois, la nuit, on rêve, on jaspine... on raconte des choses... Bon sang! ça serait pas la peine d'avoir eu tant de mal pour... (Il s'arrête brusquement. Long silence.) Il fait froid ici!... (Il lève le col de son veston, puis il regarde autour de lui et aperçoit la bouteille sur la table.) Tiens! Quéque c'est que ça? Une fiole!... (Sa figure s'éclaire. Il s'approche de la table, regarde la bouteille.) De l'absinthe! ah! bath!... (Il prend la bouteille, puis,

subitement méfiant, il la repose.) Doucement, doucement... pas de ça... c'est peut-être un piège... Je m'méfie... (Un temps. Lutte intérieure. Il rôde autour de la table, sans quitter la bouteille des yeux.) C'est dur tout d'même !... j'ai rien dans l'ventre depuis c'matin... j'ai la langue sèche... (Avec un accès subit de fureur.) Qu'est-ce qu'ils ont donc à me faire poirotter dans leur boutique à macchabées?... (Il flanque de nouveaux coups de pied dans la porte de droite. Il revient à la table. Un temps.) Ils ont pris l'apéro, les frères ! (Il ricane. Il prend lentement la bouteille, la débouche, renifle au goulot et la repose sur la table.) Oui... c'est de l'absinthe... et de la bonne... Mâtin ! faut rien qu'ça à monsieur le juge !... Canaille !... (Ricanant.) C'est peut-être une pièce à conviction !... (Il fait le tour de la table comme hynoptisé par la bouteille.) Moi, bouffer, j'm'en fous... pourvu que j'boive ! (Il s'attable brusquement, ne pouvant plus y tenir.) Y'a trop longtemps que j'en ai pas pris ! (Il se verse de l'absinthe pure et boit d'un trait, tenant la bouteille à la main.) Si y croit que ça me fera parler, le mec !... (Il rit. Se frottant le ventre.) Ça va mieux... me v'là d'attaque ! (On entend un bruit de verrou. La porte du fond s'ouvre soudain, découvrant un couloir qu'éclaire une lanterne d'une lueur blafarde. Deux employés de la Morgue paraissent. Ils portent un corps enveloppé dans un linceul. Ils le placent sur la table de marbre, la tête appuyée à la fenêtre, les pieds face au public.) Hein ! quoi ! Qu'est-ce qu'on apporte ?... Un macchabée !... (Cynique.) C'est-y une revue qu'on veut m'faire passer ?... (Interpellant les garçons.) Vous n'avez donc plus d'place dans votre devanture que vous les mettez dans l'arrière-boutique ?... (Les deux garçons de la Morgue se retirent lentement pendant que Berland continue à ricaner. Bruit de verrou qu'on referme. Une fois seul, Berland regarde le corps, puis hausse les épaules.) Et puis, j'men fous ! ça m'gêne pas. (Au cadavre.) Tu m'gênes pas, ma vieille... j'serai peut-

être un jour là-dessus, moi aussi! (Il boit un nouveau verre d'absinthe et, en reposant la bouteille, il trouve la cigarette laissée par Lechevallier.) Ah! bath!... un mégot!... La noce, alors!... (Il se lève et va l'allumer à la lanterne. Puis se retournant vers le cadavre et le regardant attentivement.) Qu'est-ce que ça peut être que ce linge-là?... (Il s'assied près de la table.) Un mec?... une gonzesse?... Peut-être un pante qu'aura voulu faire des magnes?... (Ricanant.) Tant pis pour toi, mon vieux, ça t'apprendra à vivre!... (Silence. Il fume. Ses yeux sont fixés sur le cadavre. Peu à peu, il se détourne avec une sorte de crainte.) C't'égal, c'est rien purée, c'te compagnie-là!... Ça va bien quelque temps... mais à la longue... (Se secouant.) Ça me fout des idées noires... (Pour se donner du cœur, il prend la bouteille, se verse un verre et boit, puis regarde le cadavre.) T'es pas rigolo... non, vrai, t'es pas rigolo!... (Il se lève, se promène nerveusement, puis de nouveau regarde le cadavre.) Et puis... zut!... J'te regarde plus!... j'veux plus te regarder!... (Nouvelle promenade. Mais ses yeux sont comme forcés de se tourner vers le cadavre.) C'est épatant tout de même... c'est plus fort que moi... ça me tire l'œil... Qu'est-ce que j'ai dans le citron?... (Furieux, se frappant la tête.) J'peux plus ce que je veux... moi... Berland!... (Colère.) Nom de Dieu! j'veux plus l'regarder... j'le regarderai plus!... (Il tourne le dos au cadavre, se parlant à lui-même et se frappant la poitrine.) Dis donc! dis donc! t'as pas le taff, hein? j'espère... Manquerait plus que ça! De quoi, d'abord?... De ça?... (Sans se retourner, il désigne le cadavre du doigt. Ricanant.) Tu crois pas qu'il va te bouffer? Non, des fois!... (Il ricane de nouveau.) Ah! ah! c'est un macchabée comme un autre! (Prenant une résolution.) Regarde-le donc une bonne fois pour toutes!... (Il se prend par le collet et se retourne, face au cadavre.) Là! (Un temps. Il s'approche du corps en sifflottant par fanfaronnade, puis après une longue hésitation, ayant cessé de siffler,

il s'approche en hésitant du cadavre, soulève le linceul, découvre les jambes. Il aperçoit alors les souliers et le pantalon rouge du soldat Mangin. Il pousse un cri et recule épouvanté.) Hein! Lui?... encore lui? En v'là une sale blague!... (Étranglé par l'effroi.) Bon Dieu! Qu'est-ce que ça veut dire?... J'comprends pas... pourquoi qu'ils l'ont ramené ici? Pourquoi qu'on me laisse seul avec lui?... Seul!... Est-ce que je suis seul, d'abord?... Non, non!... (Il regarde autour de lui et fait le tour de la salle, en longeant les murs.) Il y a des yeux et des oreilles où qu'on les cherche pas!... (Sursautant soudain.) Hein?... j'ai entendu du bruit! oui... oui... sûrement on a bougé! (Il écoute anxieux.) Il y a là quelqu'un qui me guette... qui m'espionne!... oui!... Oh! tout ça, c'est pas naturel... (A ce moment, le drap qui enveloppe le corps se soulève légèrement.) Hein! Eh ben, quoi donc?... j'deviens louf!... j'l'ai vu remuer!... (Se frappant la poitrine.) Quoi! quoi! t'es saoul! (Il fixe le cadavre avec une angoisse folle, puis ne voyant plus rien bouger.) V'là c'que c'est que de trop licher!... Je croyais avoir vu... (Ricanant.) c'est-y bête!... y m'avait semblé... (Le cadavre bouge à nouveau. Affolé.) Ah! oui, j'deviens louf... j'vois double! Ça bouge devant moi... mais oui... ça remue... là... là... (Il se recule jusqu'au mur de gauche où il s'aplatit, horrifié.) Ça remue... je l'vois, je l'vois... (Claquant des dents.) Ah! j'ai peur! (Hurlant.) Au secours... J'ai peur!... Au sec... (Il porte la main à sa bouche pour s'empêcher de crier.) Qu'est-ce que j'ai?... (Fléchissant de peur sur ses jambes.) Si on me voyait... (Le cadavre bouge encore.) Encore?... Mais je deviens fou... j'ai des hallucinations, des cauchemars... (Berland, épouvanté, se cache la figure dans ses mains pour ne plus voir; alors on entend des plaintes étouffées qui semblent sortir du cadavre. Soudain, fou d'horreur :) Il gueule, maintenant!... il gueule!... Mais tais-toi donc! tais-toi donc!... (Il saisit soudain la bouteille d'absinthe, renverse la chaise et

la table et se précipite en hurlant sur le cadavre qu'il frappe à coups redoublés. La bouteille se brise.) Tiens! Tiens! tu crieras plus... salaud... J't'ai pas raté c'te fois!... (Avec délire.) Ah!... du sang... ça coule sur mes mains...

(A ce moment, la porte de droite s'ouvre, et Lechevallier fait irruption suivi d'un garde municipal et de deux garçons de la Morgue.)

LECHEVALLIER

Arrêtez-le!... Ah! c'est affreux!... Arrêtez-le!...

(Le garde et l'un des garçons se précipitent sur Berland.)

BERLAND, pris d'une crise de délirium, continuant à vociférer.

Ah! tu ne bougeras plus... J'tai pas raté, c'te fois!... Ah! ah! Je t'ai pas raté...

(Il se met à éclater de rire.)

LECHEVALLIER

Allez... Emmenez-le! ah! le misérable!... (On emmène Berland qui se débat, fou furieux. On continue à entendre au loin, jusqu'à la fin de la pièce, ses hurlements.) Vite, un médecin... du secours... c'est horrible!... (Pendant que l'autre garçon sort chercher du secours, il court au cadavre.) Ce malheureux Poirel!... victime de son dévouement!...

(Poirel, au moment où Lechevallier va soulever le linceul, passe tout à coup la tête par la fenêtre entr'ouverte.)

SCÈNE IV

LECHEVALLIER, POIREL

POIREL, souriant.

Pas encore, monsieur le juge.

LECHEVALLIER, stupéfait.

Poirel? Vous étiez là?... (Regardant le cadavre.) Mais alors, qu'est-ce que c'est que ça?

POIREL, ayant fait le tour et revenant rapidement en scène par la porte du fond.

Regardez!...

LECHEVALLIER, tirant le drap et découvrant un mannequin.

Un mannequin!

POIREL, souriant.

Le mannequin de la Morgue! Celui qui nous sert aux reconstitutions des crimes!

LECHEVALLIER, avec admiration.

Ah! Poirel, vous êtes épatant!

POIREL, modeste, saluant et se retirant.

Monsieur le juge, j'ai bien l'honneur de vous saluer!

(Le rideau baisse lentement, pendant qu'au loin on entend encore les hurlements de Berland.)



TABLE



Paris. — L. Mareiheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 20167.





9984. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.